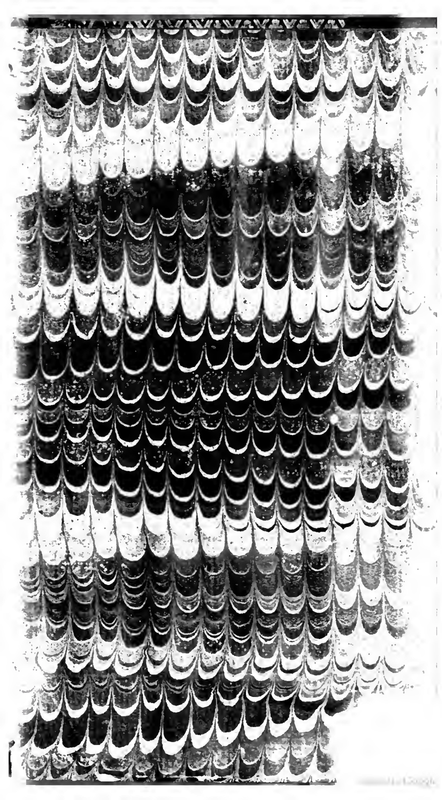
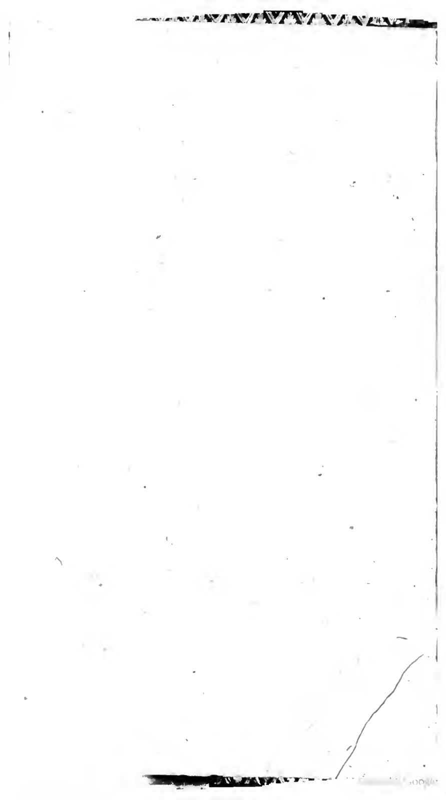



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SCOMP
41(1
NAPOLI





HISTOIRE

DES

CONJURATIONS,

CONSPIRATIONS

ET

RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DESORMAUX.

TOME DIXIÉME.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au bas de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SUITE
DES
REVOLUTIONS
DES INDES.



JAMAIS la puiſſance Mogole n'avoit été plus redoutable qu'à la mort d'Oramgzeb. Aux vaſtes Etats conquis par ſes ancêtres ce Prince avoit ajouté le Viſapour, le Royaume de Golconde & pluſieurs autres Provinces enlevées aux Rois Indiens. Il avoit humilié les Patanes & les Marattes qui depuis longtems n'oſoient plus infeſter l'Empire de leurs incurſions & de leurs brigandages. Les Généraux & les Miniſtres formés à l'école de ce Prince étoient pleins de valeur & d'expérience, les armées conſiderables, diſciplinées, & fieres de

leurs victoires. Les Rajas n'avoient jamais été si fidéles & si soumis ; enfin Oramgzeb laissoit pour héritiers de sa Grandeur trois fils & douze petits-fils qui tous avoient signalé leur courage à la tête des armées ou sous ses ordres : mais au lieu de conserver dans tout son éclat l'héritage paternel, cette famille nombreuse & brillante le déchira misérablement de ses propres mains ; l'ambition aveugle & impétueuse du second des fils d'Oramgzeb, plongea l'Empire dans de nouveaux malheurs & l'affoiblit ; enfin les funérailles d'Oramgzeb furent, comme il l'avoit prévu, ensanglantées par de cruels combats.

Il avoit laissé par son testament l'Empire à Cha-Halam, mais il en démembra le Decan & le Guzarate en faveur d'Azam-Cha ; le Golconde & le Visapour, ses principales conquêtes, formoient l'appanage de Kambach : mais Azam-Cha n'étoit pas content de son partage ; il n'étoit resté au camp les derniers jours de la maladie d'Oramgzeb avec tant de danger pour sa vie, qu'afin de se rendre maître à la mort de son pere des trésors & de l'armée. Le vieux Visir Acet-Cam qu'il avoit eu l'adresse d'attirer à son parti par ses caresses & ses

préſens, lui menagea l'appui de tous les Officiers Muſulmans qui ſe rangerent avec d'autant plus de joie ſous les étendarts du Sultan, qu'il paſſoit pour avoir plus de zèle pour l'Alcoran que ſes freres. Les Soldats enchantés de la valeur brillante, des exploits, des victoires & de la libéralité d'Azam-Cha, eurent peu de peine à ſuivre l'exemple de leurs Officiers; l'armée entiere lui prêta ſerment de fidélité: on lut le teſtament d'Oramgzeb, & conformément à ſes diſpoſitions, on proclama Azam-Cha Roi de Decan & de Guzarate. Ces deux Royaumes ne ſuffiſoient point à l'ambition du nouveau Roi, il vouloit réunir ſur ſa tête toutes les Couronnes qu'Oramgzeb avoit portées; mais il n'oſa faire éclater tout-d'un-coup ſes deſſeins, dans la crainte de trouver des obſtacles de la part même de ſon armée, qui peut-être ne ſe prêteroit qu'en tremblant à la guerre civile. Avant que de lui faire part de ſes projets, ſon deſſein étoit d'aſſembler de ſi grandes forces qu'aucun de ſes Partiſans ne doutât du ſuccès; il arrêta tous les Couriers qui partoient du camp pour porter la nouvelle à ſes freres de la mort d'Oramgzeb; & il prit ſi bien ſes meſures que

le corps de son pere étoit enterré dans le magnifique mausolée qu'il s'étoit érigé à lui même auprès d'Oremgabad, avant que ses freres sçussent un évenement auquel ils étoient si fort intéressés. Déjà Azam-Cha comptoit sous ses ordres 150 mille hommes & une nombreuse artillerie, mais il fit une faute irréparable en ne marchant pas droit à Dhély avec toutes ses forces, sans donner le tems à son frere Cha-Halam de se reconnoître.

En effet, ce Prince ayant enfin appris qu'Oramgzeb étoit mort & que l'armée dont il étoit suivi avoit hautement pris le parti d'Azam-Cha, accourut à grandes journées du Cabulistan à Dhély, qui le reconnut pour son Souverain; les Provinces suivirent à l'envi l'exemple de la Capitale, on s'empressoit avec joie de voler au devant du joug d'un Prince doux, humain, bienfaisant, plein d'expérience, & d'autant plus respectable qu'il avoit fait paroître beaucoup de modération dans la prosperité, & beaucoup de grandeur d'ame & de fermeté dans l'infortune où il avoit gémi long tems. Cha-Halam ou Schac-Alem étoit par lui-même très-éloigné de la guerre civile, il avoit toujours gémi de la coutume barbare des Princes Mogols,

de ne monter sur le thrône qu'après l'avoir teint du sang de leurs freres; d'ailleurs il avoit plus de 60 ans, âge qui inspire l'amour du repos & de la tranquillité; par toutes ces raisons il étoit très-disposé à ne pas troubler ses freres dans la possession des Royaumes qu'Oramgzeb leur avoit assignés; mais les menaces, les préparatifs & les insultes d'Azam-Cha, qui enfin laissa éclater son ambition & ses desseins par des discours injurieux à Cha-Halam, embarquerent ce Prince dans la guerre civile qu'il vouloit éviter.

Avant que d'en venir à une rupture ouverte, les deux rivaux s'appliquerent à augmenter leurs forces; Azam-Cha eut recours à la ruse, à l'artifice & au crime, armes odieuses qui avoient toujours été la source des victoires & des triomphes d'Oramgzeb, mais elles furent moins heureuses entre les mains de son fils. Azam-Cha ne trouva point de traîtres parmi les Généraux de Cha-Halam; presque tous les Rajas des Indes que celui-ci avoit ou ménagés ou recherchés sous le regne précédent, lui donnerent des preuves éclatantes de reconnoissance & d'attachement en se déclarant hautement en sa faveur; c'étoit à qui com-

battroit ſous ſes étendarts, à qui lui offriroit de l'argent, des troupes, des vivres & des munitions. Les Muſulmans mêmes pénetrés de reſpect pour les vertus de Cha-Halam, parurent oublier Azam-Cha en faveur de qui ils avoient d'abord formé des vœux ſecrets : à la vûe des maux qui alloient fondre ſur l'Empire & le déchirer, ils ne purent s'empêcher de déteſter l'ambition d'Azam-Cha & de prendre contre lui le parti de ſon frere ; enfin Cha-Halam acquit bientôt une ſupériorité qui étonna ſon ennemi.

Fier de ſes anciens exploits, né d'ailleurs avec beaucoup d'orgueil & de préſomption, Azam-Cha ne pouvoit comprendre qu'un frere qu'il accuſoit manquer de courage & d'eſprit, l'emportât ſur lui dans le cœur des peuples ; ſurpris & déconcerté d'un évenement qu'il étoit bien éloigné de prévoir, ce Prince naturellement farouche & ſauvage s'aigrit encore, & au lieu d'employer, à l'exemple de Cha-Halam, les careſſes & les bienfaits pour retenir les Grands dans ſon parti, il n'employa que la terreur & les menaces ; il déclara qu'il traiteroit comme ennemis ceux qui ne ſe rangeroient pas ſous ſes étendarts : les

Rajas Indiens établis dans le voisinage de ses Etats, qui naturellement penchoient pour la neutralité, redoutant en lui un tyran & un persécuteur, se tournerent vers son rival; plusieurs de ses Généraux sur lesquels il comptoit le plus, témoins de l'imprudence du Sultan, indignés & dégoûtés de l'indécence & de la fureur avec lesquelles il se déchaînoit continuellement contre Cha-Halam, jusqu'à le traiter de Baniane, de lâche, d'imbécille, & d'usurpateur, se persuaderent qu'un Prince si impétueux & si inconsidéré ne pouvoit manquer de faire un triste naufrage; ils l'abandonnerent & passerent chez l'ennemi avec des Corps entiers de Cavalerie.

Malgré toutes ces désertions, l'armée d'Azam-Cha se trouva encore forte de plus de 150 mille hommes, presque tous vieux Soldats qui sous le regne d'Oramgzeb avoient reglé la destinée des Indes. Le Roi du Decan fit la revue de cette armée, presqu'uniquement composée de Musulmans, sous les murs d'Oremgabad & près du mausolée de son pere; là, il la harangua, après avoir invoqué les mânes de son pere, ce grand homme si attaché à la Loi de ses ancêtres, & lui avoir demandé son courage

& ses lumieres contre un fils indigne de lui par son penchant pour la religion de Brama : « oui, s'écria-t-il, la victoire » est à nous, le ciel pourroit-il en dispo- » ser en faveur d'un lâche, d'un Bania- » ne, dont la mere souilla le Serrail de » l'encens sacrilége qu'elle y brûla en » l'honneur de ses Idoles. » Les Musulmans reçurent l'augure avec de grands cris de joie & marcherent : à la vûe de ces vaillantes troupes qui défilerent en sa présence, Azam-Cha sentit croître sa douleur & ses regrets de ne les avoir pas employées plutôt ; il ne pouvoit se pardonner de s'être laissé éblouir de la vaine espérance de triompher de son frere par les intrigues & les artifices, & d'avoir perdu un tems précieux ; mais sa douleur augmenta bien davantage, lorsqu'arrivé au fleuve Narbada, il apperçut l'ennemi campé sur l'autre rive ; il étoit inconsolable de s'être laissé prévenir.

Cha-Halam animé par l'activité & l'ardeur de ses enfans, & sur-tout par le concours des Rajas & des Omrhas qui lui avoient amené leurs troupes, s'étoit fait couronner à Dhély ; il avoit souffert qu'on le proclamât Souverain du vaste Empire qui s'étend de la Tar-

tarie à la mer ; c'étoit déroger au teſtament d'Oramgzeb & annuller les diſpoſitions de ce Prince qui avoit démembré de l'Indoſtan le Decan & les nouvelles conquêtes en faveur de ſes deux derniers fils. Rien de plus juſte que de dépouiller Azam-Cha l'auteur de la guerre civile ; mais de quel crime s'étoit rendu coupable Kambach qui, content des Royaumes de Golconde & du Viſapour, ſon partage, ſe tenoit tranquille dans ſes Etats dont il faiſoit les délices ?

Ce trait d'injuſtice de Cha-Halam à l'égard d'un frere ſage & vertueux, lui fut moins attribué qu'à ſes fils, dont l'ambition étoit inquiette & dévorante : il eſt étonnant que Kambach ainſi menacé ſe ſoit tenu les bras croiſés pendant la querelle de ſes deux aînés ; eſperoit-il que Cha-Halam, dont il connoiſſoit la modération, s'en tiendroit à une vaine cérémonie, & le laiſſeroit paiſible poſſeſſeur d'une couronne qu'il tenoit de la tendreſſe de leur pere commun, & qui après tout n'avoit jamais été unie à l'Empire ; mais il ignoroit donc & l'avidité des fils de Cha-Halam & l'empire qu'ils avoient uſurpé ſur l'eſprit de leur pere ; en effet l'évene-

ment confondit les efpérances de Kambach, & l'on verra qu'il périt victime déplorable de fa crédulité & de fon indolence.

Cependant Cha-Halam, auffi-tôt après la cérémonie de fon couronnement, fit la revue des troupes nombreufes qu'on lui avoit amenées de toutes les Provinces de l'Empire ; il compta plus de quatre cent mille hommes qui tous refpiroient le combat : quoique le nombre, la valeur, le zèle des troupes, & l'habileté des Généraux affuraffent pour ainfi dire la victoire à l'Empereur, il n'en prit pas moins toutes les précautions que lui dictoit la prudence, & il fe donna bien de garde de rien donner au hazard. Il partagea fes forces en deux armées à peu près égales, il en garda une auprès d'Agra prête à agir au premier évenement, & envoya l'autre contre l'ennemi fous les ordres de Sultan Azamudine le fecond de fes fils, Prince également fage, brave, éclairé, & déja fameux par des victoires éclatantes. Les trois autres fils & les feize petits-fils de Cha-Halam, remplis de feu & de courage, & ayant tous un égal intérêt à la victoire, avoient le principal commandement fous Cha-Halam.

Le nouvel Empereur, à l'exemple de Tamerlan & des héros de sa Maison, combattoit au milieu de ses enfans.

Fier d'un choix qui l'honoroit, Azamudine s'avança à grandes journées vers le Decan & parut à la tête de deux-cent-mille hommes sur les bords du fleuve Narbada : son premier soin fut de s'y retrancher en attendant l'ennemi, conformément aux ordres de Cha-Halam, qui connoissant le courage bouillant & emporté d'Azam-Cha, avoit enjoint à son fils d'user de cet excès de précaution pour augmenter encore la témérité naturelle de l'ennemi.

En effet, Azam-Cha s'étant apperçu que l'ennemi étoit retranché, attribua à la défiance & à la terreur ces marques apparentes de foiblesse & de découragement, & il crut qu'il vaincroit aisément un Prince si timide; c'est dans cette espérance qu'il tenta le passage du fleuve qui en plusieurs endroits étoit guéable, mais les remontrances de ses Généraux qui le menacerent d'une défaite certaine, s'il avoit l'audace de passer une riviere dont les bords étoient défendus par deux cent mille hommes & deux cents pieces de canon, le retinrent, & les deux armées resterent pen-

dant plusieurs jours à s'observer. Enfin Azamudine étonné de la prudence de son oncle sur laquelle il n'avoit pas compté, & craignant que la campagne ne finît sans une bataille décisive, s'il ne levoit lui-même l'obstacle qui empêchoit l'ennemi d'en venir aux mains, fit paroître plus de frayeur & d'embarras : après avoir essuyé quelques décharges d'artillerie sur ses retranchemens, il décampa le 19 Juin avec beaucoup de précipitation. Azam-Cha qui de dessus une éminence observoit les mouvemens d'Azamudine, s'apperçut de sa retraite : Ils fuyent les lâches, s'écria-t'il, hâtons-nous de les poursuivre ; le ciel nous donne la victoire & l'Empire. A ces mots l'armée s'ébranle & passe le fleuve en bon ordre : cependant Azamudine continua toujours de se retirer jusqu'à ce qu'il fût parvenu à une plaine qu'il avoit choisie pour champ de bataille ; alors il fait halte, son armée tourne tête, & présente un front terrible à l'ennemi. Comme le jour étoit fort avancé, tout se réduisit en des escarmouches qui servirent de prélude à la sanglante bataille qui se livra le lendemain.

Azam-Cha passa la nuit dans de grandes inquiétudes, honteux & désesperé

de n'avoir pas découvert avec toute son expérience que la fuite simulée d'Azamudine n'avoit été qu'un piége adroit pour l'attirer au combat : il n'ignoroit pas que l'armée Impériale étoit plus nombreuse que la sienne, il n'avoit esperé de vaincre que par la frayeur qu'il supposoit au Général ennemi & à ses troupes. Cependant il renferma en lui-même la défiance & les noirs pressentimens qui l'affligeoient, & parut le lendemain 20 Juin au lever de l'aurore sur le champ de bataille, affectant d'autant plus de gaité & de confiance qu'il en avoit moins : il rangea son armée, en fort bon ordre, il se mit au centre, donna le commandement de l'aîle droite à son fils aîné Bedarbach, & celui de la gauche à un autre de ses fils appellé Valaja : il parcourut ensuite les rangs, exhortant ses Soldats à combattre vaillamment, & leur alléguant l'intérêt de la Religion Musulmane qu'il accusoit Cha-Halam de vouloir détruire. »Quelle honte pour vous, quelle douleur pour moi, Soldats, s'écrioit-il, » si vous vous laissiez enlever la victoire » par les enfans de Brama ; car l'ennemi » qui ne compte presque point de disci» ples de Mahomet sous ses étendarts,

» s'eſt vu forcé d'armer contre vous des » idolâtres Indiens, peuple mol, lâche, » efféminé, avec lequel je ne pourrois » entreprendre de vous comparer ſans » vous faire injure : en effet je vois ici » l'élite des Mogols & des Tartares, de- » vant leſquels aucune nation de l'Aſie n'a » jamais oſé tenir; ce ſont des Soldats » vieillis ſous le poids honorable des ar- » mes, les compagnons des travaux & » des victoires d'Oramgzeb qui vont » combattre de vils eſclaves arrachés à » la culture des terres; le Général qui les » commande eſt digne d'être à la tête » d'une pareille armée : ce n'eſt point le » tyran des Indes; le lâche, il redoute » trop votre valeur, & il ſe tient à l'abri » du danger; il a confié le ſoin de ſa » deſtinée à un fils qui, loin d'avoir les » talens d'un Général, n'a pas même le » courage d'un Soldat; n'avez-vous pas » été témoins de ſa frayeur & de ſa fuite? » Si donc aujourd'hui il paroît déterminé » à combattre, c'eſt qu'il ne peut plus » fuir : Soldats, je rougirois, ſi quel- » qu'un de vous me mettoit en parallele » avec ce jeune Baniane, moi élevé de- » puis ma plus tendre enfance dans les » camps & au milieu des armes, moi » vainqueur des Rois de Golconde & de

» Visapour, qui compte presqu'autant » de victoires que d'années. Allons donc » sous les auspices de Mahomet apprendre aux Idolâtres, qu'un Général & » des Soldats formés à l'école d'Oramgzeb sont invincibles; je sens aux transports de joie & de confiance que son » nom & votre présence m'inspirent, » que du haut du ciel ce grand homme » veille encore à notre salut, & qu'il va » nous couvrir d'une gloire nouvelle; » je vous abandonne les trésors dont le » camp ennemi est rempli, je ne cherche dans la victoire que le bonheur » de vous délivrer du joug odieux dont » vous menace l'ami & le protecteur » de l'idolâtrie.

Azamudine de son côté distribua son armée en trois Corps à peu près égaux; il prit son poste à celui du milieu, son fils aîné Muhammed Guerry étoit à la droite, & Iskandar, son neveu, à la gauche: en parcourant les rangs, Azamudine lut sur le visage des Officiers & des Soldats la joie & la confiance; il fut accueilli par tout avec des cris d'allegresse: chacun lui protestoit de verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour l'Empereur. Le Sultan ne crut pas devoir se répandre en discours pour

encourager une armée à laquelle il ne pouvoit souhaiter d'autres dispositions que celles dont il étoit témoin, il se contentoit donc de crier de tems en tems de dessus son éléphant : » Le voilà enfin » tombé dans nos filets, ce Prince téméraire que l'ambition & le crime ont » armé contre sa patrie ; las de son orgueil & de ses cruautés, le ciel l'a privé de ses lumieres pour le livrer entre » les mains d'un frere qu'il s'est fait un » plaisir barbare d'outrager : comment » pourra-t'il se délivrer du précipice » qu'il s'est creusé à lui-même ? Il a à » dos le fleuve Narbada, à droite & à » gauche des forêts & des montagnes » impraticables ; il ne peut se faire jour » qu'à travers notre armée : c'est à vous, » braves Soldats, à faire en sorte qu'au» cun de nos ennemis n'échappe à vos » coups ; ce jour doit éclairer leur défaite » entiere & la fin de la guerre civile ; la » gloire & les récompenses les plus bril» lantes, dignes fruits de la victoire, » vous attendent ; je vois briller dans » vos yeux la fierté, le courage, l'indi» gnation ; allez donc, sous la protection » de l'Etre suprême, venger votre Prince » & votre patrie des attentats d'un in» digne rejetton de Tamerlan.

A ces mots il donne le ſignal de l'attaque, Muhammed Guerry ſon fils aîné s'ébranle le premier, à la tête de l'aîle droite, & enfonce la gauche de l'armée ennemie; mais Sultan Baderbach ne tarda pas à réparer ce déſavantage; il rallie ſes troupes, les ramene à la charge, & regagne une partie du terrein qu'il avoit perdu. Il reconnut au milieu de la mêlée Muhammed qui combattoit vaillamment, & ſe porta contre lui avec toute la fureur qu'inſpire la rivalité de gloire, d'âge & d'intérêt. Muhammed ne refuſa pas le combat, qui devint perſonnel entre les deux Princes; bientôt ils eurent épuiſé leurs fléches, mais Baderbach plus heureux ou plus adroit, perce ſon ennemi d'un javelot & le bleſſe mortellement : celui-ci pouſſe un grand cri, & ne voulant pas mourir ſans vengeance, il ramaſſe toutes ſes forces & porte un ſi grand coup de lance à Baderbach qu'il lui arrache la vie; épuiſé par ce dernier effort, il tombe mort de deſſusſon élephant en même-tems que Baderbach.

A la gauche le Prince Valaja fondit le premier ſur Iskandar qui lui étoit oppoſé, & fit un grand carnage des Impériaux; mais l'ennemi plus nombreux

revint à la charge, & alors le combat fut des plus furieux. Valaja, malgré les plus grands efforts, se vit obligé de reculer; on le presse, on l'entoure, on ne lui donne pas le tems de se reconnoître; l'élephant sur lequel il combattoit ne pouvant plus se faire jour à travers la foule des ennemis qui grossissoit à chaque instant, Valaja prit le parti d'en descendre pour se jetter sur un cheval; mais dans ce mouvement, il est investi, pris & conduit au camp du vainqueur, d'où on le transfera à la citadelle de Goüaléor: l'Empire entier crut long-tems qu'il avoit été tué dans le combat.

Azam-Cha combattoit de son côté avec plus d'égalité, mais il n'auroit pu éviter une défaite entiere sans le secours de la nuit, à la faveur de laquelle il se retira dans son camp: c'est-là qu'il apprit la perte qu'il avoit faite d'une partie de ses forces & de ses deux fils; le désespoir s'empara de son ame, il se rouloit par terre, il écumoit de fureur, il accusoit le ciel & l'enfer d'être d'intelligence pour le perdre; revenu enfin de cet accès de rage, il condamnoit la témérité qu'il avoit eue de passer le fleuve & de poursuivre une armée

plus nombreufe que la fienne ; la grandeur de fon défaftre, la mort fur-tout de fes deux fils, (car il croyoit Valaja tué,) l'impoffibilité de fe fauver lui donnoient des convulfions, la vie lui devint importune, & il tira fon poignard pour fe percer le cœur ; fes amis le lui arrachent, on lui fait entendre que rien n'eft encore défefperé, que l'ennemi a plus perdu que lui, & qu'il doit enfin vivre pour venger fes fils. Cette idée parut le tranquillifer, il confentit à ne point attenter à fa vie, fans avoir encore une fois tenté la fortune ; enfin il congédia fes Généraux en leur donnant ordre de fe tenir prêts le lendemain pour fondre fur l'ennemi à la pointe du jour.

Mais pendant la nuit qui précéda cette feconde bataille, Azamudine prépara un genre d'attaque auquel l'ennemi ne s'attendoit gueres & qui devoit achever de l'accabler ; on raffembla par fon ordre tous les chameaux de l'armée au nombre de plus de 500, & on leur chargea fur le dos, dans l'endroit où les deux boffes laiffent un intervalle, une petite piece de campagne ; on donna à chacun de ces nouveaux combattans deux conducteurs & trois canonniers,

& on les rangea sur une seule ligne à la tête de l'armée ; Azam-Cha dès le point du jour s'avança avec son armée pour combattre ; on le laissa approcher, & quand on le vit à portée de l'artillerie, les conducteurs firent présenter le côté aux chameaux & les canonniers servirent avec tant de rapidité & de succès, que le désordre, le trouble & la terreur se répandirent dans l'armée ennemie qui resta immobile. Pendant ce tems-là Azamudine qui avoit disposé ses nombreuses troupes de façon qu'elles pouvoient envelopper celles du Roi de Decan, se hâta d'attaquer lui-même le corps de bataille déjà entamé par son artillerie ; tout plie, tout prend la fuite, & ce fut moins un combat qu'une déroute & un carnage qui dura huit heures ; le vainqueur ne fit presque point de quartier, il donna inhumainement la mort à des malheureux qui à genoux crioient de toutes leurs forces, *Aman*, miséricorde ; rien de plus terrible & de plus affreux que le spectacle qu'offroit alors le champ de bataille, les chevaux, les chameaux, les éléphans, blessés, furieux, mêlés & renversés, avec les Officiers ; les Soldats, les valets & les femmes jettoient des

tris perçans, & faisoient envain leurs efforts pour se dégager de la foule des fuyards; depuis l'endroit où l'on avoit combattu jusqu'au fleuve Narbada tout étoit couvert de sang & de cadavres. Azam-Cha ne prit plus conseil que de son désespoir, après s'être battu jusqu'à la derniere extrémité avec l'élite de ses braves, & avoir fait des efforts plus qu'humains; épuisé, blessé, & craignant sur-tout de tomber vif entre les mains de l'ennemi, il se plongea lui-même le poignard dans le cœur, dédaignant de périr d'une main moins noble que la sienne.

Une victoire si complette rendit Azamudine maître du Decan & du Guzarate; les villes de ces deux Royaumes se soumirent à l'envi les unes des autres, & livrerent les amis & les trésors de l'infortuné Azam-Cha; bientôt l'Empereur se rendit lui-même dans sa nouvelle conquête pour y faire reconnoître son autorité.

On s'attendoit à jouir enfin du repos; la modération de Cha-Halam le faisoit consentir à ne pas troubler Kambach dans la paisible possession des Etats qu'Oramgzeb lui avoit assignés; d'ailleurs il respectoit la foi du serment qu'il

avoit fait à Oramgzeb, avant que de fortir de prifon, de laiffer fes freres paifibles poffeffeurs des appanages qu'il pourroit leur accorder; la famille d'Azam-Cha auteur de la guerre civile pouvoit être légitimement dépouillée; mais quelle raifon, quel prétexte d'enlever fon patrimoine à Kambach Prince fage, vertueux, moderé, qui loin d'avoir pris part à la querelle d'Azam-Cha contre l'Empereur, ne s'étoit jamais écarté du refpect qu'il devoit à fon frere aîné?

Mais l'ambition des fils de Cha-Halam détruifit dans le cœur de ce foible pere les mouvemens de la nature, ceux de l'humanité & de la juftice, & la foi des fermens; après avoir long-tems réfifté à leurs inftances, & leur avoir déclaré hautement qu'il vouloit borner fes conquêtes à la réduction du Decan & du Guzarate, il céda tout-à-coup & ordonna qu'on marchât à la conquête de Golconde & du Vifapour; on remarque qu'il ne donna cet ordre injufte qu'après avoir vifité le tombeau d'Oramgzeb, comme fi l'avidité dont ce Prince avoit donné tant de marques pendant fa vie eût reveillé celle de fon fils.

Quoi qu'il en foit, 400 mille hommes partagés

partagés en différens Corps, prirent la route des Etats de Kambach. A la vûe de l'orage qui fondoit sur lui avec tant d'éclat, l'infortuné Roi de Golconde ne pensa qu'à le conjurer; il eut recours aux armes des foibles, aux prieres & aux soumissions; il envoya de magnifiques présens; il offrit de se rendre vassal & tributaire de l'Empire; enfin la Sultane Eldepari, sa mere, qu'Oramgzeb avoit tendrement aimée, vint se jetter aux pieds de l'Empereur; elle réclama en faveur de son fils la voix du sang & de la nature: l'équité & la modération, vertus naturelles à Cha-Halam; le spectacle touchant d'une Reine à genoux, l'éloquence, les larmes & la douleur d'une mere, attendrirent ce Prince; il se laissa désarmer, & rappella ses troupes: mais la Sultane ne fut pas plutôt partie pour porter cette heureuse nouvelle à son fils, que les enfans de Cha-Halam revinrent à la charge; il n'y eut point de ressorts qu'ils ne firent jouer, point d'intrigues qu'ils ne mirent en usage pour inspirer à leur pere l'ambition dont ils étoient dévorés; mais ils ne réussirent que par le moyen de quelques Moullahs qu'ils aposterent. Ces misérables firent un

crime à l'Empereur d'épargner le fils d'une Chrétienne, l'allié des Franguis ; & à force de lui parler religion & vertus, ils vinrent à bout d'éteindre en son ame la justice & l'humanité, les premieres de toutes les vertus ; les troupes reçurent ordre de continuer leur route, & de commencer la guerre.

Kambach, réduit à soutenir le poids d'une guerre si inégale, rassembla une armée de cent mille hommes. Ses sujets, dont il étoit adoré, se prêterent à ses besoins, & lui fournirent de l'argent & des munitions; il porta toutes ses forces dans le Visapour, où il pouvoit se défendre long-tems, parce qu'on compte dans ce Royaume plus de deux cent places que la nature & l'art ont également fortifiées. Kambach se rappellant combien la conquête du Visapour avoit coûté de tems, de travaux, de trésors & de sang à Oramgzeb, ne désespéra point de conserver au moins cette partie de ses Etats. Il jetta donc de fortes garnisons dans les places, & tint la campagne avec un gros Corps de cavalerie ; mais un nouvel ennemi, qui lui tomba alors sur les bras, fut cause de sa ruine. C'étoit Daut-Cam, l'un des plus célebres Généraux d'Oramgzeb. Cet

homme avoit le gouvernement du Carnate; il étoit demeuré neutre dans la derniere guerre civile, profitant du privilége qu'ont les Vicerois & les Grands de l'Indostan d'embrasser la neutralité pendant les guerres que les Princes de la famille Impériale ont les uns contre les autres pour la succession au thrône, sans que le vainqueur puisse leur en faire un crime ; Kambach avoit espéré la même modération d'un Général, à qui il avoit souvent donné de grandes marques d'estime & d'amitié ; mais Daut-Cam, esclave des grandeurs & de la fortune, non-seulement oublia un ami malheureux, mais il se porta contre lui avec toute l'animosité d'un ennemi implacable. Il tomba avec toutes ses forces sur le Royaume de Golconde, dont il fit rapidement la conquête. Kambach, attaqué de toutes parts, trahi, abandonné, se trouva bien-tôt réduit aux plus déplorables extrémités; ses troupes désespérant de son salut, déserterent en foule, les villes de ses Royaumes lui fermerent leurs portes, pour ne pas se perdre avec lui.

Kambach erra long-tems dans ses propres Etats avec environ huit mille

hommes, qui ne purent consentir à l'abandonner. Il est impossible d'exprimer ce qu'il eut à souffrir : poursuivi, resserré, exposé à la faim & aux maux les plus accablans, las de lutter contre la fortune, Kambach tenta de se sauver dans les Colonies Chrétiennes voisines de ses Etats, mais ses ennemis lui fermerent les passages. Le malheureux Roi prit alors une résolution désespérée : il s'avança, à la tête de la poignée de soldats qui lui restoit, vers Daut-Cam, & le combattit à douze lieues de Golconde. Sa troupe fut dissipée & anéantie en moins d'une demi-heure de combat; pour lui, ne pouvant survivre à la perte de sa couronne, il chercha & trouva la mort dans un gros d'ennemis; quelques uns disent qu'il fut tué d'un coup de fléche; d'autres prétendent que, malgré tous ses efforts, il tomba vif entre les mains de Daut-Cam, qui lui fit couper la tête en sa présence; ainsi périt misérablement le Prince le plus vertueux des Indes. Ses Etats tomberent entre les mains de Cha-Halam, qui se vit enfin paisible possesseur de l'ancien & du nouveau domaine conquis par ses peres; heureux, si l'iniquité ne l'avoit pas rendu maître de

l'héritage de Kambach ! Le ſang innocent de ce frere cria vengeance au ciel ; & on attribua au crime de l'avoir verſé, les malheurs qui depuis ont fondu ſur la poſtérité de Cha-Halam. Ce Prince n'en fut pas témoin. Il mourut, après avoir regné ſix ans, avec moins d'éclat & plus de bonheur qu'Oramgzeb. La paix devint le principal objet de ſes ſoins, & il chercha à effacer aux yeux de ſes ſujets l'injuſtice dont il étoit coupable envers Kambach, par l'équité, la douceur & l'humanité avec leſquelles il gouverna ſes peuples ; mais les héritiers de ce Prince ne ſuivirent point l'exemple qu'il leur avoit tracé. L'ambition, la cruauté, la molleſſe & la lâcheté conduiſirent toutes leurs démarches, & les précipiterent dans l'abîme des malheurs où on les voit languir aujourd'hui.

Cha-Halam n'eut pas plutôt les yeux fermés, que ſes fils prirent les armes pour envahir l'Empire. L'Indoſtan éprouva les mêmes infortunes que ſous les régnes précédens : on vit les mêmes crimes & les mêmes perfidies. Sultan Mogedine ou Moezzedin, l'aîné de tous, triompha de ſes freres, & les fit périr ; mais la même année il fut défait

à son tour par son neveu Faroukh-Schir ou Ferrushier, & obligé de chercher son salut dans la retraite & l'obscurité, où il demeura enseveli. Ferrushier ne fut pas plus heureux sur le thrône que son prédécesseur. A peine eut-il regné quatre ans, qu'il éprouva le malheur auquel il semble que la Divinité ait condamné les fils & les petits-fils de Cha-Halam, auteurs de la mort de Kambach. Ferrushier avoit élevé de la poussiere aux premieres dignités deux freres appellés les Seids, & il les avoit comblés d'honneurs & de richesses, en récompense de la valeur avec laquelle ils l'avoient secondé contre Mogedine; mais il eut lieu de se repentir de s'être déchargé sur eux du fardeau du Gouvernement, pour se livrer uniquement à la mollesse; en effet ces deux hommes également avides, cruels & ambitieux, firent gémir l'Empire sous le poids de leur tyrannie, & rendirent l'Empereur odieux à tous ses Sujets. Ferrushier, témoin du déchaînement général des peuples contre lui, & fatigué des révoltes continuelles qu'il éprouvoit depuis l'élévation de ses favoris, résolut de les priver de leurs emplois. Ils parurent se soumettre avec

résignation à la volonté de l'Empereur ; mais ils conjurerent sa perte dans le silence. Ils associerent à leur vengeance les Grands qui leur devoient leur fortune, & qui participoient à leur disgrace : tous ensemble formoient un parti redoutable ; mais telle étoit la sécurité de Ferrushier, qu'il ne s'apperçut seulement pas des intrigues des anciens favoris. Les Seids, après avoir mis dans leurs intérêts les Omhras, chargés de la garde extérieure, entrent pendant la nuit dans le palais de Dhély, font passer indistinctement au fil de l'épée les femmes, les Eunuques, les Officiers & les Ministres, & paroissent aux yeux de l'Empereur les mains teintes de sang. L'Empereur est arrêté, chargé de chaînes d'argent, & conduit au Dorban général, que les chefs des conjurés convoquerent : là, on reprocha au malheureux Roi des crimes vrais ou supposés, & enfin on le déclara déchû de l'Empire; on le transporta à la citadelle de Goualéor, où on lui brûla les yeux. Les rebelles tirerenr de la même prison son cousin Sultan Refieddencdjat ou Raschidedderegtiat, & le proclamerent Empereur. Le premier soin du nouveau Monarque fut de faire mettre

à mort son prédécesseur ; mais il ne tarda pas à éprouver le même sort. Les Seids qui s'attendoient à jouir de toute l'autorité sous le regne d'un Prince qui leur devoit la couronne, s'apperçurent avec une douleur mêlée d'indignation de la haine secrette que l'Empereur avoit conçue contre eux. Les scélérats étoient trop familiers avec le crime pour s'en tenir à des plaintes stériles : ils raniment leur parti ; & à la tête d'une foule de conjurés, ils surprennent l'Empereur à la chasse, & le massacrent : ils furent de ce pas délivrer de prison Reffieudelet ou Raschideddoulet, frere du Prince assassiné, & lui mirent la couronne sur la tête. Le nouveau Monarque leur pardonna un crime qui l'avoit élevé jusqu'au thrône, & leur abandonna toute son autorité ; mais le Ciel ne le laissa pas jouir longtems du fruit d'un attentat dont il n'étoit peut-être pas innocent. Il mourut laissant le thrône à son cousin Nasreddin-Muhammed-Cha, en faveur de qui les Seids, plus puissans que tous les Princes & les Grands, en disposerent.

Muhammed-Cha, fils du Sultan Dghiangar, & petit-fils de l'Empereur Cha-Halam, sortoit à peine de l'en-

fance, lorſqu'il monta ſur le thrône. Il ſemble que la poſtérité de Tamerlan étoit preſque réduite à ce ſeul Prince. La nombreuſe famille de Cha-Halam avoit péri dans les troubles, les conſpirations & les guerres civiles, qui depuis dix ans déchiroient l'Empire; mais les malheurs que les Indes avoient éprouvés ſous les régnes précédens, ne peuvent être comparés à ceux auxquels elles vont être en proie ſous celui de Muhammed. Les révolutions paſſées n'avoient guères été fatales qu'aux Princes de la Maiſon Impériale, & à ceux qui avoient pris part à leurs ſanglantes querelles; l'Empire s'étoit toujours aggrandi au milieu des guerres civiles, & preſque toutes les Souverainetés des Indes avoient été anéanties par la force des armes des Mogols. L'Indoſtan, ſous le foible Muhammed, va préſenter un nouveau tableau. Cet Etat ſi vaſte, ſi riche, ſi floriſſant, éprouvera les déſaſtres les plus terribles; les Perſans d'un côté, les Patanes & les Marattes de l'autre, l'affoibliront; l'Empereur ſera le jouet de ſes favoris & de ſes Miniſtres; il ſera trahi & livré par ſes Généraux entre les mains d'un Conquérant farouche, qui ne lui laiſſera la

vie & la couronne qu'après lui avoir fait éprouver tout ce que l'infortune a de plus amer, tout ce que la honte a de plus ignominieux. A peine échappé des fers de ſon vainqueur, Muhammed aura la douleur de voir ſes premiers Sujets s'élever contre lui, s'armer de ſes propres bienfaits, & devenir les uſurpateurs des Provinces dont il leur aura confié l'adminiſtration; trop heureux que ces nouveaux Souverains, autrefois ſes eſclaves, voudront bien ſe dire encore les tributaires & les vaſſaux d'un Roi, qu'ils ne ſerviront qu'autant que leurs intérêts le leur permettront! Enfin le malheureux Prince périra par les mains de ſes Miniſtres, laiſſant à ſon fils un thrône ébranlé juſques dans ſes fondemens, une autorité précaire, une domination qui s'étendra à peine ſur la Capitale & les villages voiſins; point d'autre revenu, point d'autres armées que celles que voudront bien lui fournir les détenteurs du domaine Impérial : tel eſt le ſpectacle terrible que va offrir l'Indoſtan.

Il ne faut point chercher d'autres cauſes d'une décadence ſi rapide, d'une révolution ſi déplorable, que la lâcheté & la foibleſſe de l'Empereur. Muhammed

élevé à l'ombre du Serrail, ſous les yeux d'une mere voluptueuſe, ne reſpira lui-même toute ſa vie que la moleſſe, le plaiſir & le faſte; il avoit reçû de la nature un grand fond de bonté, de clémence, de douceur & d'humanité; mais on n'apperçut jamais en lui la moindre étincelle de courage, de conſtance, de grandeur d'ame, de fermeté & de génie; il ignora l'art, le grand art de connoître les hommes, connoiſſance ſi utile aux Maîtres de la Terre, & il n'employa guéres que des traîtres, des lâches & des méchans; il jugea de tous les hommes par ceux qui l'environnoient, & il les crut tous avares, diſſimulés, hypocrites, flatteurs & voluptueux; peut-être qu'il ne crut pas cette race mépriſable digne de ſes ſoins, & que c'eſt pour la punir qu'il en abandonna la conduite à des Miniſtres corrompus; mais ce ſeroit faire trop d'honneur à ſes lumieres; le ſeul attrait du plaiſir & de la frivolité l'arracha aux devoirs de la Royauté. Que n'avoit pas à craindre ſous un pareil maître l'Empire agité, troublé depuis tant d'années par les factions & les conſpirations? Le pilote le plus expérimenté, le plus habile & le plus courageux, auroit eu

peine à conduire le vaisseau au milieu de tant d'écueils & d'orages. Pouvoit-il manquer de périr sous un jeune Prince sans conduite, sans adresse, sans force ? Ce fut à qui se saisiroit du gouvernail échappé à ses foibles mains ; de-là, la jalousie, les divisions, les intrigues, les combats, enfin le triste naufrage du vaisseau dont Muhammed & sa postérité ont à peine conservé quelques misérables débris.

Les Seids gouvernerent d'abord sous le nom de Muhammed ; tout plia sous leur autorité. L'Empereur & les Grands reçurent en tremblant les ordres de ces assassins des Rois ; mais enfin leur fierté, leurs brigandages, leur tyrannie furent portés à un tel excès, que tout foible qu'il étoit, Muhammed comprit qu'il falloit s'en défaire, ou se résoudre à voir éclore tous les jours des complots contre sa vie, de la part des parens & amis de ceux qui périssoient par les ordres des dépositaires de sa puissance ; mais il y avoit autant de danger pour l'Empereur d'entreprendre de les détruire, que de les laisser en place. L'exemple de deux de ses prédécesseurs, auxquels il en avoit coûté la couronne & la vie pour avoir tenté de renverser leur for-

tune, le faisoit trembler, & il cachoit même avec soin la haine & la crainte dont il étoit rempli pour ses Ministres; cependant, malgré toute sa dissimulation, Azezia, Grand Chancelier de l'Empire, pénétra les sentimens de son Maître. Cet homme, qui depuis fut plus fatal à l'Empire que les Seids mêmes, étoit dévoré d'ambition. Il n'avoit vû qu'avec des transports de fureur & d'envie l'élévation des deux Omrhas; mais il avoit toujours plié sous leur autorité, dans la crainte d'éprouver le sort de ceux qui avoient péri sous leurs coups. Dès qu'il se fut apperçu que l'Empereur avoit enfin ouvert les yeux sur le danger qui l'environnoit, soit de la part des Seids, soit de celle des Grands, & des peuples qui étoient las de gémir sous le poids de leur orgueil, il résolut de profiter de cette découverte pour exciter Muhammed à perdre les deux freres, ne doutant point qu'il ne fût revêtu de leurs dépouilles & de leur autorité, dès qu'ils cesseroient de vivre. Un jour qu'on rendoit compte à l'Empereur, en présence d'Azezia, de quelques soulevemens occasionnés par l'orgueil & la tyrannie des Seids, sur quelques soupirs qui échapperent à Muham-

med, & qui marquoient la crainte & l'indignation dont il étoit agité, le grand Chancelier saisit cet instant pour achever d'aigrir son Maître. *Seigneur*, lui dit-il, *jusqu'à quand le thrône sera-t-il en bute aux attentats, aux complots & aux révoltes? Quels maux n'avons-nous pas éprouvés depuis la mort de Cha-Halam; & s'il est permis au plus zélé de tes esclaves d'oser ici te découvrir ses sentimens, il ne faut point chercher la cause des malheurs & des désastres de la Maison Impériale, ailleurs que dans l'ambition des Seids; les scélérats, ils ont trempé leurs mains dans le sang de deux de nos Rois, & ne t'ont placé toi-même sur le thrône de Tamerlan, que pour régner sous ton nom. Tant qu'ils respireront, tu ne seras qu'un ombre, qu'un fantôme de Souverain. Le feu de la rébellion s'allumera dans toutes les Provinces; leur nom odieux & détestable sera le signal de ralliement de tous les factieux: tu ne dois t'attendre qu'à des révoltes éternelles; j'ai lû, oui j'ai lû dans ton cœur la juste horreur dont tu es animé contre ces Tyrans, & j'ai frémi qu'à la moindre défiance ils ne se portassent aux plus*

terribles extrémités ; peut être que déjà persuadés qu'un Prince aussi humain que toi ne pourra souffrir long-tems leurs excès, ils essayent dans le silence une nouvelle révolution ; peut-être le glaive parricide est-il déjà suspendu sur ta tête sacrée ; ce n'est qu'en te hâtant de leur arracher le jour, dont ils souillent la pureté par leurs regards, que tu préviendras leurs coups, & que tu maintiendras la paix & l'union dans l'Empire ; je le répete, ton salut & ta gloire dépendent de la prompte mort de ces deux scélérats. Muhammed, incertain & effrayé, ne savoit à quoi se déterminer : ce n'est pas qu'il ne sentît la nécessité de se défaire de ses Ministres ; mais quoiqu'il fût rempli de confiance pour Azezia, & qu'il comptât beaucoup sur son adresse & son courage, il étoit effarouché à la vûe de la puissance énorme des Seids. Il n'y avoit d'autre moyen de s'en délivrer qu'en les faisant poignarder ; Muhammed, naturellement doux & humain, avoit peine à consentir à un assassinat ; d'ailleurs il y avoit beaucoup de danger pour lui à tenter cette voie ; car si elle ne réussissoit pas, il ne pouvoit man-

quer de devenir la proie de ces deux hommes, qui comptoient au nombre de leurs partisans les principaux Officiers de la Garde Impériale ; enfin, sur les nouvelles instances du Chancelier, qui conjura l'Empereur de le charger de l'exécution, Muhammed lui abandonna la destinée des traîtres, & la sienne même, qui après cette démarche dépendoit uniquement du succès de l'entreprise, & il fut se cacher au fond de son Serrail.

Azezia prit si bien ses mesures, qu'il surprit les deux Omhras, & les poignarda avec leurs principaux partisans ; les autres périrent dans les supplices : les moins criminels en furent quitte pour l'exil ou pour la confiscation de leurs biens. Muhammed ne se crut véritablement Empereur que du jour qu'il eut vengé avec tant d'éclat ses deux prédécesseurs. Il récompensa avec beaucoup de magnificence Azezia, dont il changea le nom en celui de Nizam-Moulouk, qui signifie le bras fort de l'Empire. Il lui donna en mariage une de ses niéces, honneur dont n'avoit jamais joui aucun Sujet dans l'Indostan ; enfin il le déclara Viceroi du Dekan & de Golconde ; & lui assujettit

tous les Nababs & les Rajas d'en-deçà du Gange, depuis Surate jusqu'au Cap Comorin. Il ne manquoit plus à l'heureux Nizam-Moulouk que d'être associé à l'Empire; mais Muhammed lui en abandonna le gouvernement, & ne se réserva, pour ainsi dire, que le titre & l'extérieur de la Royauté, ses femmes & ses trésors. Heureux, s'il n'eût pas changé de sentiment à l'égard de son favori; plus heureux encore, s'il ne lui eût pas donné un pouvoir & des richesses au-dessus de ce qu'il convient à la fortune d'un particulier! Il est tems de faire connoître plus particuliérement cet homme, dont l'ambition va faire naître guerres sur guerres, & exciter la plus terrible révolution.

Nizam-Moulouk, que nous nous contenterons désormais de désigner sous le nom de Nizam, étoit né en Perse dans l'obscurité. Dès sa plus tendre jeunesse il passa aux Indes pour y chercher la fortune. Il s'attacha aux Mogols, dans les armées desquels il se signala d'abord en qualité de simple soldat. Bien-tôt sa valeur & son génie le firent passer au grade d'Officier. Il suivit Oramgzeb dans plusieurs de ses campagnes, & il eut le bonheur de se

diſtinguer aux yeux de ce Prince, qui lui confia des emplois importans, & qui enfin l'éleva à la dignité d'Omhra. Ce fut à l'école d'Oramgzeb qu'il ſe forma au grand art de la guerre & de la politique. Il prit toujours ce Prince pour ſon modéle, & il réuſſit au point de devenir auſſi diſſimulé, auſſi artificieux & auſſi perfide : Nizam étoit naturellement affable, poli, éloquent, ſobre, vigilant, laborieux, infatigable; la vigueur de ſon corps répondoit à celle de ſon génie; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il étoit en même-tems l'homme le plus délié, le plus ſouple, le plus adroit, & le plus ferme de l'Empire. Ses talens ne brilloient pas moins à la tête d'une armée, qu'à celle d'une négociation; mais ſous les apparences du zèle le plus vif pour ſon Roi, il renfermoit une ambition vaſte & démeſurée, une ame ingrate & exceſſivement vindicative : jamais rien ne lui fut cher & ſacré que ſa fortune & ſa grandeur; avec ce mélange de talens ſublimes, de paſſions dangereuſes, de vertus & de vices, il pouvoit être l'appui de l'Empire; il aima mieux en être le fléau. Peut-être que ſi Muhammed ne ſe fût jamais repenti de lui avoir confié

son autorité ; peut-être que s'il eût consenti à recevoir de sa main ses Généraux, ses Ministres & ses Favoris, Nizam ne se fût jamais écarté de son devoir, & qu'il eût rendu à l'Empire tout l'éclat dont il jouissoit sous Oramgzeb. Quoi qu'il en soit, le Viceroi de Golconde avoit plus de 70 ans, lorsqu'il fut mis à la tête des affaires : son ambition, sa vigueur d'esprit & de corps, son activité, son application retraçoient tout ce qu'on avoit admiré dans Oramgzeb son maître & son héros.

L'Empire, gouverné par ce nouveau Ministre, jouit pendant quelques années d'un calme qui lui étoit inconnu depuis long-tems. Nizam en profita pour affermir sa puissance. Il distribua les principaux emplois à ses amis & à ses alliés, & il amassa des trésors immenses ; mais quelques-unes de ses créatures, qu'il avoit élevées de la poussiere aux dignités, se lasserent du second rang sous cet homme impérieux, & entreprirent de le perdre. On lui fit un crime auprès de l'Empereur de ses richesses, & sur tout de la nombreuse suite qui l'accompagnoit partout ; enfin on le peignit aussi ambitieux & aussi redoutable que les Seids.

L'imbecille Muhammed, endormi jusqu'ici dans le sein de la débauche, s'éveilla plein d'effroi au bruit de la calomnie; mais il n'osa suivre le conseil qu'on lui donnoit de faire poignarder Nizam, dans la crainte que ce Ministre, puissant par ses amis & ses enfans, ne trouvât quelque vengeur; cependant il ne put s'empêcher de paroître plus froid & plus réservé à son égard. L'habile Nizam comprit qu'on l'avoit perdu dans l'esprit de son maître; & redoutant de la part d'un Prince foible & défiant le sort des Seids, il demanda la permission de se retirer dans sa Vice-Royauté : l'Empereur y consentit avec des démonstrations de joie qui firent comprendre à Nizam combien il y avoit de sagesse dans le parti qu'il prenoit de la retraite. Mais il ne fut pas plutôt arrivé à Oremgabad, la Capitale de son Gouvernement, qu'il entreprit de semer la défiance, la division & la discorde à la Cour par le moyen de ses créatures : son but étoit de susciter tant d'affaires à l'indolent Muhammed, qu'il fût forcé de le rappeller. Il réussit avec d'autant plus de facilité, que le Vizir Kamereddin-Kan, qui succéda à la faveur, n'avoit ni le

génie, ni l'expérience, ni les talens d'un Ministre. Cet homme, continuellement plongé dans la débauche du vin & des femmes, & livré au plaisir de la chasse, négligea entiérement les affaires. Les Patanes & les Marattes, ennemis éternels du nom Mogol, entrerent dans les Provinces, & les dévasterent. Le cri des peuples opprimés se fit entendre jusqu'au thrône : les principaux Officiers, les amis de Nizam, les femmes mêmes de la Cour se plaignirent du Vizir, comme d'un homme incapable de soutenir le fardeau du Gouvernement. L'Empereur fatigué, céda à leurs importunités, & rappella du Dekan Nisam, comme le seul homme en état de rétablir l'ordre, & de soutenir la majesté de l'Empire.

Peu d'hommes, à la place de Nizam, eussent accepté les offres de l'Empereur. Il jouissoit d'une autorité absolue dans son Gouvernement le plus riche des Indes : sa Cour étoit nombreuse & brillante; ses forces considérables, & ses trésors immenses; mais ce Persan insatiable d'honneurs & de dignités, ne trouvoit pas le théâtre du Dekan digne de ses talens; d'ailleurs i vouloit écraser les Omhras ses enne-

mis : il accourut donc à Dhély, où il fut reçû en triomphe. Dès la premiere audience, l'Empereur le déclara Vekil-Mutlack, ou Lieutenant absolu, ce qui le mettoit au-dessus du Grand-Vizir même. Kamereddin-Kan, en proie à la mollesse la plus outrée, parut insensible à la diminution de son pouvoir; mais Kan-Devran, l'un des deux Généralissimes, devenu depuis peu le premier favori de Muhammed, ne put se résoudre à plier sous l'autorité de Nizam-Moulouk: fier de la tendresse de son maître, il se déclara le rival du Lieutenant-Absolu; mais son crédit ne put balancer celui de Nizam.

Celui-ci flatté de s'être vû recherché par l'Empereur, & encore plus d'être le dépositaire de toute sa puissance, se conduisit avec toute la sagesse qu'on pouvoit attendre de son expérience & de ses lumieres. Tout ne respiroit en lui que la gloire de Muhammed, & la félicité de l'Empire: il obligea les Marattes & les Patanes de rentrer dans leurs montagnes; plusieurs Gouverneurs, qui, par la foiblesse du Ministere précédent, avoient refusé de payer le tribut ordinaire, se soumirent aux or-

dres qu'ils reçurent de sa part ; les Rajas, dont la plûpart avoient secoué le joug que leur avoit imposé Akebar & ses successeurs, rentrerent dans le devoir, & vinrent, selon la coutume, monter la garde avec l'élite de leurs Rageputes, aux portes du Palais Impérial ; la Cour devint plus brillante qu'on ne l'avoit vue depuis Cha-Halam ; enfin Nizam s'appliqua avec succès à détruire tous les abus qui s'étoient glissés dans l'administration depuis les dernieres révolutions, & surtout à diminuer le pouvoir & les richesses des Grands. Kan-Devran prévoyant que l'éclat de tant de services alloit rendre le Lieutenant cher & nécessaire à l'Empereur, & qu'il ne pourroit manquer de succomber sous la puissance d'un rival si redoutable, employa toutes les ressources de l'intrigue pour le rendre odieux à Muhammed, & à toute la Cour. Les Grands, esclaves de la faveur, des richesses & de la puissance, que le réformateur vouloit leur enlever, se joignirent au Généralissime, qui ne cessoit de leur faire entendre, » qu'on devoit regarder » Nizam comme l'ennemi personnel de » tous les Courtisans ; que cet homme

» ambitieux ne vouloit qu'il n'y eût que
» lui & ses enfans de Grands & de
« puissans à la Cour & dans les Indes ;
» qu'après avoir écrasé tout ce qui lui
» faisoit ombrage, jusqu'où ne porte-
» roit-il pas ses desirs ? qu'indépendam-
» ment de la juste frayeur dont on ne
» pouvoit manquer d'être saisi à la vûe de
» sa puissance, que deviendroient les
» Grands, si cet homme austere & avare
» réussissoit dans le projet de rétablir les
» affaires sur le même pied où elles
» étoient du tems d'Oramgzeb ? qu'au
» lieu d'un Roi magnifique, généreux,
» humain, reconnoissant, ils auroient
» un maître dur, farouche, cruel, im-
» pitoyable, qui réduiroit leurs pensions,
» envahiroit leurs héritages, & les trai-
» teroit en esclaves.

D'un autre côté, Kan-Devran répétoit continuellement à l'Empereur, qu'il
» étoit tems de se défier d'un Sujet que ses
» bienfaits avoient égalé à lui ; que toute
» la Cour voyoit avec douleur que le
» Monarque étoit presque sans considéra-
» tion, tandis que le Ministre comptoit
» à sa suite des Généraux & des Rois qui
» ne le quittoient point ; qu'on gémissoit
» de voir un vil esclave prendre à l'égard
» de son maître le ton d'un censeur &
» d'un

« d'un pédagogue. *N'en doutes point*, *Seigneur*, ajoutoit-il, *cet homme artificieux, sous un zèle apparent pour ta personne sacrée, cache des desseins profonds. Il n'y a personne qui à travers son hypocrisie & sa dissimulation, ne s'apperçoive que son ambition n'est pas encore satisfaite par la plus riche de toutes les Vice-Royautés, & la premiere dignité de l'Etat : il a toujours à la bouche les mots d'ordre, de discipline, de vertu ; le perfide ! il ne t'inspire ces idées d'austérité & de réforme, que pour te rendre odieux à tes Sujets, & préparer une révolution, dont il saura bien profiter pour s'asseoir sur le Trône de Tamerlan, au sang de qui il s'est uni en épousant ta niéce.*

Prévenu par les discours & les artifices de son favori, le foible Muhammed sentit réveiller au fond de son cœur les anciens soupçons contre son Ministre ; l'austérité de Nizam qui étoit une censure indirecte de sa mollesse, ses sages conseils mêmes commencerent à lui devenir odieux & insupportables ; mais il n'osoit éloigner de sa Cour, ni même ôter l'administration des affaires à un homme qu'il avoit rappellé avec tant d'éclat, soit pour ne

pas aigrir le peuple, qui regardoit avec raiſon Nizam comme l'auteur de la félicité publique, ſoit pour ne pas éprouver la vengeance de ce vieillard redoutable. Mais en lui laiſſant la conduite de l'Etat, Muhammed réſolut de lui donner tant de mortifications, qu'enfin il le forceroit à ſe retirer de lui-même. D'abord il lui refuſa pluſieurs graces, Nizam eut la douleur de voir les amis de Kan-Devran préférés aux ſiens dans la diſtribution des emplois; ſes conſeils, qui depuis ſon retour avoient reglé toutes les démarches de l'Empereur, furent ou rejettés ou combattus avec aigreur par les Favoris; les courtiſans s'apperçurent bientôt des ſentimens ſecrets du Monarque pour le Lieutenant abſolu: ils comprirent que ſi le Prince ne le dépouilloit pas de l'autorité qu'il lui avoit confiée, c'étoit par un reſte de bienſéance, par la crainte des ſuites & ſurtout pour ne pas ſoulever les peuples dont le vœu général l'avoit appellé à la tête des affaires. Sur cette découverte, qui flattoit ſi fort leurs déſirs, ils entrerent dans les vuës politiques du Maître, en cherchant à tourner en ridicule la perſonne, les manieres, le zéle & l'auſtérité du Miniſtre; chaque jour

voyoit éclore contre lui des chanſons, des épigrammes, des bons mots; enfin Nizam devint le jouet de la Cour la plus maligne & la plus voluptueuſe de l'Aſie. D'abord il parut inſenſible aux traits de ſes ennemis, & les mépriſa; mais voyant que l'Empereur étoit de concert avec ſes courtiſans, qu'on n'écoutoit ſes avis que pour en rire, & qu'enfin le crédit de Kan-Devran l'emportoit ſur le ſien; las enfin de ſervir un maître ingrat, il demanda avec inſtance à l'Empereur la permiſſion de ſe rendre dans le Dekan, ſous prétexte de combattre quelque Rajas révoltés. Muhammed agréablement ſurpris d'un deſſein qui prévenoit ſes déſirs, conſentit volontiers à ſa retraite. Il lui accorda même, en partant, pluſieurs graces, qu'il ne lui avoit pas demandées: trop heureux d'être délivré à ce prix d'un Miniſtre, dont l'auſtérité lui étoit devenue inſupportable.

Nizam ſortit de la Cour ne reſpirant que fureur & vengeance, non contre l'Empereur, dont la conduite excitoit ſeulement ſa pitié, mais contre les Favoris, qui abuſoient de l'aſcendant qu'ils avoient ſur ſon eſprit pour le plonger dans la débauche; il prévoyoit,

que l'Indostan alloit bientôt être en proie aux plus grands malheurs. En effet, le Grand-Visir & le Généralissime, qui seuls furent chargés de l'administration des affaires, s'en acquiterent avec tant de négligence, les Grands conçurent tant de mépris pour ces hommes uniquement occupés de leurs plaisirs, les Rajas & les Nababs refuserent avec tant de fierté de payer le tribut ordinaire, les plaintes des Provinces voisines de la Capitale accablées d'impôts furent si hautes qu'on avoit tout lieu de craindre une révolution. Nizam, qui avoit prévû ces tristes événemens, écrivit à l'Empereur pour lui ouvrir les yeux sur la conduite insensée de tous ceux qui l'environnoient. *Prince infortuné*, lui disoit-il, *les flatteurs dont tu as écouté la voix perfide, te conduisent sur un chemin de fleurs dans un affreux précipice; les Provinces, accablées d'impôts, réclament en vain ta justice & ta bienfaisance. Leurs plaintes ne peuvent parvenir jusqu'à ton sublime thrône, on leur ferme tout accès auprès de toi; les Gouverneurs profitent des intrigues, de la négligence, des divisions éternelles & de la foiblesse de tes Ministres, pour s'établir insensiblement Souverains*

des Provinces que tu leurs as confiés. Les Peuples témoins des débauches, des vices, de la honte & des fautes de ces hommes vils qui ont surpris ta confiance, las de gémir sur tant d'excès, se disposent à un soulevement général. Il est tems enfin que la vérité perce jusqu'à toi, daigne jetter un regard sur le tableau que s'offre aujourd'hui l'Indostan ; tes troupes sont sans courage & sans discipline ; tes Généraux sans émulation, sans fidélité & sans talens ; les Grands, plongés dans la mollesse, riches à l'excès de tes bienfaits, sont inutiles & peut-être dangereux à l'Etat, dont ils devroient être l'appui ; des deux Nations qui habitent le vaste Empire que tu as reçû de tes Peres, les Mogols ne cessent de faire éclater le mépris dont ils sont remplis pour tes Ministres ; ton autorité commence à leur devenir moins chere & moins sacrée ; pour les Indiens, que n'avons-nous pas à craindre de leur haine mortelle contre nous : ils épient depuis trois siecles l'occasion favorable de briser leurs fers ; peut-être touchons-nous au funeste moment de les voir s'élever contre nous & détruire l'Empire, que le grand Tamerlan & tes augustes Ancêtres ont fondé avec tant de travaux & de dangers. Pardonne,

Seigneur, pardonne ce langage hardi à la douleur & au zéle d'un vieux serviteur que tu as comblé de graces & qui ne respire que ta gloire, daigne écouter sa voix mourante. Que faut-il faire, diras-tu? Ecarter d'auprès du thrône les indignes favoris qui l'assiégent, te saisir du gouvernail que tu as remis entre leurs mains infidelles, conduire toi-même des troupes contre cette foule d'usurpateurs qui refusent d'exécuter tes ordres, faire rentrer dans le néant tous ces esclaves, qui ne sont devenus puissans & redoutables que par ton excessive bonté; prendre enfin pour modéle de ta conduite le grand Oramgzeb, qui ne t'inspirera que des sentimens dignes d'un Roi.

L'Empereur ne répondit point à cette lettre, soit qu'elle ne parvînt point entre ses mains, soit qu'il s'en moquât. Les passions de Nizam-Moulouck étoient très vives; outré de cette nouvelle marque d'indifférence & de mépris, le Lieutenant eut recours à la perfidie & à la trahison pour s'en venger. Il appella dans le sein de l'Empire, à force d'argent & d'intrigues, les chefs des Marates & des Patanes, abandonnant ainsi à la fureur & au brigandage de ces Nations barbares, les mêmes

peuples dont il venoit de plaider avec tant de chaleur les intérêts auprès du thrône. *Il est tems*, leur écrivoit le perfide Ministre, *de vous venger de l'oppression où vous ont tenus si long-tems les Mogols ; sortez de vos montagnes, répandez-vous dans les provinces: rien ne pourra résister à votre courage & à votre impétuosité. Les lâches qui gouvernent aujourd'hui l'Empire, loin d'oser se mesurer à vous, chercheront à vous désarmer par leurs prieres & leurs trésors, les chemins vous seront ouverts jusqu'à Dhély ; mais pour cacher à l'Empire notre intelligence, commencez par ravager le Decan ; je vous abandonne les peuples de mon Gouvernement, je vais préparer vos conquêtes & vos victoires : tout ce que j'exige pour prix des services que je vous consacre, c'est de ne point conclure de paix avec vos ennemis que de concert avec moi.*

Eblouis par les promesses brillantes de Nizam, les Marates se mirent les premiers en campagne, & fondirent sur le Decan dont ils trouverent les passages ouverts ; ils porterent par-tout le fer & le feu, & firent un butin immense. Nizam se tint renfermé dans Oremgabad, d'où il voyoit l'incendie qui

consumoit les villages voisins : la ruine des peuples qui lui étoient confiés, ne l'empêchoit pas de jouir du plaisir de s'être vengé. Cependant il envoyoit couriers sur couriers à la Cour pour demander des secours, qu'il n'espéroit pas. Les Patanes de leur côté s'avancerent dans le Guzarate qu'ils dévasterent, sans qu'aucun corps Mogol osât se présenter à eux ; enfin ils parvinrent jusqu'à la forteresse de Goüaléor, avant que les Ministres daignassent donner le moindre ordre contre eux, abandonnant ainsi lâchement à leur fureur les plus belles provinces de l'Empire. Mais enfin le cri des habitans fugitifs, les plaintes de Nizam, l'auteur des malheurs publics, & qui fut le premier à se déchaîner contre l'indolence des Favoris, se firent entendre à Muhammed : ce Prince sensible à des malheurs qu'il ignoroit, ordonna à Kan-Devran & au Grand-Vizir de marcher contre les Barbares avec une nombreuse armée ; il fallut obéir : mais l'un & l'autre Général également lâche & voluptueux répondit fort mal à la confiance de l'Empereur. Au lieu d'attaquer l'ennemi, qu'il ne tenoit qu'à eux d'accabler, ces deux hommes plus occupés de leur existence & de leurs plaisirs, que de la gloire

& des intérêts de leur Maître, se hâterent de signer avec lui le traité le plus honteux : ils consentirent à lui abandonner pour toujours la quatriéme partie des impôts du royaume de Guzarate, à condition qu'il se retireroit dans sa patrie. De-là ils accoururent triomphans à la Cour, se vantant d'avoir forcé par la terreur de leurs armes & sans qu'il en eût coûté une goutte de sang aux Mogols un ennemi formidable, à demander la paix.

Cette prétendue paix n'étoit qu'un piége que leur avoit dressé les Patanes. En effet, à peine ces deux Généraux étoient de retour à Dhély, qu'on apprend que l'ennemi, qu'on avoit crû désarmé, s'étoit mis en marche plus fier & plus redoutable que jamais, & qu'il dirigeoit sa route vers Agra : les Marates de leur côté s'approcherent de Dhély. A cette terrible nouvelle, les citoyens des deux villes Impériales se plaignent avec aigreur de la lâcheté des Généraux, & les accusent d'agir de concert avec les brigands : peu s'en fallut que le peuple ne les immolât à sa juste fureur ; on n'appaisa qu'avec beaucoup de peine l'émotion ; sur le champ le Vizir & le Favori marcherent contre

les Patanes, qui les avoient trompés à la sollicitation de Nizam. L'Omrha Scadet-Kan, Persan d'origine, l'homme le plus brave de l'Indostan, reçut ordre d'aller combattre les Marattes : celui-ci ne tarda pas à se signaler par une victoire, qui ne fut rien moins que décisive. En effet les vaincus quoiqu'affoiblis par la perte de cinq ou six mille hommes, trouverent le secret de dérober plusieurs jours de marche au vainqueur & parurent à quelques lieues de Dhély, lorsque sur la foi des couriers de Scadet-Kan, on les croyoit battus & fuyans vers leur patrie.

On ne sçauroit croire quelle fut la consternation de la Cour à la vûe de l'ennemi ; les armées capables de défendre la Capitale étoient éloignées de plus de quarante lieues. On envoye couriers sur couriers au Vizir, auquel s'étoit joint Scadet-Kan, pour lui ordonner de voler à la défense de l'Empereur ; & en même-tems on arme les Officiers de la Cour & les Bourgeois pour faire tête aux Marates, en attendant le secours du Vizir. L'Omrha Hazen-Kan commandoit cette nouvelle armée, qui faisoit toute la ressource de l'Empereur, il la conduisit dans un

excellent poste, qu'il couvrit de retranchemens. Mais l'ennemi méprisoit trop des milices bourgeoises pour être arrêté par de foibles remparts levés à la hâte, & qui annonçoient la crainte & la foiblesse des Mogols; il attaqua donc ces retranchemens avec impétuosité: les citoyens de Dhély combattirent de leur côté comme des hommes qui avoient leurs femmes & leurs enfans à défendre; ils repousserent plusieurs fois les Barbares & en firent un grand carnage. Les Marates ne se rebuterent point dans l'espérance de lasser bientôt un ennemi qui n'étoit point accoutumé aux armes. En effet, ils emporterent les retranchemens, tuerent le Général avec un grand nombre de Courtisans & d'Officiers: à la vue de la tête de Hazen-Kan, portée sur une lance, les Mogols perdirent courage & se débanderent; le vainqueur les poursuivit jusqu'aux portes de Dhély, où il étoit prêt d'entrer, lorsque parut le Vizir avec un corps de cavalerie.

Ce Général ayant reçu la nouvelle du danger de l'Empereur & de la capitale, s'étoit mis sur le champ en route, avec d'autant plus d'empressement qu'il n'avoit rien à craindre pour Agra, dont

les ennemis venoient de s'éloigner. A quelques lieues de Dhély, il apprit que les Bourgeois en étoient aux mains avec les Marates : il se détacha à la tête des plus braves de l'armée & arriva au galop ; mais quelle fut sa douleur quand il apperçut la victoire des Barbares & la fuite des Mogols ; cependant quoiqu'il n'eût avec lui ni l'artillerie, ni ses principales forces, il ne balança pas & attaqua le vainqueur avec beaucoup de vigueur ; on peut dire que ce Général sauva ce jour-là l'Empire par son activité & son courage. Les Marates affoiblis par le précédent combat, la chaleur & la fatigue, le reçurent d'abord avec beaucoup de fierté : on combattit de part & d'autre avec la même valeur ; mais à la vue de Kan-Devran, & de Scadet-Kan qui n'avoient pas tardé à suivre le Vizir, les ennemis épuisés, languissans, perdirent l'espérance de vaincre & ne rendirent pas le moindre combat : ils s'enfuirent & ne s'arrêterent qu'à douze lieues du champ de bataille. Au lieu de les poursuivre & d'achever de les détruire, le Vizir content d'avoir sauvé la Capitale & l'Empereur, s'amusa deux jours à célébrer sa victoire ; son inaction donna le tems

aux Marates de se reconnoître ; mais effrayés de la perte qu'ils venoient de faire, & plus encore de la nouvelle que les Gouverneurs des provinces qu'ils devoient traverser dans leur retraite, s'étoient réunis pour leur fermer les passages, ils comprirent qu'ils ne pourroient jamais échapper au fer des vainqueurs. Dans cette extrémité, ils prirent le parti d'envoyer des Députés au Vizir pour lui demander la paix ; cet homme qui déjà soupiroit après les délices de son serrail, les reçut avec beaucoup de joie, & les laissa, pour ainsi dire, maîtres des conditions ; le Favori & les principaux Officiers, aussi voluptueux que le Vizir, consentirent au traité, & en presserent même la conclusion. Il n'y eut que Scadet-Kan qui s'opposa à une pareille lâcheté : mais il eut beau demander qu'on lui confiât une partie de l'armée, répondant sur sa tête de détruire cette multitude de brigands, on ne daigna pas l'entendre ; & la paix fut signée. L'Omrha se retira, plaignant hautement la destinée de l'Empire trahi par des Généraux imbécilles. Le Vizir & le Favori reprirent le chemin de la Capitale ; là, ils rendirent un compte pompeux à l'Empereur

de leurs victoires, & lui exagererent les avantages de la paix qu'ils venoient de conclure. Malgré toute sa foiblesse pour d'indignes Ministres, Muhammed sentit que rien n'étoit plus injurieux à sa gloire qu'un traité désavantageux signé à son insçu, & dont les Barbares profiteroient pour fortifier leurs armées & recommencer leurs brigandages ; mais il n'eut pas la force de témoigner son chagrin aux indignes dépositaires de sa puissance : il résolut seulement de leur associer un homme plus ferme & plus courageux, & il jetta les yeux sur Nizam, persuadé que cet homme dont il connoissoit les artifices & la souplesse, étoit seul capable de délivrer l'Empire des brigands qu'on le soupçonnoit y avoir appellés ; telles étoient l'ambition & la puissance du Viceroi du Dekan, qu'il falloit ou le perdre ou lui abandonner le gouvernement de l'Etat.

Les Patanes & les Marates qui déjà recommençoient leurs ravages, forcerent Muhammed à implorer plutôt qu'il ne pensoit le secours d'un sujet qui lui étoit également odieux & redoutable. Il lui écrivit donc dans les termes les plus flatteurs, & le conjura de revenir

à Dhély prendre l'administration d'un Empire, dont il devoit être regardé comme le Dieu tutelaire; qu'il se feroit un plaisir de recevoir ses conseils; qu'il sçauroit bien forcer les Grands à se soumettre aux ordres du plus grand homme de l'Indostan, & qu'enfin il abandonneroit à son ressentiment tous ceux dont il auroit lieu de se plaindre. Nizam étoit enchanté de recueillir ainsi le fruit de ses intrigues; mais soit qu'il se défiât de la Cour qui l'avoit si souvent trompé, ou plutôt qu'il voulût jouir plus long-tems du plaisir de se voir rechercher par son Roi; il lui répondit: *Qu'après avoir fait de si fameux naufrages sur une mer semée d'écueils, il ne lui convenoit point à l'âge de plus de quatre-vingts ans, de courir les risques d'une nouvelle navigation; qu'il ne soupiroit plus qu'après le repos qu'il avoit acheté par plus de soixante ans de services, & qu'enfin il ne cesseroit dans la retraite de faire des vœux pour le salut de l'Etat & pour la gloire du meilleur des Rois.* Mais ces prétendus desseins de retraite s'évanouirent à la vûe d'une seconde lettre plus flatteuse encore & plus pressante que la premiere. Il se mit donc en route, persuadé qu'on

le respecteroit d'autant plus qu'il tenoit la destinée de l'Etat entre ses mains, & que seul il pouvoit le délivrer des brigands qui le désoloient.

En effet, à son arrivée à Dhély, l'Empereur lui confia la principale autorité; les Ministres & Kan-Devran lui-même furent soumis à ses ordres: jamais Nizam ne s'étoit vu plus puissant. Parvenu au comble de ses vœux, le Viceroi de Golconde ne pensa plus qu'à être utile à l'Etat. Son premier soin fut d'éloigner les Patanes & les autres Barbares; il négocia avec tant de succès; il employa si à propos les raisons, les menaces & l'argent, qu'enfin les Barbares se retirerent dans leur patrie. Mais, dès qu'il eut rendu ce service important, qui, vraisemblablement, avoit été l'unique motif de son rappel, Nizam s'apperçut de la diminution sensible de son crédit; on ne lui rendoit plus les mêmes honneurs: l'Empereur, qui d'abord l'avoit comblé de caresses & de distinctions, manquoit souvent pour lui d'égards & de considération: la Cour étoit toujours plongée dans les mêmes désordres; les abus augmentoient, & se fortifioient de jour en

jour ; enfin Nizam s'apperçut qu'il s'étoit laissé éblouir par de vaines espérances. Mais rien ne lui causa tant de douleur que la conduite de Kan-Devran à son égard. Ce favori, après avoir recherché son amitié, & s'être même humilié pour l'obtenir, avoit, tout à-coup, & sans aucune raison, changé de conduite à son égard, jusqu'à l'abandonner aux railleries & aux insultes des Courtisans, esclaves de la faveur : lui-même se joignoit à eux ; & jamais Nizam ne paroissoit à l'audience, ou au Dorban, qu'on ne le tournât en ridicule. Un jour qu'il entroit chez l'Empereur, le Favori s'échappa jusqu'à dire tout-haut : Voici le *Maimoundi.* (Ce mot signifie un charlatan qui fait danser les singes.) *Oui*, reprit le Ministre furieux, *& qui te fera bientôt danser.*

Quoique Nizam opposât toute la fierté de son ame aux outrages de ses ennemis, & qu'il parût insensible, & même supérieur à la disgrace, il étoit au fond déchiré de la plus vive douleur; il rougissoit d'avoir ajouté foi aux promesses d'un Monarque qui ne pouvoit vaincre sa foiblesse pour un Favori que lui même n'estimoit pas. Quelle honte

pour un homme si ambitieux, pour un Ministre qui réunissoit tant de titres & de dignités, de se voir éclipsé par un jeune Favori, confondu dans la foule des Courtisans, suspect & dégradé : mais il n'osoit demander la permission de retourner dans le Decan, ne doutant point qu'on ne lui fît un crime de sa retraite ; qu'on ne l'arrêtât, ou même qu'on ne le mît à mort, dans la crainte qu'il n'armât encore une fois les Patanes & les Marates. Il resta donc à la Cour, affectant un zele vif & ardent pour la personne du Prince qui le maltraitoit ; mais en même-temps il méditoit l'horrible projet de perdre tous ses ennemis, & d'envelopper dans la même vengeance l'Empereur, s'il s'obstinoit à les protéger. Il tenta d'abord de mettre dans ses intérêts le Grand-Vizir, qu'il croyoit jaloux du crédit de Kan-Devran. Il avoit d'autant plus droit d'espérer l'appui de Kamereddin-Kan, qu'il étoit lié avec lui par l'alliançe la plus étroite ; son fils aîné avoit épousé une des filles du Vizir, & le fils du Vizir une des filles du Lieutenant de l'Empire. Mais l'ambition, le desir de dominer dans une Cour orageuse n'avoient point de charmes pour

Kamereddin-Kan. Cet homme plongé dans la molleſſe ne reſpiroit que le plaiſir ; il étoit content du ſecond rang, &, favori pour favori, il aimoit beaucoup mieux Kan-Devran, qui lui faiſoit part de l'autorité, & qui lui laiſſoit amaſſer de grands tréſors, que Nizam, dont il redoutoit les hauteurs & l'auſtérité. Il demeura donc ſourd & inſenſible aux avances d'un allié, de l'amitié duquel il ſe défioit beaucoup. Ce refus ne déconcerta point Nizam-Moulouck ; &, au défaut du Vizir, il chercha par tout l'Empire des mécontens & des traîtres, pour les aſſocier à ſa vengeance.

Le plus conſidérable de tous ceux qui lui vendirent leur foi, celui dont il tira les ſervices les plus ſignalés, fut le fameux Scadet-Kan, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la derniere guerre. On a vu combien il avoit été indigné du traité honteux que le Favori & le Vizir avoient conclu avec les Barbares vaincus. Depuis ce temps-là il étoit devenu leur ennemi ; loin d'avoir part aux bienfaits qu'il étoit en droit d'attendre de la Cour, on l'avoit, pour ainſi dire, relegué dans ſon Gouvernement ; & le Favori ne cherchoit qu'à le

rendre odieux à l'Empereur, & à le perdre. Scadet-Kan instruit de la haine & des calomnies de Kan-Devran, ne respiroit que fureur & vengeance contre l'Empereur & le Favori, pour lesquels il avoit un égal mépris.

Telles étoient les dispositions de cet Omrha, lorsque l'adroit Nizam-Moulouck le sonda : ces deux hommes s'étoient devinés ; bientôt ils unirent leur haine sur la foi des sermens les plus terribles. D'abord ils convinrent de tenter tous les moyens que fournit l'intrigue, pour faire chasser de la Cour le Favori & le Vizir, afin d'élever leur fortune sur les débris de ces rivaux, & de succéder à leur pouvoir ; ce n'est pas qu'ils comptassent beaucoup sur ce projet : ils connoissoient trop le caractere de l'Empereur, qui n'avoit jamais témoigné de vigueur, de fermeté, & de constance, que pour son Favori ; mais ces deux hommes croyoient, après avoir fait cette démarche, être moins criminels s'ils remplissoient l'Empire de troubles, pour perdre leurs ennemis. Ce qu'ils avoient prévu arriva : en vain les femmes, les eunuques qu'ils avoient engagé dans leurs intérêts, s'efforcerent de détruire l'amitié de l'Empereur pour

Kan-Devran; quelques uns de ceux qui oserent élever la voix contre lui furent punis. Kan-Devran reçut de nouvelles marques de faveur; il resta triomphant à la Cour, qu'il gouverna avec une autorité absolue.

Quoique les chefs des mécontens eussent prévu l'inutilité de leurs efforts, ils n'en furent pas moins furieux de voir Kan-Devran impénétrable aux traits qu'ils lui avoient portés; c'est alors qu'ils ne mirent plus de bornes à leur ressentiment; ils se déterminerent à tout hazarder, leurs biens, leur vie, leur gloire, l'Empire même, pour renverser la fortune de deux Courtisans plus heureux qu'eux.

Après avoir long-temps balancé sur le choix des moyens, ils n'en trouverent point de plus certains que ceux de chercher par-tout des ennemis étrangers & domestiques à l'Empereur, dans l'espérance que les deux Ministres incapables de faire tête à l'orage, donneroient tant de marques d'incapacité & de foiblesse, que Muhammed seroit enfin obligé de leur ôter le gouvernail, pour le leur confier. Au reste, les Marates & les Patanes, qui étoient depuis si long-temps en possession de ravager

l'Empire, ne leur parurent pas des ennemis assez redoutables pour exciter dans l'ame de l'Empereur le trouble qu'ils y vouloient répandre.

Ils s'adresserent à Nadir-Schac, usurpateur heureux de la Perse, & l'homme, alors, le plus célebre de l'Univers. C'est avec le secours de ce Conquérant, que la fortune tira du sein de la misere, & du brigandage, pour humilier les plus puissans Monarques de l'Asie, que les deux traîtres vinrent à bout de ruiner pour jamais l'Empire où ils étoient parvenus à une si haute fortune.

Avant que de rendre compte du succès de leur crime, il convient de jetter les yeux sur la Perse, qui, depuis plus de vingt ans, offroit un spectacle terrible & déplorable.

Le Sophy Schac-Hussein, héritier du thrône & non de la valeur & de la conduite de ses peres, s'étoit préparé à lui-même les plus grands malheurs par sa mollesse, son inapplication & sa lâcheté. L'élévation rapide de ses Favoris, leurs rapines & leurs vices exciterent contre lui la haine & le mépris; les Aghuans, peuple peu connu jusqu'alors & esclave des Persans, se révolte-

rent. L'imbécille Sophy ſuccomba ſous une poignée de ces brigands dont le Chef le déthrôna. Cette révolution fut ſuivie du maſſacre de preſque tous les Princes du Sang & des plus grands Seigneurs ; le reſte de la Nation voulut venger ſes Chefs , la guerre s'alluma dans toutes les Provinces, & des rives de l'Euphrate aux frontieres des Indes on ne vit que combats, maſſacres, pillages & incendies ; ce fléau qui dura vingt ans emporta plus d'un million d'hommes ; la peſte & la famine acheverent de déſoler ces belles régions. Enfin les Turcs & les Ruſſes profiterent des malheurs des Perſans pour conquérir ſur eux les Provinces qui étoient le plus à leur bienſéance. Qui eût oſé alors prévoir que du ſein de la Perſe déchirée, accablée, dût bientôt ſortir le plus fameux conquérant du ſiécle ; mais perſonne n'ignore que c'eſt dans les guerres civiles que s'élevent les hommes les plus célébres par leur audace & leurs talens !

Un ſimple citoyen de la province de Choraſam , appellé Nadir - Koul , fut l'inſtrument dont la Divinité ſe ſervit pour rendre un éclat paſſager au thrône

de la Perse, & en même-tems pour désoler l'Asie. Cet homme, fils d'un Gouverneur d'une Place considérable, perdit jeune encore son pere, & tomba sous la tutelle d'un oncle qui le dépouilla de ses biens; il ne resta d'autre parti à prendre à Nadir-Koul pour subsister que de se faire soldat. Il se distingua par tant d'actions pleines de courage & de conduite, qu'il parvint bientôt à commander mille hommes; sa réputation augmenta toujours: enfin dans une invasion que firent les Tartares Usbecs dans le Chorasam, avec une armée puissante, on le jugea seul capable de sauver la Province; on lui confia quelques troupes, mais malgré l'inégalité du nombre, le jeune Nadir-Koul remporta une victoire décisive. On lui avoit promis pour prix de sa valeur & de ses services un emploi plus important, on se moqua de lui. Le ressentiment du jeune vainqueur fut tel qu'il se jetta dans une troupe de brigands, à la tête de laquelle il fit des exploits étonnans, & commit des crimes sans nombre. C'est dans ces expéditions que cet homme déja naturellement féroce s'accoutuma tellement à la rapine, au meurtre

meurtre & au carnage, qu'un de ses plus grands plaisirs fut dans la suite de voir couler le sang humain; mais enfin le brigand Nadir-Koul éprouva le sort de ses semblables, il tomba entre les mains de Schah-Thamas, le seul des fils du dernier Sophy qui fût échappé au naufrage de sa famille. Ce Prince auquel on avoit vanté le courage & les talens de Nadir-Koul, voulut le voir: *Pourquoi*, lui dit-il, *avec de la valeur, de la naissance & des talens, as-tu embrassé l'infâme métier de brigand? Voyant*, lui répondit Nadir-Koul, *mon Roi déthrôné, ma patrie subjuguée, mes biens envahis, mes services sans récompenses, ne sçachant que devenir, j'ai été forcé d'avoir recours au brigandage pour subsister.* Le Prince trouva sa réponse insolente, & ordonna qu'on arrachât Nadir de sa présence & qu'on le fît périr sous le bâton: quelques momens après, se rappellant les paroles du criminel, il y vit plus de grandeur d'ame & de courage que d'arrogance, il révoqua l'ordre & fit grace à Nadir-Koul; mais l'exécution étoit déja fort avancée: à peine lui trouva-t-on quelques restes de chaleur & de vie; on le fit revenir à force de

ſoins, & on parvint même avec le tems à le guérir de ſes bleſſures. Dès qu'il fut en état d'agir, on le préſenta au Prince, qui lui fit beaucoup d'accueil & qui lui donna une partie de ſes troupes à commander : de chef de brigands devenu Général de ſon Prince, Nadir-Koul ſe ſignala par des prodiges de valeur & d'activité; il ſuffit de dire qu'en peu de tems il gagna pluſieurs batailles, qu'il reconquit la Perſe, & qu'il rétablit Schah-Thamas ſur le thrône de ſes Ancêtres. Le nouveau Roi combla de bienfaits Thamas-Kouli-Kan ou l'eſclave de Thamas, (car c'eſt le nom qu'avoit pris Nadir pour témoigner ſon devouement au Prince,) & le fit Généraliſſime de ſes armées. Mais Thamas-Kouli-Kan reſſembloit trop aux plus célébres conquérans de l'Antiquité pour n'avoir pas leur ambition ; il profita de la confiance & des bienfaits de ſon Roi, pour lui enlever la couronne. Schah-Thamas ſurpris dans ſa Capitale & au milieu de ſon Palais, fut amené par ordre de Thamas-Kouli-Kan ſur la place publique d'Iſpahan, où étoient aſſemblés l'armée & le peuple ; là, il fut accuſé & interrogé comme un criminel ; Thamas-Kouli-Kan lui re-

procha, dans les termes les plus outrageans, ses débauches, son oisiveté, sa mollesse, sa lâcheté, son incapacité; & sur-tout un traité de paix, plus nécessaire que honteux, qu'il venoit de signer avec les Turcs sans lui en faire part, & qui étoit son vrai crime aux yeux du Généralissime. *Braves Persans,* s'écria Thamas-Kouli-Kan, *souffrirez-vous plus long-tems la tyrannie d'un homme aussi lâche & aussi insensible à la gloire & aux intérêts de la patrie? N'ordonnez-vous pas qu'il descende du thrône qu'il avilit, & que son Fils encore au berceau le remplace? Nôtre jeune Prince instruit par les exemples de tant de Rois & de Héros ses ancêtres, regnera avec gloire; c'est sous ses auspices que nous battrons les Turcs, dont nous avons reçu tant d'injures.* A ces mots l'air retentit d'imprécations contre Schah-Thamas; on le traite de perfide, de traître; on demande à grands cris qu'il soit déposé; quelques-uns même s'emportent jusqu'à le menacer de la mort: dégradé, accablé, confondu, le Sophy n'eut pas la force de proférer une seule parole pour sa défense; on le saisit tremblant, évanoui, on le transporte dans une forteresse & on lui fait passer sous

les yeux un fer brûlant, afin de le rendre incapable de remonter sur le thrône.

Cependant le fils du malheureux Schah-Thamas est proclamé Roi, & la Régence est déférée à Thamas-Kouli-Kan. Les succès qu'il avoit eus jusqu'alors n'étoient rien en comparaison de ceux qui l'attendoient ; son premier soin fut de conduire contre les Turcs une armée plus considérable par la valeur & la discipline que par le nombre ; la guerre dura quatre ans, & l'histoire de l'Asie n'en offre point de plus cruelle : les Persans & les Turcs pleins de l'antipathie qu'inspirent des guerres éternelles, la rivalité, de grands intérêts, la différence de sectes dans une même religion, ne se firent aucun quartier. Les talens militaires, le génie, la fortune du Régent brillerent avec éclat dans ces campagnes qui l'ont immortalisé ; il gagna cinq ou six batailles, dont la plus mémorable fut celle d'Erivan, livrée le 28 Mai 1735 ; les Turcs y perdirent leur Général & plus de cinquante mille hommes. Le fruit de tant de succès fut la conquête de la Mingrelie, de la Géorgie, du Diarbekir & de la Turcomanie. Le bruit des exploits

de Thamas-Kouli-Kan remplit l'Aſie d'effroi, & l'Europe d'admiration.

Mais Thamas-Kouli-Kan étoit déſormais devenu trop grand pour reſter dans la condition d'un Particulier : il ne tarda pas à faire éclater le deſſein qu'il avoit conçû depuis plus de ſix ans de monter ſur le thrône. Il convoque les Grands de la nation, & leur déclare qu'ayant vieilli dans les travaux de la guerre, ſa ſanté ne lui permet plus de ſoutenir le fardeau des affaires & qu'il abdique la Régence ; l'aſſemblée gagnée ou intimidée comprit l'intention du Régent, & le proclama Roi. L'ambitieux Thamas-Kouli-Kan feignit de s'oppoſer au vœu général, mais enfin il ſe rendit, en proteſtant qu'il ne conſentoit à prendre la qualité de Roi qu'à condition qu'il lui ſeroit permis de rendre la couronne au jeune roi Schah-Abas, lorſque ce Prince ſeroit en état de gouverner par lui-même : mais perſonne n'ajoûta foi à la promeſſe de l'uſurpateur.

Thamas-Kouli-Kan pour faire voir qu'il n'étoit pas ébloui de l'éclat du thrône, reprit ſon ancien nom de Nadir, auquel il ajoûta celui de Schah ; en même-tems il s'appliqua à rétablir

la Perse, dépeuplée par tant de guerres, en attirant les Etrangers, auxquels il distribua des terres & des maisons. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, c'est la paix glorieuse qu'il conclut avec les Turcs & dont il dicta les conditions. Sur ses seules menaces les Russes lui restituerent les Provinces qu'ils avoient conquises dans les guerres civiles. Il n'y avoit plus dans toute la Perse que le Royaume de Kandahar qui fût en proye à la révolte; les Aghuans s'étoient cantonnés dans cette région, où ils entretenoient un reste de guerre par l'appui des Mogols, qui leur fournissoient des vivres, de l'argent & des hommes, dans la vue de se saisir de ce Royaume, qui autrefois avoit été une des dépendances de leur Empire.

Avant que de partir pour la conquête de Kandahar, Schah-Nadir envoya une célebre ambassade à la Cour de Dhély, tant pour faire part de son avénement au thrône de Perse, que pour se plaindre de la protection accordée aux Aghuans rebelles; mais Muhammed, sensible au triste sort des derniers Rois de Perse, refusa de voir les Ambassadeurs du brigand qui s'étoit saisi de leur sanglante dépouille. Il relégua les

Ambassadeurs dans un fauxbourg de Dhély ; & après les y avoir laissé longtems sans leur donner audience, il les renvoya à leur maître. Un tel excès d'orgueil & de mépris enflamma Nadir-Schah de fureur : il se mit en marche pour le Kandahar, à la tête de cent mille hommes accoutumés à vaincre. Les Aghuans encouragés par les promesses des Mogols, se défendirent avec un courage héroïque ; mais la discipline militaire de l'Europe, introduite dans les armées Persanes, le courage & le génie de Nadir-Schah prévalurent sur l'audace dénuée de tous ces avantages. Un Corps considérable d'Aghuans fut forcé dans ses retranchemens, & passé au fil de l'épée. Le vainqueur s'attacha au siége de la Capitale, l'une des plus fortes places de l'Asie, & défendue par plus de quarante mille Aghuans. Le siége dura un an : Schah-Nadir eût été obligé de le lever avec honte, sans la perfidie d'un des principaux Officiers rebelles qui lui livra la citadelle. Bientôt il se vit maître de la ville & du Royaume entier ; les Généraux & les Officiers des Aghuans furent empalés, & les simples soldats incorporés dans l'armée victorieuse.

Tel étoit l'ennemi que Muhammed avoit osé offenser, & ce fut lui que Nizam-Moulouk & Séadet-Kan choisirent pour l'instrument de leur vengeance & de leur ambition. Ils ne doutoient point qu'à la vûe d'un ennemi si redoutable, Muhammed effrayé n'éloignât des Ministres sans expérience, sans talens, sans courage, & ne leur confiât à eux-mêmes le soin de sa défense, auquel cas leur dessein étoit de désarmer le Roi de Perse avec de l'argent, ou de l'accabler, s'il s'obstinoit à vouloir poursuivre ses avantages. Nous verrons combien l'événement confondit leurs espérances.

Schah-Nadir étoit encore dans le Kandahar occupé à affermir sa nouvelle conquête, lorsqu'il reçut par des envoyés secrets les lettres des chefs de la conspiration qui l'exhortoient à profiter de sa fortune pour envahir les Indes. A la lecture de ces lettres, sa joie fut extrême : il n'avoit pas sans doute besoin d'être excité par des motifs étrangers à l'invasion de l'Indostan ; la vengeance, la haine, & le desir de s'emparer des thrésors de Muhammed, l'y portoient de toute la pente de son cœur ; mais il ne pouvoit s'empêcher

d'admirer ſon bonheur, qui lui préparoit ainſi les moyens de vaincre & de triompher par les mains mêmes des Mogols; cependant venant à conſidérer plus attentivement la grandeur & la hardieſſe du projet qu'on venoit de lui propoſer, il fut arrêté, & même effrayé à la vûe des obſtacles qu'il auroit à ſurmonter pour s'avancer juſqu'à Dhély. Il prévoyoit qu'il auroit à combattre les Aghuans, ſujets des Mogols, peuple dont il avoit ſouvent éprouvé le courage, & de plus maître des défilés & des paſſages preſque inacceſſibles qui conduiſent dans l'Indoſtan; que lorſqu'il ſeroit venu à bout de les dompter par la force des armes, ou de les corrompre à prix d'argent, il auroit auſſi-tôt ſur les bras les armées Mogoles entretenues dans le Cabuliſtan, & les Provinces ſituées en deçà de l'Indus: comment traverſer les vaſtes déſerts qui ſéparent les deux Empires, régions infortunées, où l'on ne trouve que de mauvaiſe eau, & point de vivres? que, s'il étoit aſſez heureux pour franchir ces obſtacles, ne ſeroit-il pas toujours arrêté par l'Indus, fleuve large & rapide, ſur lequel il eſt preſque impoſſible de conſtruire des ponts; & par les

troupes Mogoles, infiniment plus nombreuſes que les ſiennes ? que ſon armée ſe détruiroit par les conquêtes & la victoire même, tandis que celle des Mogols ſe fortifieroit de jour en jour par les recrues que Muhammed pourroit appeller de toutes les Provinces de ſon vaſte Empire ; que même, ſans en venir aux mains, ſans hazarder de combat, l'ennemi, en ravageant & détruiſant ſon propre pays, pourroit le vaincre par la faim : que deviendroit-il alors avec une armée qui ne pourroit ni avancer, ni reculer ? N'y avoit-il pas lieu de craindre qu'à la nouvelle d'un échec vrai ou faux, peut-être même ſur le ſeul bruit de ſon abſence, la Perſe qu'il venoit récemment d'uſurper, & qui regardoit le joug d'un homme qui avoit été brigand comme odieux & déteſtable, ne ſe ſoulevât, & ne rétablît le Roi dérthôné? Les Turcs, qu'il avoit forcé de ſigner un traité de paix honteux, ne pourroient-ils pas le rompre, & recommencer la guerre ? Qui empêcheroit les Ruſſes de reconquérir les Provinces qu'ils n'avoient reſtituées à la Perſe que par la terreur de ſes armes ?

Plus Nadir-Schah réfléchiſſoit ſur ces

obstacles, plus il jugeoit l'entreprise téméraire. Il condamna donc le transport d'ambition & de cupidité qui lui avoit fait rendre une réponse favorable aux Envoyés des deux Omhras, & il leur écrivit que, content de s'être vengé du Mogol par la conquête de Kandahar, il ne vouloit pas poursuivre plus loin ses progrès; en même-tems il leur détailloit toutes les difficultés de l'invasion qu'ils lui avoient proposée, & leur faisoit sentir qu'il les regardoit comme insurmontables; enfin il finissoit par offrir un asyle en Perse aux deux Omhras, s'ils jugeoient qu'il y eût du danger pour eux de rester aux Indes.

Les chefs des conjurés furent déconcertés de cette réponse; mais Nizam résolut de faire encore un dernier effort, & il lui écrivit en ces termes : *Le vainqueur des Aghuans, des Turcs & des Russes redoute les Mogols amollis par le luxe & les délices! Et depuis quand les obstacles & les dangers effrayent-ils ta grande ame? N'es-tu plus le même homme qui de la vie privée t'es élevé au thrône de la Perse à force de génie & de courage? N'es-tu plus ce même Schah-Nadir, que la victoire n'a jamais cessé de couronner, qui sur de simples menaces as*

forcé les Russes à te restituer des Provinces entieres, qui as fait trembler l'Empereur Mahmoud jusques sur son thrône ? Aujourd'hui qu'il s'agit de voler dans la même carriere qu'Alexandre, auquel tes exploits immortels t'égalent, tu te refuses à tes hautes & brillantes destinées ! On t'exagere, Seigneur, les difficultés de la conquête que je propose à ton courage. Et qui pourroit arrêter un vainqueur tel que toi ? Seroit-ce Muhammed ? Eh ! qui ignore que ce Prince lâche & imbécille, abîmé dans les voluptés, sacrifieroit sa couronne à sa vie & à son repos? Seroient-ce ses Généraux ? vieillis dans l'indolence, la débauche & le crime, à peine connoissent-ils les élémens de l'art militaire ? Je ferois injure à tes invincibles Persans, si je leur comparois cette vile multitude qui compose les armées Mogoles ; une poignée de Marattes & de Patans a bien pénétré jusqu'aux portes de Dhély ; l'Empereur & la Capitale devenoient leur proie sans le courage de Séadet-Kan ; Séadet-Kan se dévoue aujourd'hui à tes intérêts, & le grand Schah-Nadir balance encore ! On t'a épouvanté du nom des Aghuans ; n'as-tu pas déjà vaincu l'élite de leurs troupes ? Ce peuple d'ailleurs, ainsi

que tous ceux de l'Empire, opprimés, pleins de mépris pour les lâches qui les gouvernent, te recevront comme le libérateur des Indes, & tomberont à tes genoux. Je ne parle point de mon crédit & de mes ressources; mais les Généraux de Caboul, & le Viceroi de Lahor qui me sont dévoués, ne feront qu'une résistance simulée, & te livreront leurs troupes, leurs places & leurs magasins; le parti puissant que j'ai formé en ta faveur, soupire après ta présence. Pour prix des services qu'il te consacre, il espere que lorsque ton bras invincible se sera ouvert un passage jusques dans le sein de l'Indostan, tu forceras Muhammed à punir des Ministres qui le deshonorent; qu'après l'avoir rendu à lui-même, à la gloire, tu contracteras avec lui une alliance éternelle. La cession des Provinces des Indes qui sont le plus à ta bienséance, celle de nos thrésors qui n'ont servi qu'à nourrir le luxe & les vices de nos Rois; voilà la digne récompense que nous offrons à ta valeur: abandonne-toi donc sans crainte aux décrets de la Providence, qui t'appelle aux Indes pour punir les crimes & les débauches de la Cour la plus infâme de l'Univers.

Le tableau de l'Empire tracé par les mains d'un Miniſtre habile, riche, puiſſant, & fortement intéreſſé au ſuccès de l'invaſion, l'étalage des thréſors immenſes dont on tentoit ſon avarice, & qu'il dévoroit déjà dans ſon cœur, la certitude de ne trouver preſque point d'autres obſtacles que ceux de la route, déterminerent enfin le Roi de Perſe à s'embarquer dans cette entrepriſe, la plus hardie qu'on ait conçue depuis la conquête de l'Amérique. Il raſſemble une armée de cent vingt mille hommes, compoſée de Perſans, de Tartares, de Turcs, d'Aghuans, de Géorgiens & d'Européens, tous ſoldats remplis de courage & d'expérience, accoutumés à une diſcipline ſévere, & à braver la ſoif, la faim, les chaleurs & les fatigues. Il leur donne à tous des habits, des armes, & des chevaux excellens. Après en avoir fait la revûe, il leur déclare ſon deſſein, leur en exagere la facilité, leur promet la moitié du butin, & à chacun des emplois proportionnés à ſon courage & à ſes talens.

On ne ſauroit croire avec quels tranſports cette armée d'aventuriers & de déterminés reçut la harangue de Schah-Nadir. On l'interrompt avec de grands

cris ; on le conjure de ne pas différer un projet ſi glorieux & ſi utile : chacun de ces hommes avides de ſang & de butin ſe repaiſſoit déjà de l'eſpérance d'une fortune brillante ; il n'y en avoit aucun qui ne ſe crût invincible ſous les ordres d'un conquérant, à qui rien juſqu'alors n'avoit réſiſté ; tous enfin porterent dans cette expédition le même zèle & le même courage que leur chef. Ravi de trouver dans ſon armée des diſpoſitions ſi conformes aux ſiennes, Schah-Nadir jugea à-propos de ne pas les laiſſer refroidir ; il donna le ſignal du départ, & ſe mit en marche vers la fin de Novembre 1738.

Il s'empara d'abord ſans coup férir, des défilés de Gourbend ; il traverſa le déſert de Mimend avec rapidité, & ſe ſaiſit de pluſieurs poſtes importans ſans trouver la moindre réſiſtance : de-là il entra dans le Royaume de Caboul, dont il aſſiegea la Capitale qui porte le même nom. Ces ſuccès imprévûs, il les dut à Nizam-el-Moulouk ; le traître les lui avoit préparés, ſoit en gagnant les Gouverneurs des Provinces frontieres, ſoit en les intimidant par ſes artifices : c'eſt ainſi qu'il écrivoit à ces derniers : *Le grand Schah-Nadir s'avance vers vous*

avec une armée invincible ; la terreur de ſon nom a rempli d'effroi tous nos Généraux , aucun ne s'avancera à votre ſecours ; c'eſt à vous à juger ſi vous pouvez arrêter un conquérant qui a triomphé de toutes les forces des Turcs. Le plus ſage conſeil qu'on puiſſe vous donner , c'eſt de déſarmer ſa colere par une prompte ſoumiſſion ; le Dieu de l'Univers , dont il eſt le fléau , le conduit aux Indes pour nous punir de nos crimes.

A la vûe de ces paſſages ſi difficiles, & ſi rapidement emportés, Schah-Nadir admira ſa fortune , & ne douta plus du ſuccès de ſon entrepriſe ; cependant le ſiége de Caboul le retint plus long-tems qu'il n'avoit cru. Sur le bruit de la marche des Perſans , Cherzé-Kan, Viceroi du Cabuliſtan , avoit jetté dans la Capitale de ſon Gouvernement beaucoup de troupes & de vivres ; en même-tems il avoit écrit à deux Généraux Mogols, qui commandoient chacun une armée ſur les bords de l'Indus , de voler à ſon ſecours ; enfin il envoya un courier à la Cour pour lui apprendre , & les progrès de l'ennemi , & le danger où il ſe trouvoit. En attendant les ſecours qu'il étoit en droit d'eſpérer , il arrêta

Schah-Nadir près d'un mois devant ſa place ; mais les deux Généraux dont il avoit demandé l'appui, vendus à Nizam, reſterent tranquilles dans leurs poſtes. Les favoris & les Miniſtres abandonnerent lâchement le brave Cherzé-Kan à ſa malheureuſe deſtinée. Pour l'Empereur, loin d'être inſtruit que le Royaume de Caboul fût ſur le point d'être envahi, il ignoroit que l'uſurpateur de la Perſe lui fît la guerre. Trahi, livré, pour ainſi dire, aux mains de l'ennemi par des gens qui avoient tant d'intérêt à le défendre, Cherzé-Kan n'en témoigna que plus de zèle, de valeur & de fidélité. Il réſolut de s'enſévelir ſous les débris de ſa place : on ne ſauroit croire combien ſa belle réſiſtance fit périr de Perſans. Schah-Nadir qui d'abord avoit cru, ſur les aſſurances de Nizam, ne trouver que des traîtres dans le Cabuliſtan, avoit agi avec aſſez de molleſſe ; mais voyant qu'il couroit riſque de perdre ſa gloire devant cette place, il donna aſſaut ſur aſſaut, & c'eſt ce qui lui coûta tant de braves ſoldats. Enfin dans une attaque générale il emporta la ville ; la garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Cherzé-Kan & ſon fils tomberent entre les mains d'un

vainqueur féroce, qui ne connoiſſant point le prix de la valeur chez ſes ennemis, les envoya expier ſur un échafaud la fidélité pour leur Souverain, dont ils venoient de donner des marques ſi héroïques.

Le Roi de Perſe trouva dans Caboul un thréſor conſervé depuis Akebar, & des magaſins immenſes d'armes, d'habits & de vivres, ſans le ſecours deſquels il n'auroit pû pénétrer plus loin; cependant, ſoit qu'en voyant de plus près les dangers & les obſtacles de la conquête des Indes, il commençât à ſe refroidir, ſoit qu'il ſe défiât des promeſſes de Nizam, qu'il ſoupçonnoit être illuſoires depuis la défenſe de Cherzé-Kan, ſoit plutôt pour ſonder l'Empereur des Indes, il lui offrit la paix, à condition que le fleuve Indus ſerviroit déſormais de barriere aux deux Royaumes, & que le Mogol le dédommageroit des frais de la guerre par une partie de ſes thréſors. Sur ſon refus, Schah-Nadir le menaçoit de paſſer l'Indus, de porter le fer & le feu dans tout ſon Empire, & de détruire Dhély.

Muhammed venoit d'apprendre l'invaſion de l'ennemi. Le favori Kan-Devran n'avoit pû lui diſſimuler la perte

du Cabuliſtan, & les projets de Schah-Nadir; mais en même-tems il lui avoit tellement exageré les pertes de l'ennemi devant Caboul, il lui avoit peint l'entrepriſe d'attaquer l'Indoſtan comme ſi téméraire & ſi inſenſée, que le foible Mogol mépriſoit preſque autant le Roi de Perſe, qu'il en étoit mépriſé. Il étoit dans ces diſpoſitions, lorſqu'il reçut les propoſitions pleines de hauteur & mêlées de menaces de Schah-Nadir. Moins effrayé donc de ſes progrès, qu'indigné de ſa fierté, il balança s'il feroit réponſe à un homme qu'il ne regardoit que comme un brigand échappé au ſupplice. Enfin le reſſentiment l'emporta ſur le mépris, & il lui écrivit la lettre la plus inſultante. Il le traitoit de tyran, d'uſurpateur, de parricide; il lui reprochoit la baſſeſſe de ſa naiſſance, ſes cruautés, ſes forfaits, ſes brigandages. » J'ai déjà, ajoûtoit-il, » donné ordre à mes Généraux de ſaiſir » l'aventurier qui me brave, & de l'a- » mener aux pieds de mon ſublime » thrône. Cependant, s'il rentre en lui- » même, s'il vient ici implorer ma clé- » mence, je le laiſſerai jouir de la lu- » miere du jour, dont il s'eſt rendu in- » digne par ſes crimes. »

Le Roi de Perse ne fit que rire de l'orgueil & des rodomontades de Muhammed. Il ne songea plus qu'à l'aller chercher au fond de l'Indostan pour le déthrôner, ou au moins pour s'enrichir de ses thrésors. De nouveaux avis qu'il reçut de Nizam sur la sécurité de la Cour de Dhély, sur les divisions scandaleuses des Ministres, & sur l'espéce d'Anarchie qui régnoit dans l'Empire, lui inspirerent un nouveau courage. Il avoit besoin d'être ainsi animé; car enfin, malgré les obstacles dont il avoit triomphé, il s'en falloit bien qu'il eût combattu les plus grands. Il s'agissoit d'attaquer un Empire défendu par plus de douze cent mille hommes, & fortifié par des montagnes inaccessibles & des fleuves rapides. Il falloit braver la disette & les chaleurs excessives, plus redoutables que les forces de l'ennemi; & déjà son armée étoit affoiblie & diminuée par les maladies, les fatigues & les combats. En réfléchissant sur tous ces objets, on voit combien la trahison de Nizam & de Séadet-Kan fut utile au Roi de Perse. Sans l'appui de ces perfides, il est constant qu'il eût échoué dans son projet. En effet on ne sauroit décrire combien

il eut à souffrir dans sa marche de Caboul à Pichaiver ; c'est sur cette route entrecoupée de montagnes & de déserts, & dénuée d'eau, qu'il eut à combattre les plus terribles obstacles. Les Aghuans de ces contrées, encouragés par la nouvelle qui s'étoit répandue que l'Empereur s'avançoit en personne à la tête de l'élite de ses forces, défendirent les passages avec beaucoup de courage & de succès. Plusieurs Officiers Mogols, revenus de leur premiere frayeur, se joignirent à ces braves Montagnards ; & tous ensemble, à l'aide des abattis immenses de bois qu'ils avoient faits, repousserent l'ennemi. Schah-Nadir ne se rebuta point ; mais il trouva toujours la même résistance, & il resta plusieurs jours sans pouvoir avancer, quoiqu'il n'en laissât pas passer un seul sans les attaquer avec toute l'impétuosité de son caractere ; le combat étoit trop inégal pour pouvoir espérer de vaincre. Les Aghuans postés sur les hauteurs, & retranchés avec soin, voyoient l'ennemi à découvert, rouloient sur lui des pierres énormes, & ne faisoient point de décharges d'artillerie, de mousqueterie, de traits & de fléches, sans leur tuer bien

du monde ; au lieu que les fléches, les mousquets, l'artillerie, & encore moins l'épée, devenoient des armes inutiles entre les mains des Persans, contre un ennemi qu'ils pouvoient à peine appercevoir.

L'armée de Perse & le Général lui-même étoient enfin rebutés de tant d'obstacles & de périls ; Schah-Nadir ne sçavoit à quoi se résoudre, lorsqu'enfin il s'avisa d'entamer une négociation avec les chefs des Aghuans : il leur écrivit *qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement, en voyant une Nation aussi brave, & aussi magnanime que les Aghuans, combattre pour de lâches tyrans tels que les Mogols ; que loin d'arrêter un vainqueur qui venoit briser leurs fers, ils devoient se ranger sous ses étendarts, à l'exemple de leurs freres, les Aghuans du Kandahar : qu'il les conduiroit à Dhély, & les enrichiroit des dépouilles des Indes.* L'or qu'il sema, donna du poids à ses raisons ; les Aghuans d'ailleurs indignés que l'Empereur ne fût point venu à leur secours, comme on le leur avoit fait espérer, prirent le parti de lever eux-mêmes les obstacles qu'ils avoient opposés aux Persans, & de passer dans leur camp, au

nombre de plus de trente mille hommes. Cet exemple fut ſuivi des Aghuans des contrées voiſines ; & au moyen de ces renforts imprévus, l'armée de Schah-Nadir fut plus nombreuſe qu'elle n'avoit jamais été.

Au reſte, le bruit qui s'étoit répandu, que l'Empereur devoit venir lui-même au ſecours des Aghuans, n'étoit point deſtitué de fondement. Auſſi-tôt après la priſe de Caboul, Kan-Devran voyant qu'il étoit l'objet des imprécations de tout le peuple, pour avoir laiſſé périr ſans ſecours le brave Cherzé-Kan, avoit conſeillé à Muhammed de convoquer un Dorban général, pour délibérer des moyens de repouſſer l'ennemi : là, le Favori, qui étoit l'un des deux Généraliſſimes, opina qu'il falloit aſſembler toutes les forces de l'Etat, à la tête deſquelles l'Empereur marcheroit. Pour mieux cacher ſa trahiſon, Nizam appuya ce conſeil, & ajouta ſeulement, qu'il falloit bien ſe donner de garde d'expoſer la perſonne ſacrée de l'Empereur aux fatigues & aux dangers de cette guerre ; qu'il ſuffiroit que le Prince s'avançât juſqu'à Lahor, pour ſoutenir de-là, par ſes regards, le courage de ſes Généraux & de ſes ſoldats.

On croit que Nizam ne parla ainsi, que par un reste d'attachement pour son Roi, qu'il ne vouloit pas envelopper dans la perte de l'armée, qu'il avoit résolu de livrer à l'ennemi : quoi qu'il en soit, les Omrhas se rangerent à cet avis.

Les ordres furent donc donnés d'assembler toutes les forces de l'Empire, auxquelles on assigna, pour rendez-vous, le Royaume de Lahor : on prépara les équipages de la Cour, avec une artillerie des plus formidables. Mais quel fut l'étonnement de tous ceux qui s'intéressoient à la destinée de l'Etat, lorsqu'ils apprirent que l'armée, presque déjà entierement rassemblée, venoit de recevoir ordre de se séparer. L'auteur d'une résolution si funeste étoit le Favori, qui, jaloux d'apprendre que la voix publique désignât Nizam pour Général contre les Persans, appréhendoit que cet homme, dont il connoissoit la supériorité à la guerre, & dans les affaires, ne reprît sur lui l'ascendant dont il avoit été si longtemps en possession. C'est pourquoi, profitant du bruit qui venoit de se répandre, que le Roi de Perse avoit été battu par les Aghuans, il fut trouver Muhammed, lui exagéra les avantages de la prétendue défaite des ennemis,

&

& vint à bout de lui persuader que l'usurpateur de la Perse, abattu, & effrayé de ses pertes, ne devoit plus troubler le repos & les plaisirs de l'Empereur des Indes; & qu'il suffiroit, pour achever sa ruine, de détacher après lui les Aghuans. Si le lâche Kan-Devran eût été d'intelligence avec Schah-Nadir, eût-il pu travailler avec plus de zèle à ses succès ? Ce conseil si indigne, si contraire à ses intérêts & à sa gloire, l'imbécille Muhammed le reçut avidement: il s'endormit de nouveau dans le sein des plaisirs & de la mollesse; mais on va voir combien le réveil fut affreux.

Après s'être assuré du pays des Aghuans, Schah-Nadir donna quelques jours de repos à son armée, qui en avoit un extrême besoin; mais persuadé que le succès de son entreprise dépendoit de l'activité, autant que de l'audace; & qu'il falloit étonner l'ennemi, & soutenir le courage des siens par de nouveaux exploits, il se détache à la tête de dix mille hommes de cavalerie; &, après huit jours & huit nuits de la marche la plus rapide, il paroît à la vue de la ville de Pichaiver, sous les murs de laquelle étoit retran-

chée une armée Mogole, commandée par Nazir-Kan, nouveau Viceroi du Cabuliſtan. La préſence imprévue des Perſans qu'on croyoit, loin de-là, arrêtés dans les montagnes des Aghuans, répand la terreur dans l'armée Impériale défendue envain par le nombre, l'artillerie, & d'épais retranchemens : une partie ſe ſauve par la fuite ; l'autre, après un combat de trois heures, eſt forcée, & taillée en piéces ; & le Général pris. Le vainqueur attaque, & emporte Pichaiver, où il fit un nombre infini de priſonniers, & un butin immenſe.

La nouvelle de la défection des Aghuans, ſur le courage & la fidélité deſquels on avoit tant compté ; celle de la défaite ſanglante du Viceroi, & de la priſe de Pichaiver, apportées coup ſur coup à la Cour, étonna l'Empereur & les favoris : leur confiance & leur préſomption ſe changerent en inquiétude & en terreur ; les cabales, les diviſions ceſſerent, ou parurent ceſſer. Les différens partis, qui déchiroient la Cour, convinrent d'un concert unanime, qu'il falloit marcher ſans délai à l'ennemi : l'armée qui campe toujours aux portes de la capitale, ſe mit en mouvement le 21 Janvier 1739,

Plusieurs Corps de troupes la joignirent sur la route ; & elle devint forte d'environ trois cent mille hommes. Le grand Vizir, Kan Devran, & Nizam que les Mogols croyoient seul capable de sauver l'Empire par son expérience, ses talents, & ses ressources, la commandoient sous les ordres de l'Empereur.

Avant son départ le Mogol convoqua un Dorban, pour délibérer sur le plan de la campagne. Nizam, dont la considération augmentoit à mesure qu'on redoutoit d'avantage l'ennemi, parla le premier : & après avoir prouvé, qu'on ne pouvoit attribuer les progrès de l'ennemi qu'à une fatale sécurité, qui avoit empêché d'envoyer des secours aux Généraux du Cabulistan : *Maintenant*, dit-il, *que la valeur des Mogols n'est plus enchaînée, & qu'il lui est permis de prendre un glorieux essor, nous triompherons aisément du téméraire Schah-Nadir ; que dis-je ? s'il a l'audace de passer l'Indus, il est perdu, sans qu'il en coûte une goutte de sang aux sujets de l'Empereur : il n'y a qu'à partager nos forces en différens Corps d'armée ; tandis que le plus puissant fera tête à l'ennemi, les autres lui couperont les vivres,*

& lui fermeront le chemin de la retraite. Que deviendra alors Schah-Nadir, avec toute son audace? Il faudra qu'il périsse, lui & tous ceux qui l'accompagnent, ou qu'il se soumette à la discrétion de l'Empereur. Pour vous, grand Roi, dit-il en s'adressant à Muhammed, *vous vous tiendrez à Lahor, avec un corps de réserve; il ne convient point au descendant de Tamerlan, de commettre ses destinées avec celles d'un brigand.* Ainsi parla Nizam: l'Empereur par lâcheté, les Omrhas par perfidie, ou faute d'expérience & de lumieres, se rangerent à son avis. Le traître n'avoit ouvert le funeste conseil de séparer l'armée, que pour la faire battre en détail; il n'avoit insisté sur l'éloignement de l'Empereur, que pour priver l'armée de l'appui qu'elle tireroit de la présence du Prince, dont les regards seuls inspirent, pour l'ordinaire, la confiance & la valeur aux soldats.

Nizam & Kan-Devran s'avancerent avec la meilleure partie de l'armée, jusqu'à Kiernal, gros bourg du royaume de Lahor, où ils vinrent camper; de-là ils envoyerent de gros détachemens de cavalerie le long de l'Indus, pour en défendre le passage: mais sur le bruit des préparatifs de l'ennemi, qui

paroissoit disposé à passer le fleuve, les deux Généraux tinrent un grand conseil. Nizam-el-Mock vouloit qu'on marchât à l'ennemi pour le combattre; mais Kan-Devran s'opposa à ce conseil, dans la crainte que son rival, dont il pénétroit la perfidie, ne trahît l'armée, & ne la livrât à l'ennemi. Il déclara qu'il ne souffriroit point qu'on prît un parti si hardi à l'insçu de l'Empereur : en même temps il écrivit à ce Prince, & lui fit entendre que tout étoit perdu, s'il ne se rendoit promptement à l'armée : mais Muhammed, qui traînoit après lui ses femmes, sa cour, & l'attirail du luxe le plus insensé, ne parut au camp de Kiernal, qu'au mois de Février.

Cependant Schah-Nadir profitoit merveilleusement de ses avantages; déjà il étoit arrivé aux rives de l'Indus, dont il trouva le passage très-difficile, & très-périlleux : il s'arrêta dans un lieu où le fleuve étoit moins large, mais plus rapide : résolu de franchir cet obstacle, ou de périr, il disperse sa cavalerie sur les bords mêmes du fleuve, afin de donner par-tout de l'inquiétude à l'ennemi, & d'éloigner ses principales forces. Cependant il faisoit construire

secrettement, & avec d'autant plus de peine & de travail, que le bois est très-rare dans ces régions, de grandes barques en forme de demi-galeres, sur lesquelles il plaça quelques piéces d'artillerie. Il ramassa ensuite quelques bateaux ; & embarqua l'élite de son armée. Quand toutes ces dispositions eurent été faites, à l'aide de quelques ingénieurs Européens, il fit partir les demi-galeres ; &, à la faveur de l'artillerie dont elles faisoient de fréquentes décharges, il arrive au rivage opposé, malgré une grêle de fléches & de balles qu'un gros corps de cavalerie Mogole faisoit pleuvoir sur lui. Pendant qu'il combat avec une poignée de gardes, les bateaux lui amenent successivement de nouveaux secours, à la tête desquels il fond sur les Mogols, qui, combattant sans ordre, & sans discipline, sont bientôt enfoncés & dispersés.

En arrivant au camp, Muhammed apprend que l'ennemi vient de passer l'Indus. Au lieu de tomber sur les Persans, avant que de leur donner le temps de se reconnoître, le Monarque Indien reste tranquille dans son camp, au milieu de ses femmes & de ses eunuques; la nouvelle qu'on lui apporte que le

vainqueur marche à Lahor, loin de l'inquiéter, le rassure : il se voyoit près de quatre cent mille soldats, sans compter les renforts qui lui arrivoient chaque jour, de toutes les Provinces. Zekieria-Kan, Viceroi du Royaume de Lahor, lui avoit juré de s'ensevelir sous les ruines de cette ville Impériale, plutôt que de la rendre. Il avoit sous ses ordres des troupes nombreuses ; enfin, les flatteurs dont le Prince étoit environné, le félicitoient sur l'entreprise de Schah-Nadir. *Pendant qu'il s'attachera au siége de cette place*, lui disoient-ils, *on lui coupera les vivres & la retraite : enveloppé de toutes parts par tes nombreux escadrons, pressé par la disette, il faudra qu'il succombe. C'est un insensé qui s'est venu jetter de lui-même dans le piége que le génie de l'Empire lui a tendu : le ciel le livre à tous les traits de ta vengeance.*

Mais quelle fut la surprise de Muhammed & de ses Ministres, lorsqu'on apprit, qu'aux approches du Roi de Perse, Zekieria Kan avoit abandonné la ville de Lahor ; &, qu'après trois jours d'une résistance simulée, il lui avoit aussi livré la citadelle, avec des magazins immenses. Le traître se plaignoit que l'Empereur ne se fût point ébranlé pour

venir à son secours. Ce désastre fut suivi de plusieurs autres ; toutes les villes de la Province, intimidées par l'exemple de la capitale, ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, & leur remirent les vivres & les munitions que la Cour y avoit déposés. La conquête de ce Royaume ne coûta pas huit jours à l'heureux Schah-Nadir.

C'est alors que Muhammed sentit son orgueil s'évanouir : la frayeur, l'abattement, l'esprit de vertige, prirent la place de la confiance & des menaces : quoiqu'il eût six fois plus de troupes que l'ennemi, le Monarque n'osa jamais tenter le sort d'une bataille. Il s'abandonna lui-même au plus lâche désespoir, & s'enfuit du camp avec ses femmes & ses eunuques, dans le dessein de s'enfoncer dans les montagnes de l'Indostan, chez quelques Rajas, & de ravager toutes les campagnes, afin d'empêcher l'ennemi de le poursuivre. La retraite de Muhammed acheva de répandre la consternation dans l'armée. Parmi cette multitude immense d'hommes rassemblés de toute l'Asie, il n'y en avoit pas un seul qui ne tremblât au nom de Schah-Nadir.

Cependant le Roi déserteur de sa

propre armée, n'étoit pas encore éloigné du camp, qu'il fut atteint par quelques-uns de ses principaux Officiers, qui lui représenterent avec force, que sa fuite livroit l'Empire aux mains de l'ennemi; qu'il étoit indigne d'un Empereur, d'un petit-fils de Tamerlan, de céder, sans combattre, la plus belle couronne de l'univers. *Rien, Seigneur,* ajouterent-ils, *n'est encore désespéré; il est facile de réunir les troupes dispersées en différens camps: lorsque tes soldats se verront rassemblés, leur nombre les encouragera; ils mourront à tes pieds, plutôt que d'abandonner leur Empereur à la discrétion d'un ennemi qui n'a vaincu, que parce qu'il a trouvé des traîtres & des lâches dans l'Indostan.*

Muhammed se laissa ramener au camp, quoi qu'avec peine: l'image du péril & de la mort lui glaçoit les sens. Cependant, les applaudissemens qu'il reçut de l'armée à son arrivée; les protestations que chaque Officier vint lui faire, de vaincre, ou de mourir à ses pieds, le rassurerent: il parut honteux d'avoir donné tant de marques de défiance, & de foiblesse: il chercha à pousser la guerre avec plus de vigueur & de résolution. C'est dans l'espérance

de la terminer par une bataille décisive, qu'il donna ordre à tous les différens Corps répandus sur les rives de l'Indus, de le venir joindre. Mais Schah-Nadir ne lui laissa pas le temps de respirer: aussi-tôt après la conquête de Lahor, il marcha droit à Kiernal, ne doutant point, qu'avec une armée qui se regardoit comme invincible sous ses auspices, & le secours de Nizam, il ne se vît bientôt en état d'exterminer les Mogols.

Ce mouvement audacieux remplit les Mogols d'une nouvelle terreur. La perte du Royaume de Lahor, le passage de l'Indus. la conquête de toutes les Provinces situées au-delà de ce fleuve, la défaite de trois armées; tous ces exploits, qui, à peine, avoient coûté trois mois au vainqueur, ne pouvoient se comprendre: on regardoit Schah-Nadir comme un prodige d'activité, comme un nouvel Alexandre: en attendant les secours mandés de différentes Provinces, on prit le parti de se couvrir de retranchemens. Mais ces marques sensibles d'étonnement & de frayeur, ne servirent qu'à éteindre le reste de courage & d'espérance que les Mogols conservoient encore. Si l'on avoit montré une

résolution égale à celle de l'ennemi, peut-être qu'avec la supériorité du nombre, & une artillerie formidable, on eût pu remporter la victoire. Au reste, une défaite eût été moins fatale que les suites déplorables de l'inaction honteuse dans laquelle on languit.

En effet, la disette se fit bientôt sentir dans le camp des Mogols, & y répandit l'amertume & le désespoir. On comptoit plus de trois cent mille combattans, avec autant de femmes, de valets, de vivandiers, & d'autres bouches inutiles, qui suivent la Cour: le nombre des chevaux & des bêtes de somme égaloit presque celui des hommes: quels magazins pouvoient suffire à une si énorme multitude? On en avoit établi dans le Royaume de Lahor, & ils étoient tombés entre les mains de Schah-Nadir: on avoit espéré être maître de la campagne, & on s'étoit conduit avec tant de lâcheté & d'imprudence, que c'étoit l'ennemi qui jouissoit de cet avantage inestimable dans un pays fertile, abondant, & ouvert de tous les côtés. On étoit donc forcé de faire venir des convois de Dhély même: mais outre que cette ville étoit très-éloignée du camp, c'est que l'escorte, quelque

nombreuse qu'elle fût, fuyoit à la vue du plus petit parti de l'ennemi, & lui abandonnoit les chariots pleins de vivres & de munitions qu'on lui avoit confiés. Jamais dans cette guerre, dix mille cavaliers Mogols n'oserent faire tête à mille cavaliers Persans. Enfin, la disette devint telle dans le camp, qu'une petite mesure de bled appellée *Abar*, se vendoit dix roupies (*a*). Il n'y avoit point de jour qu'il ne mourût plusieurs milliers d'hommes, & de chevaux, de faim & de misere. On désertoit en foule du camp pour passer à celui de l'ennemi, où regnoit l'abondance. Il est vrai que ces vuides étoient remplacés par les troupes qui arrivoient successivement des Provinces : mais, comme elles n'apportoient point de vivres, elles ne faisoient qu'augmenter la somme des maux.

L'un des principaux auteurs de ce désastre, le fameux Séadet-Kan, parut aussi à l'armée avec toutes les forces de son Gouvernement, qui montoient à vingt-mille hommes de cavalerie : mais à la vue des malheurs affreux dans les-

(*a*) Vingt-quatre livres de notre Monnoye.

quels Nizam & lui avoient plongé l'Empire, l'Omrha ne put retenir ses larmes. En prenant part aux intrigues du Viceroi de Golconde, Séadet-Kan n'avoit jamais cru qu'elles entraîneroient la ruine de l'Etat; il n'avoit voulu que se venger du Favori, & forcer l'Empereur à le perdre. Venant donc à considérer de plus près toute la profondeur de l'abîme qu'il avoit creusé sous les pas de son Roi, par un excès d'emportement, & de précipitation, il s'abandonna à la douleur, & au repentir; &, résolu d'effacer son crime, même au péril de sa vie, il courut se jetter aux pieds de Muhammed: *Eh! quels sont les traîtres, Seigneur*, lui cria-t-il, les yeux baignés de larmes, *qui t'ont donné le funeste conseil d'éviter une action décisive, & de te renfermer dans un camp? Tes troupes, découragées, abattues, succombantes sous le poids de la misere & de la faim, sont prêtes à t'abandonner. Où sont les magazins préparés pour la subsistance de l'armée? Nous n'avons d'autre ressource que celle de combattre & de vaincre. Non*, ajouta-t-il avec transport, *Séadet-Kan ne sera pas témoin de l'humiliation de son Roi, & de l'anéantissement de l'armée. Je vais attaquer le superbe ennemi*

qui nous a réduits à de si cruelles extrémités. Pour vous, dit-il, en s'adressant aux Généraux qui remplissoient la tente de l'Empereur, *si vous refusez de me suivre, je n'en combattrai pas moins seul ; & j'aurai la gloire, ou de sauver mon Roi, ou de périr pour lui.*

Effrayé d'un discours qu'il étoit bien éloigné de prévoir, Nizam le combattit avec ses artifices ordinaires : *Rien ne presse encore*, s'écria le traître ; *l'ennemi s'épuise en de vains efforts ; ses troupes diminuent, tous les jours, par les fatigues, les combats, & surtout par les chaleurs. En continuant d'éviter la bataille, nous le contraindrons de se retirer. Eh ! qui nous empêchera alors de l'envelopper dans sa retraite, & de lui rendre avec usure les maux qu'il nous a apportés ? Pourquoi donc céder aux plaintes d'une vaine soldatesque, & à l'emportement d'un Général, qui ne connoît d'autres moyens de vaincre, que la force & la valeur ? Est-ce en s'abandonnant aux transports de son courage, qu'Oramgzeb est venu à bout de triompher de ses ennemis ? N'est-ce pas plutôt par une conduite pleine de sagesse & de circonspection ? Puisque nous sommes sûrs de vaincre en ne combattant pas ; pourquoi donc hazarder dans un*

combat incertain & téméraire, la personne de l'Empereur, en qui réside le salut & l'espérance de l'Etat ? Le ciel, d'ailleurs, désavoue votre projet ; ce jour que vous choisissez pour attaquer l'ennemi est un jour malheureux. Séadet-Kan se fit violence pour entendre jusqu'au bout le perfide Nizam. A peine eut-il fini, qu'il s'écria : *On demande que nous différions le combat ; mais n'est-ce pas livrer l'Empereur & l'armée entiere à la discrétion d'un ennemi cruel & barbare ? Eh qui, pendant ce temps, nourrira la prodigieuse multitude d'hommes & d'animaux dont le camp est rempli ? Chaque jour, chaque heure, chaque instant de délai, coûte la vie à des milliers de braves & malheureux soldats, & accélère la perte de l'Etat. Peut-être l'armée se dispersera-t-elle dès-aujourd'hui, si on lui ôte l'espérance de combattre. Qui sçait braver la mort dans la mêlée, n'en peut soutenir les horreurs lorsqu'il la voit approcher lentement, accompagnée de la faim & du désespoir. Ce n'est que par la victoire que nous pouvons échapper aux maux qui nous menacent : eh ! peut-on vaincre sans combattre ? Que Nizam étale son éloquence, & sa prétendue sagesse : pour moi, dans ces tristes moments, je ne sçais*

que combattre, & mourir. Seigneur, tu me verras aujourd'hui vainqueur de tes ennemis : mais, si le ciel ne seconde pas mes efforts ; si l'Empire de Tamerlan est réservé à l'usurpateur de la Perse, ce fer m'épargnera la honte de voir un si grand malheur. A ces mots l'Omrha fait un mouvement pour sortir ; mais il est arrêté par quelques cavaliers couverts de sueur, de poussiere & de sang, qui entrent précipitamment dans la tente, en criant : *Au secours ; au secours ; Schah-Nadir a pénétré dans le camp, où il porte le fer & le feu.* Cette nouvelle excite encore le courage de Séadet-Kan : il se jette sur son éléphant, marche à l'ennemi, le charge comme il étoit occupé au pillage, le met en déroute, & le poursuit pendant plus de deux heures, avec une poignée de soldats déterminés à vaincre, ou à périr.

Mais ce n'étoit qu'un détachement de cavalerie Persane sur laquelle Séadet-Kan venoit d'obtenir un si grand avantage. Ce jour-là même Schah-Nadir étoit sorti de son camp dès l'aurore, avec cinq ou six mille chevaux, tant pour examiner les retranchemens des Mogols, que pour observer leur contenance. Après s'être promené long-temps

à la vue de l'ennemi, & l'avoir insulté par ses défis & ses menaces, voyant qu'aucun n'avoit le courage de paroître, il s'étoit déterminé à forcer le camp; afin de profiter de la consternation qui y regnoit : son dessein étoit d'enlever quelques quartiers, & de se retirer. Son succès fut tel qu'il l'avoit prévu: il n'éprouva que la plus molle résistance; les Mogols s'enfuyoient, laissant à sa discrétion les tentes, le bagage & l'artillerie : mais les Persans, au lieu de poursuivre leur avantage, s'étant dispersés pour piller, jamais Schah-Nadir n'avoit pu les rallier; & c'est ce qui avoit donné lieu à Séadet-Kan de les battre, & de les chasser du camp.

Schah-Nadir se voyant poursuivi, envoya ordre à son armée, qui étoit sous les armes, d'accourir à son secours; & bientôt s'engagea dans la plaine qui séparoit les deux camps, le combat le plus furieux, & le plus sanglant : cependant aucun des Omrhas n'avoit osé suivre Séadet-Kan, lorsqu'emporté par l'impétuosité de son courage, il étoit sorti de la tente Impériale pour tomber sur l'ennemi : mais à la nouvelle de la fuite & du carnage des Persans, ce fut à qui monteroit à cheval, à qui té-

moigneroit plus de zèle & de courage : c'est que les lâches, à qui on avoit exagéré l'avantage de Séadet-Kan, croyoient qu'il ne s'agissoit plus de partager le péril, mais la gloire & les dépouilles de l'ennemi. Le Favori, plein de l'appréhension que Muhammed, qui alloit devoir son salut à Séadet-Kan, ne l'en récompensât par la plus éclatante faveur, regardoit moins les Persans comme vaincus par l'Omrha, que lui-même. La jalousie lui tint lieu de courage, & il devança tous les autres ; mais, à peine eut-il paru en présence de l'ennemi, que sa colere & sa valeur s'évanouirent. Il avoit été trompé par le bruit qui s'étoit répandu de la victoire de Séadet-Kan ; & il avoit cru aller à la poursuite de l'ennemi, & non au combat : il s'arrêta donc, & demeura spectateur de l'action, à laquelle il ne prit pas la moindre part : Séadet-Kan avoit pourtant besoin d'un prompt secours ; car avec moins de vingt mille hommes, il avoit sur les bras toute l'armée Persane, qui montoit à plus de cent mille. L'Empereur, Nizam, le grand Visir, les autres Omrhas, & l'artillerie, n'avoient pas tardé à suivre Kan-Devran : lorsqu'ils l'apperçurent ar-

rêté, ils réglerent leurs mouvemens sur ceux de ce lâche Général, & s'arrêterent aussi. Schah-Nadir profita admirablement de l'inaction des Mogols; il tailla en piéces Séadet-Kan : cet Omrha, après avoir fait des prodiges de valeur, fut blessé, & tomba entre les mains du vainqueur. Encouragé par ce succès, Schah-Nadir tomba sur Kan-Devran, qui fut obligé de combattre malgré lui. Ses troupes soutenues par les regards de l'Empereur soutinrent ce choc avec un courage héroïque : on se mêla, on en vint au sabre; le sang coula à grands flots: mais enfin les Mogols, quatre fois supérieurs en nombre aux Persans, recevant à chaque instant de nouveaux secours de troupes fraîches, revenoient sans cesse à la charge avec une nouvelle vigueur. Les Persans, étonnés d'une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus de la part d'un ennemi qui avoit jusques-là donné tant de preuves de foiblesse & de lâcheté, commençoient à désespérer de la victoire : épuisés d'un combat si long & si furieux, ils ne fuyoient pas encore à la vérité; mais ils combattoient avec plus de mollesse. Déjà les Indiens, qui s'apperçoivent de leur avantage, crient victoire, & font

un plus grand effort : ils pressent l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'ils lui font perdre du terrein ; plusieurs Corps Persans se retiroient déja en désordre. Schah-Nadir touchoit au moment de sa ruine, lorsqu'un événement imprévu arracha la victoire à ceux qui croyoient déjà qu'elle ne pouvoit leur échapper.

Kan-Devran, entraîné plus loin qu'il ne vouloit à la poursuite des Persans, par les cris & les efforts de ses propres soldats, tombe de dessus son éléphant frappé d'une blessure mortelle. A cette vue s'éleve un cri de joie dans l'armée Persane, & un de douleur dans celle de Muhammed. Les Mogols, presque toujours effrayés & vaincus par la mort de leurs Généraux, ralentissent tout-à-coup leur ardeur. Schah-Nadir profita en grand homme de cet instant précieux : il rallie ses troupes, & volant de rang en rang : *Amis*, s'écrioit-il, *c'est ici qu'il faut vaincre ou périr. Si nous avons la lâcheté de fuir devant un ennemi que nous sommes venus chercher jusques dans le sein de son Empire, les Provinces conquises tourneront leurs armes contre nous ; comment, vaincus & fugitifs, franchir les fleuves & les montagnes que nous avons traversés avec tant de pei-*

nes & de fatigues, quoique vainqueurs? Qui nous fournira des vivres sur une route si longue & si difficile? La retraite nous est fermée; aucun de nous n'a d'autre espérance d'éviter la mort que par la victoire: déja l'ennemi effrayé ne rend presque plus de combat. Des Indiens, de vils esclaves rassemblés à force de coups, tiendroient-ils devant les vainqueurs des Turcs & des Tartares? Que chacun de vous suive l'exemple que je vais lui donner. A ces mots, il s'élance dans les bataillons les plus épais des Mogols, & en fait un carnage affreux: en vain les plus braves Omrhas, frémissant de se voir arracher une si belle victoire, font des efforts magnanimes pour repousser l'ennemi; ils ne sont ni secondés par leurs soldats, ni par l'Empereur même, qui, effrayé de la prise de Séadet-Kan, & de la blessure de Kan-Devran, avoit jetté ses armes, & ne donnoit plus aucun ordre: l'élite des Officiers Mogols fut tué; &, sans la nuit, qui mit fin à ce combat si furieux, & si varié, les Indiens auroient été absolument vaincus. On s'en retourna de part & d'autre dans son camp, laissant les morts & les blessés sur le champ de bataille. Cependant, quoiqu'il eût péri dans cette

journée six fois plus d'Indiens que de Persans, l'armée de Muhammed étoit encore si supérieure par le nombre, qu'elle seroit venue à bout d'exterminer les ennemis, si elle eût eu un chef qui l'eût menée au combat. Mais l'Empereur environné de traîtres, ne sçavoit à quoi se résoudre ; on dit pourtant qu'il n'étoit pas éloigné d'une nouvelle bataille, persuadé que la victoire étoit le seul moyen d'échapper aux maux horribles auxquels il étoit en proie. Ce n'étoit pas l'intention de Nizám, devenu par la perte du Favori, le seul oracle du conseil : il n'y avoit pas un seul Omrha qui osât inspirer à l'Empereur d'autres sentimens que ceux du Lieutenant absolu; tant on redoutoit le crédit & la vengeance de cet homme parvenu, par le crime, presqu'à la puissance suprême.

Il semble, qu'après être délivré du Favori qui lui avoit fait tant d'ombrage, & avoir repris à la Cour son ancien rang, Nizam auroit dû enfin veiller au salut de l'Empereur ; mais la vengeance de ce Vieillard implacable n'étoit pas encore satisfaite. D'ailleurs, il craignoit que Muhammed vainqueur ne lui échappât : ainsi il résolut de le

réduire au point de ne dépendre que de lui ; la barbarie avec laquelle il insulta au malheur de Kan-Devran son ennemi, fait voir que tout sentiment d'honneur & de vertu étoit éteint en l'ame de ce misérable, & qu'il n'y avoit plus que des crimes à attendre de lui. Le Favori avoit perdu presque tout son sang sur le champ de bataille ; on l'avoit ramené avec beaucoup de peine au camp ou on ne trouva ni ses tentes, ni ses bagages, qui avoient été pillés & enlevés : on l'apporta donc au pavillon de l'Empereur, aux pieds duquel il tomba évanoui & mourant. A cette vûe Muhammed ne put retenir ses larmes, & il le fit transporter dans une tente joignant la sienne; Nizam eut la cruauté d'aller lui rendre visite. *Eh bien*, lui dit-il tout bas en s'approchant de son lit, *tu vois comme je fais danser les singes. Tout ce qui m'afflige, c'est que la mort qui t'environne t'empêche d'être le témoin de toute ma vengeance...* *Hélas !* répond le Favori en poussant un cri douloureux, *peux-tu me percer, en l'état où je suis, d'un trait plus cruel que la mort même ? Je meurs ta victime, mais au moins épargne ton Prince, qui t'a comblé de graces & de bienfaits ; sois-lui désormais fidèle, laisse-toi*

toucher aux cris de tant de malheureux, qui sans t'avoir jamais offensé, périssent sous le poids des maux que tu leur as préparés. Nizam sort jouissant du désespoir de son ennemi; il entre chez l'Empereur à qui il raconte d'un air pénétré le triste sort du Favori : *tu vas, Seigneur, bien-tôt apprendre la nouvelle de sa mort, & elle sera suivie de celle de tout ce que tu as de plus cher & de plus fidéle; l'armée succombe, elle est prête à chercher son salut dans la fuite : je tremble, Seigneur, sur ta destinée, sur celle de tes femmes, de tes enfans; tenter le sort d'une bataille avec des troupes abattues, languissantes, n'est-ce pas voler au-devant d'une mort certaine? Périssent à jamais les guerres & les combats si funestes à l'Humanité. Nous n'avons d'autre parti à prendre que celui de nous humilier, d'acheter la paix, fût-ce au prix de tous nos thrésors : me voici prêt, Seigneur, de passer dans le camp du vainqueur pour la négocier; je n'attends que tes ordres.* Etonné, confondu d'un langage si déséspérant, Muhammed jette un triste regard sur tous les Généraux qui l'environnent, mais il n'apperçoit dans leurs yeux que l'image de la frayeur & de l'abattement; le Prince Ametcha, fils de l'Empereur, s'opposa seul au con-

seil

feil de Nizam, *le combat, le combat,* s'écrioit le brave Sultan : *ne vaut-il donc pas mieux périr les armes à la main que de flétrir la gloire & la majesté de l'Empire ? Quoi! nous aurons la bassesse d'implorer la clémence du vil brigand qui nous apporte des fers ? Suivez-moi, mes amis, & tombons en désespérés sur l'ennemi ; nous trouverons assez de forces dans notre courage pour le vaincre ; il n'est fier & redoutable que par notre foiblesse & nos divisions.* Mais les plus lâches ou les plus sages arrêterent les transports du jeune Prince : *c'est te précipiter à ta perte*, lui représenta-t-on, *les soldats n'ont mangé depuis deux jours, ils désertent en foule, & vont renforcer les Persans dans le camp desquels régne l'abondance ; l'armée ne reste rassemblée que sur l'espérance d'une paix ou d'une retraite prochaine, qu'elle regarde comme l'heureux terme de ses miseres ; au premier bruit d'une bataille, elle se dissipera? Crois-tu alors qu'avec une poignée de soldats tu puisses vaincre un conquérant que toutes les forces des Turcs n'ont pû arrêter ? Ce n'est qu'à force de prieres, de soumissions & de présens qu'on l'appaisera ; mais quand il exigeroit tous nos thrésors & une partie de l'Empire, peut-on acheter trop cher la vie du Sultan, la tienne, celle de*

tous les Grands, qui est à sa discretion.

Soumettons-nous aux décrets du Ciel, s'écria Muhammed, *ma gloire & ma félicité se sont évanouies; vas,* dit-il à Nizam, *puisses tu obtenir une paix dont les conditions n'impriment pas une honte éternelle sur ton Roi.* Nizam muni d'un pouvoir sans bornes, arriva bien-tôt auprès de Schah-Nadir.

Il y avoit long-tems que ce Prince desiroit ardemment une entrevûe avec le Lieutenant de l'Empire, pour concerter ensemble les moyens d'achever la ruine de l'Indostan; ce ne fut donc pas sans la plus grande joye qu'il apprit son arrivée au camp & les ordres dont il étoit chargé: il lui donna audience en présence de ses Généraux avec beaucoup d'appareil & de magnificence. Nizam, pour cacher aux courtisans du Roi de Perse les liaisons secrettes qu'il entretenoit avec leur Maître, lui parla ainsi:

L'Empereur des Indes gémit depuis longtems des malheurs de la guerre, il désire la terminer par une paix durable; il veut aujourd'hui faire succéder à la division qui regne entre les deux plus grands Rois de l'Asie une amitié eternelle. Ne crois pas, Seigneur, qu'une frayeur indi-

gne de lui le détermine à la démarche qu'il m'ordonne de faire ; tes succès, il est vrai, ont été grands & rapides, mais le courage de mon maître n'en a point été ébranlé, il lui reste des armées nombreuses prêtes à se sacrifier pour lui.

A ces mots de courage & d'armées nombreuses, la colere de Schah-Nadir s'allume, & interrompant l'Ambassadeur : *crois-tu*, lui dit-il, *que j'ignore l'état affreux où sont réduits les Mogols ? Je suis maître de tous les postes du Royaume de Lahor, mes soldats occupent tous les passages ; effrayés, vaincus, sans vivres, sans munitions, sans ressource, Muhammed & son armée deviennent d'ici à deux jours mes esclaves, ou périssent de faim ; qu'il n'espere pas trouver son salut dans la fuite, j'ai donné ordre à ma cavalerie de ne faire aucun quartier à tous ceux qui s'écarteroient du camp ennemi : il ne reste à ton maître d'autre parti à prendre que celui d'implorer la clémence de son vainqueur.* A ces mots, l'Omrha dépouilla le personnage de Ministre pour prendre celui de suppliant : l'hypocrite avoua les larmes aux yeux, comme s'il y eût été contraint par la force de la vérité & la colere de Schah-Nadir, que l'armée de son maître périssoit de faim

& de misere, que Muhammed vaincu, réduit au désespoir, n'avoit d'espérance qu'en sa grandeur d'ame & sa générosité. *Puisqu'enfin le Roi des Indes s'humilie*, répliqua Schah-Nadir, *je consens à lui laisser la vie & l'Empire, mais à condition que l'Indus séparera desormais nos deux Empires, qu'il me restituera le thrône de Tamerlan, emporté de la Perse dans les Indes, qu'il me dédommagera des frais de la guerre par un présent de vingt* (a) *Kourours.* Quelque tems après il ajouta : *Je t'ordonne de déclarer à ton maître qu'il ait à venir me trouver dans la plaine qui est au milieu de nos deux armées : nous terminerons dans une seule entrevûe toutes les querelles qui divisent depuis si long-tems les deux nations ; nous affermirons les liens de la paix : qu'il n'amene avec lui que trois de ses Ministres ; mais exhorte-le surtout à se soumettre aux conditions que son vainqueur lui prescrit.*

De retour au camp des Mogols, lorsque l'Omrha exposa les ordres de Schah-Nadir & surtout ceux de se rendre presque seul auprès du Roi de Per-

(a) Quatre cent quatre-vingts millions de notre monnoye.

ſe, Muhammed parut accablé ; des larmes ameres coulerent de ſes yeux ; la douleur de ſes femmes & de ſes Généraux étoit égale à la ſienne ; on n'entendoit partout que des gémiſſemens, des cris, des imprécations. Quelques-uns traiterent le Miniſtre de traître & de perfide ; on lui reprochoit d'avoir abuſé du plein pouvoir de la Cour & d'avoir inſpiré lui-même à l'ennemi l'idée de cette fatale entrevûe. Muhammed étoit effrayé avec raiſon de l'idée d'aller ſe livrer à la diſcretion d'un tyran dont les mains étoient encore fumantes du ſang le plus auguſte & qu'il avoit offenſé; d'un autre côté, le ſpectacle déplorable de tant de milliers d'hommes qui l'avoient ſuivi, pâles, défigurés, épuiſés, mourans, la crainte de voir ſes femmes & ſes enfans périr par le fer des ennemis, par la faim, ou ſouffrir des indignités plus terribles que la mort même, lui déchiroient le cœur. Cependant Schah-Nadir auquel Nizam n'avoit fait aucune réponſe, fit venir les principaux priſonniers Mogols, & leur dit : *j'accordois la paix à mon ennemi ; il préfere la guerre, le perfide ! il périra par le fer & le feu.* En même tems, ſe tournant vers ſes Géné-

raux, *qu'on se prépare*, leur dit-il, *à fondre sur l'ennemi, qu'on se baigne dans son sang, qu'on ne fasse aucun quartier, qu'on enchaîne l'Empereur, qu'on viole ses femmes & qu'on détruise à jamais les traîtres qui manquent à la foi des Traités.*

Ces ordres cruels parvinrent bientôt à Nizam, qui sur le champ passa chez l'Empereur qu'il trouva dans le plus horrible désespoir; ce Prince essayoit toutes sortes de poison pour mourir avec ses femmes & ses enfans. Tout perfide qu'étoit l'Omrha, la vûe de ces affreux préparatifs parut le faire frémir. *Seigneur*, lui dit-il, *le vrai courage ne consiste point à se donner la mort, c'est une foiblesse indigne d'un Roi; braver les coups de l'infortune, sçavoir céder aux décrets du Ciel, voilà le devoir d'un fidele Musulman. Dieu m'est témoin que je n'ai rien oublié pour obtenir des conditions moins funestes, & surtout pour t'épargner les horreurs d'une entrevûe que tu redoutes tant; sans-doute le vainqueur abuse des faveurs de la fortune, mais le seul moyen de fléchir un barbare qui peut & ose tout, c'est de paroître prendre confiance en sa générosité; il m'a donné sa parole Royale de n'attenter ni à ta vie, ni à ta liberté, ni à ta*

couronne ; quant aux autres avantages qu'il exige, peut-être que le tems nous fournira les moyens de les rendre inutiles. Les femmes de l'Empereur & ses amis se joignirent à Nizam. Muhammed étoit très-attaché à la vie, une lueur d'espérance suffit pour lui faire condamner son désespoir ; il consentit donc à s'aboucher avec le Roi de Perse, auquel on fit sçavoir que le Prince vaincu se rendroit au lieu marqué pour l'entrevûe.

Cependant, Séadet-Kan qui d'abord étoit entré dans la conspiration du Lieutenant de l'Empire, & qui ensuite l'avoit détestée au point de vouloir verser tout son sang pour réparer son crime, apprend du fond de sa prison que la paix étoit prête à être conclue par la médiation de Nizam, & que Muhammed alloit se rendre au camp du vainqueur. A cette nouvelle, il est agité de mille pensées différentes ; tantôt il plaint le sort de son Roi, tantôt il le blâme de confier sa destinée entre des mains perfides, mais venant à comparer la haute fortune de Nizam, qui pour avoir été constant dans le crime étoit devenu l'arbitre des deux Monarques, avec le sort qu'il éprouvoit dans les

fers, pour s'être repenti de sa fidélité, sa vertu chancelle & s'évanouit ; il résolut d'enchérir sur la trahison de son ancien complice pour partager son crédit. Plein de son projet, il demande avec instance qu'on le présente à Schah-Nadir, auquel il a à révéler des secrets importans ; le Roi de Perse n'avoit pas oublié qu'il avoit été autant redevable des premiers succès de son invasion à Séadet-Kan qu'à Nizam, il consentit donc à lui donner une audience secrette dans sa tente : *Seigneur*, lui dit-il, *je n'ignore point que tu viens de traiter avec Nizam, & que tu consens d'évacuer les Indes pour une somme de vingt Kourours. Est-ce ainsi que Schah-Nadir profite de sa fortune ? Ce présent ne répond ni à l'opulence de Muhammed, ni à la grandeur d'un Monarque tel que toi. Je veux te livrer tous les thrésors de l'Indostan, mais à condition que tu te saisiras de la personne de Muhammed qui va se rendre auprès de toi, que tu marcheras droit à Dhély, & surtout que tu te défieras du Viceroi de Golconde qui te trompe.*

Ce discours qui flattoit si fort l'avarice du Roi de Perse, le remplit de joie: il promit à Séadet-Kan de n'agir que

par ses conseils, & sur-tout d'arrêter l'Empereur.

Le malheureux Prince dont on conspiroit la ruine, étoit sorti de sa tente vers les onze heures du matin, suivi de Nizam & de deux autres Omrhas; l'abattement & la consternation étoient peintes sur son visage; mais sa frayeur redoubla, lorsqu'après avoir fait quelques pas il apperçut plusieurs escadrons Persans dispersés sur la route & prêts à l'envelopper. Quelque tems après il rencontra le fils du Roi de Perse qui le conduisit à un pavillon superbe qu'on avoit dressé au milieu de la plaine. Schah-Nadir en sortit avec la Cour la plus nombreuse pour le recevoir; à la vûe de son vainqueur, Muhammed descend de cheval, court vers lui & se prosterne presque jusqu'à terre pour le saluer; Schah-Nadir, qui avoit fait à peu-près les mêmes mouvemens, traita le Roi Indien avec beaucoup d'humanité & l'appella son frere; les deux Princes monterent en même-tems sur deux thrônes qu'on avoit préparés vis-à-vis l'un de l'autre. Après quelques momens d'entretien, Schah-Nadir invita Muhammed à dîner; une pareille invitation étoit un ordre pour le vaincu; l'accueil

du Roi de Perse l'avoit rassuré; il suivit donc Schah Nadir qui lui donna un dîner magnifique, dans lequel Muhammed parut se livrer à la joye, tant il est vrai que l'art de dissimuler appartient plus encore aux Rois qu'aux autres hommes ; mais sur la fin du repas, le Persan échauffé par les fumées du vin, s'adressant à Muhammed lui parla ainsi : *Est il possible que tu te sois abandonné toi-même au point de me laisser pénétrer jusques dans le cœur de tes Etats ? Lorsque tu appris que je partois du Kandahar dans le dessein de conquérir ton Empire, ne devois-tu pas, t'arrachant à la mollesse de ton serrail, t'avancer jusqu'à l'Indus pour me combattre ? Pourquoi avec des troupes aussi nombreuses que celles que tu entretiens, n'as-tu pas envoyé une armée pour m'arrêter dans les défilés inaccessibles du Royaume de Caboul ? D'où vient n'avoir pas soutenu les braves Aghuans, & ne m'avoir pas disputé le passage de tant de fleuves ? L'art de régner, celui de faire la guerre te sont inconnus; mais ce qui met le comble à ton imprudence & à ma surprise, c'est que tu viennes ici te livrer à ma discrétion. Si j'avois conçu le dessein de t'ôter la vie ou de te tenir renfermé dans une prison éternelle, eh!*

qui pourroit te soustraire à ta malheureuse destinée? Seroient-ce tes Généraux & tes Ministres? Roi infortuné, ils ne respirent que la lâcheté & la perfidie. Je ne veux abuser ni de ma fortune ni de ton accablement, tu vivras, je consens même à te laisser la couronne; mais avant que de retourner dans mes Etats, je veux voir ta Capitale & m'y arrêter quelques jours. En même tems il se fit apporter l'Alcoran, sur lequel il jura de n'attenter ni à la vie ni à la couronne de Muhammed. A ces discours, le Mogol frappé comme d'un coup de foudre, vit toute l'horreur de l'abîme dans lequel il venoit de se précipiter en se fiant à la foi d'un brigand & d'un usurpateur; ses malheurs & ses fautes se retracent vivement à son esprit, & il reste immobile, les yeux baissés, dans le silence & tel qu'un criminel qui n'attend plus que l'arrêt de sa mort; mais enfin revenu peu à peu de son accablement, il s'adresse à Schah-Nadir & lui dit d'une voix éteinte & mourante: *Seigneur, je me soumets aux conditions que tu as proposées à Nizam, & nous signerons le traité quand il plaira à ta Hautesse. Il reste encore quelques articles à régler*, reprit le Roi de Perse; *j'exige d'abord un dédom-*

magement plus proportionné aux frais de la guerre que tu t'es attirée; il faut de plus te résoudre à me payer tribut & à te regarder comme mon vassal. C'est au vaincu, répliqua humblement Muhammed, *à recevoir les loix du vainqueur; fixe donc le dédommagement & le tribut auxquels je consens.* Schah-Nadir détermina le premier à quarante (*a*) Kourours, & le second à dix (*b*). Effrayé de cette somme, le Mogol répartit vivement: *épuisé, Seigneur, par les frais immenses d'une guerre où je me suis engagé sous de si funestes auspices, il m'est impossible de fournir les thrésors que tu exiges; monte plutôt, Seigneur monte sur le thrône de l'Indostan: j'aime mieux te céder mon Empire que de souscrire à des conditions impossibles. Tu ne me cederois rien, ingrat*, s'écria Schah-Nadir, en lui jettant un regard foudroyant, *qui ne m'appartînt; le sort des armes m'a rendu maître non seulement de l'Empire que tu feins d'abdiquer, mais de ta vie, de celle de tes enfans & de l'honneur de tes femmes.* Muhammed consterné se tut, Schah-Nadir appella alors son Grand-Visir & lui ordonna

(*a*) Neuf cent soixante millions.
(*b*) Deux cent trente-huit millions.

d'arrêter l'Empereur des Indes. Muhammed se laissa désarmer & emmener dans les tentes qu'on lui avoit préparées, sans proférer un seul mot.

C'est-là qu'il s'abandonna à la rage & au désespoir ; les sermens d'un homme vieilli dans le crime le rassuroient peu. *J'ai régné, j'ai vécu!* s'écrioit le malheureux Roi, qui s'attendoit à chaque instant à expier par sa mort ses erreurs & son imprudence.

Cependant le bruit de la détention de Muhammed se répand dans l'armée Mogolle & y porte le trouble, l'effroi & le désespoir. Quelques Rajas, touchés du triste sort d'un si puissant Monarque, vouloient fondre sur les Persans, le venger ou périr; mais d'autres plus prudens, ne doutant point qu'au premier mouvement de leur part, il n'en coutât la tête au malheureux Prince, combattirent avec force le sentiment des premiers. D'ailleurs, quels succès pouvoit-on espérer avec des troupes déjà découragées, & que ce nouvel accident achevoit d'abattre. On se contenta donc de gémir; quelques-uns des principaux Officiers chercherent leur salut dans la fuite, d'autres passerent auprès du vainqueur ; les femmes dont le camp étoit

rempli pouſſoient des cris lamentables, les ſoldats gardoient un morne ſilence, la nuit qui ſurvint ajouta encore à l'horreur de ce malheureux jour, on n'entendoit partout que des gémiſſemens & des imprécations contre les auteurs d'un ſi terrible déſaſtre. Ces démonſtrations de douleur ne furent interrompues que le lendemain au lever de l'aurore, que parut un détachement de cavalerie Perſane, qui entra dans le camp le ſabre à la main & qui s'avança juſqu'aux tentes de l'Empereur, dont il enleva les femmes & les enfans; les Généraux, les Miniſtres, les Officiers eurent le même ſort, ſans que de plus de trois cent mille hommes dont étoit encore compoſée l'armée, il y en eût un ſeul qui eût le courage de s'oppoſer à cet enlevement; le ſilence, l'étonnement, les pleurs & la fuite, voilà les armes dont ſe ſervirent ces redoutables guerriers. Les Perſans emporterent avec la même tranquillité les thréſors & les équipages de l'Empereur & des Omrhas; on prétend que le butin monta à près de cinq cent millions. Dès que ces richeſſes eurent été tranſportées au camp de Schah-Nadir, le Général Perſan fit publier dans tous les quar-

tiers que les officiers, les soldats, les vivandiers, les valets & généralement tous les Mogols, eussent à se retirer dans le cours de la journée sous peine de la vie: il leur permettoit en même tems d'emporter tout ce qu'ils pourroient de leurs bagages, sans crainte d'être inquiétés ou insultés sur la route. L'armée obéit à cet ordre avec tant de soumission, que le soir même il ne se trouva pas un seul homme dans l'étendue immense d'un camp qui le matin en renfermoit une si grande multitude.

Le premier soin de l'heureux Schah-Nadir fut d'élargir sans rançon & de renvoyer même avec des présens la plûpart des Rajas, dans l'espérance que ces Princes, tributaires du Mogol, lui seroient favorables par reconnoissance & par grandeur d'ame; il fit la même grace à quelques Omrhas, en qui il remarqua plus de mépris & d'aversion pour Muhammed; peut-être au reste, n'étoit-ce que pour les récompenser d'avoir trahi leur maître. Quoi qu'il en soit, l'armée Mogole étant fondue & dissipée, l'Empereur prisonnier avec sa famille, ses Généraux & ses Ministres, un crime facile pouvoit élever Schah-Nadir au thrône des Indes, & il se trou-

va des Omrhas affez perfides pour donner au conquérant l'horrible confeil de faire couper la tête à Muhammed, & fe faifir de la dépouille fanglante ; mais Schah-Nadir trouva l'entreprife au-deffus de fes forces. Comment conferver fous fa puiffance un Empire auffi vafte que celui de l'Indoftan avec une armée affoiblie par les chaleurs & les fatigues? La Perfe ne pouvoit-elle pas profiter de fon abfence pour fe foulever? La Turquie & la Ruffie recommencer la guerre ? Il s'en tint donc au fage deffein d'aggrandir la Perfe, des Provinces qui s'étendent du Kandahar à l'Indus, & d'enlever les thréfors des Indes. Tremper fes mains dans le fang d'un Monarque malheureux, parut au brigand un attentat odieux & inutile.

Après avoir envoyé à Caboul les thréfors, l'artillerie & les magnifiques équipages de Muhammed & des Omrhas, Schah-Nadir donna le fignal du départ : il n'y eut point de précautions qu'il ne prît pour affurer fa marche. Séadet-Kan, qui pour lors partageoit la confiance du Roi de Perfe avec Nizam, précédoit l'armée à la tête de deux mille cavaliers Perfans ; il avoit ordre de répandre fur la route

que les deux Rois vivoient dans la plus étroite intelligence, que c'étoit de concert avec Muhammed & même à sa priere, que Schah-Nadir se rendoit à Dhély. L'armée Persane suivoit d'assez près Séadet Kan; tel étoit l'ordre qu'elle observa dans sa route: d'abord paroissoit un Corps de quarante mille hommes, au milieu duquel étoit Muhammed, renfermé dans une litiere portée sur un Eléphant & couché sur le dos, ses femmes & ses enfans le suivoient sur de pareilles voitures & dans la même attitude, ses Généraux & ses Ministres, dont quelques-uns étoient chargés de fers, l'environnoient dans des palanquins. Les Kiulapouches, milice ainsi nommée parce qu'elle porte des bonnets à quatre cornes, formoient le Corps de bataille. Le Roi de Perse, avec l'élite de sa cavalerie, fermoit la marche de toute l'armée, fortifiée par les déserteurs des troupes Mogoles; il étoit défendu à chaque soldat de sortir de son rang & de se répandre à la campagne sous peine de la vie. Au reste, soit que la sagesse de Schah-Nadir en imposât aux peuples, soit qu'ils fussent accablés par la prison de leur Roi, les Indes entieres se tûrent en présence du

vainqueur, & il ne trouva pas le moindre obstacle jusqu'à Dhély, aux portes de laquelle ville il arriva le 7 Mars; il s'arrêta aux jardins de Chalemar, maison délicieuse appartenante aux Empereurs Mogols aux environs de la Capitale.

Le lendemain 8, Muhammed entra en pompe dans sa Capitale; il lui fut permis de donner à ses peuples le spectacle touchant d'un Roi dégradé par ses fautes & ses infortunes. A la vûe du Monarque, sur le front duquel étoient peintes la honte & la douleur, il n'y eut aucun citoyen de Dhély qui ne versât des larmes, en comparant l'humiliation présente de Muhammed avec l'éclat de sa fortune passée, l'abaissement de la nation avec ses anciens triomphes: tous étoient émus de pitié, d'inquiétude & d'indignation; peut-être étoit-ce moins les malheurs qu'on avoit lieu de craindre d'un vainqueur tel que Schah-Nadir, que le desir de venger tant d'affronts, qui souleva le lendemain le peuple contre les Persans.

Quoi qu'il en soit, à son arrivée au palais, qui est en même-tems la demeure des Rois & la forteresse de la ville, Muhammed apprit que les Persans en étoient déjà les maîtres, que Séadet-

Kan les y avoit introduits, & qu'il avoit en même-tems scellé les coffres qui renferment les thrésors accumulés pendant deux siécles par dix Empereurs & les magazins où sont déposées des richesses immenses, & que les Persans faisoient bonne garde autour du palais, afin qu'on ne détournât rien du butin réservé au vainqueur: il sçut aussi que l'infidele Omrha avoit dressé une liste nombreuse de tous les Grands & des hommes les plus riches de l'Empire avec le dénombrement de leurs biens, afin que Schah-Nadir vit d'un coup d'œil tout le prix de sa proie; mais les malheurs de ses sujets parurent légers à Muhammed, en les comparant avec les siens.

A peine avoit-il pris quelques instans de repos, qu'il fit publier dans toutes les rues qu'on eût à recevoir les Persans comme des amis & des alliés; en même-tems on prépara pour eux un des plus beaux quartiers de Dhély. Malgré tous ses soins, Muhammed craignant encore que le triomphe que devoit célébrer le lendemain Schah-Nadir dans sa Capitale, ne fût troublé par ses sujets, & qu'ils ne fussent ainsi les auteurs de leur perte & de la sienne, ordonna sous peine de la vie à tous les citoyens de cette grande ville,

de ne paroître le lendemain ni dans les rues ni ſur les toits des maiſons.

Sa deffenſe fut obſervée avec tant d'exactitude, que Schah-Nadir crut entrer dans une place déſerte & abandonnée, lorſque le 9 au matin il parut dans la ville, qu'il traverſa d'un bout à l'autre pour ſe rendre au palais, précédé & ſuivi de toute ſon armée; il étoit environné d'une foule de Seigneurs Perſans & Mogols, ces derniers ne faiſoient aucun ſcrupule d'abandonner lâchement leur malheureux Roi, pour faire leur cour à un conquérant qui ne reſpiroit que leur ruine; aux côtés de Schah-Nadir, marchoient Nizam & Séadet-Kan, les deux principaux auteurs de la révolution: mais le dernier ne devoit pas jouir des avantages qu'il avoit eſpéré de ſa trahiſon.

En effet, Nizam qui avoit bien voulu l'aſſocier au crime, étoit très-éloigné d'en partager avec lui la récompenſe; ſur la route il n'avoit ceſſé de repréſenter à Schah-Nadir *qu'il ne devoit point ſe fier à un homme auſſi léger que Séadet-Kan; que cet Omrha qui d'abord avoit agi de concert avec lui pour lui applanir les obſtacles qui s'oppoſoient à l'invaſion des Indes, s'étoit enſuite repenti de ſon*

zele, ſans avoir d'autre raiſon que ſon inconſtance naturelle; que ſi Muhammed avoit ſuivi ſes funeſtes conſeils, peut-être ſeroit-il venu à bout d'exterminer les Perſans; qu'à la journée de Kiernal, perſonne n'avoit témoigné plus de courage; que s'il n'eût empêché qu'on le ſoutint, il auroit infailliblement arraché à Schah-Nadir le fruit de tant de conquêtes, de victoires & de travaux; & qu'enfin s'il avoit de nouveau embraſſé le parti des Perſans, ce n'étoit que pour ſe dérober à leurs fers & les trahir; que loin de remplir les vaſtes promeſſes qu'il avoit eu la témérité de faire, le Roi verroit qu'à ſon entrée à Dhély, il ne lui apporteroit pas ſeulement un préſent digne de ſa grandeur.

Ces paroles avoient déjà inſpiré beaucoup de défiance à Schah-Nadir, mais lorſque Séadet-Kan fut venu le ſaluer au jardin de Chalemar & prendre ſes ordres, le Roi de Perſe voyant qu'au lieu de préſent il ne lui remettoit que la fatale liſte, ne daigna pas lui dire un mot; ce triſte accueil ne rebuta pourtant point Séadet-Kan, il accompagna Schah-Nadir à ſon entrée & le ſuivit au palais; mais comme le Perſan paroiſſoit inſenſible à tous ſes empreſſemens, il

s'approcha de lui & lui porta la parole; celui-ci ne lui répondit que par des regards furieux & des paroles menaçantes: *qu'est devenue, traitre, la parole que tu m'as donnée de me livrer tous les thrésors de l'Empire? Où est le riche présent que tu m'avois destiné? Résous-toi à mourir demain ou à remplir tes promesses.* En même tems il lui tourna le dos; Séadet-Kan se retira le poignard dans le cœur, ne doutant point que sa mort n'eût été concertée entre Schah-Nadir & le Lieutenant de l'Empire: il détesta le jour qui avoit éclairé sa trahison, & pour se dérober à l'infamie du supplice dont il croyoit déjà voir l'appareil, il prit en se mettant au lit un poison violent dont il expira le lendemain; mort encore trop douce pour un des principaux auteurs des désastres de sa patrie.

Cet évenement ne fit presqu'aucune impression, tant chacun étoit occupé de ses malheurs & de ceux qu'il prévoyoit. On envisageoit le triomphe de Schah-Nadir dans Dhély, comme une flétrissure éternelle pour le nom Mogol, qu'on ne pouvoit effacer que dans le sang des vainqueurs; on étoit également sensible au sort de l'Empereur,

dont on n'approchoit plus ; l'air féroce & menaçant des Barbares que Schah-Nadir avoit introduits dans la ville inspiroit moins de terreur que de haine ; les citoyens de Dhély, malgré tout le danger auquel ils s'exposoient, laissoient appercevoir sur leur visage & dans leurs yeux l'indignation & la fureur.

L'Omrha Seid-Kan, proche parent du Grand-Vizir, & Chez-Surau-Kan l'un des principaux Officiers de Muhammed, s'apperçurent de la disposition générale des esprits, & résolurent d'en profiter pour exciter un soulevement général, à la faveur duquel ils espéroient poignarder le Tyran des Indes & faire main-basse sur son armée ; ces deux hommes n'étoient pourtant pas de tous les Grands ceux qui avoient le plus à se plaindre de Schah-Nadir, qui leurs avoit laissé la liberté ; mais le zèle pour la gloire du Prince qui les avoit comblés de biens, leur inspiroit la haine la plus forte contre les Persans : au reste, l'un & l'autre s'étoit distingué par plusieurs belles actions, & ils passoient pour deux des plus braves hommes de l'Empire.

Après avoir pris de concert quelques mesures, ils font courir sourdement le

bruit vers le soir du 10 Mars, que Schah-Nadir venoit de mourir, sans expliquer de quel genre de mort; mais dès que la nouvelle eut été répandue, les citoyens la saisissent avec avidité: les uns disent qu'il a été emporté par une maladie violente, les autres qu'il a été empoisonné; le plus grand nombre prétend qu'il a été poignardé par quelques Seigneurs Mogols; on ajoute des circonstances particulieres, & de toute cette multitude de citoyens & d'Etrangers qui remplissoient la Capitale, personne ne s'avisa de douter de la réalité d'une mort que chacun désiroit avec ardeur; les émissaires des deux Omrhas, mêlés avec le peuple dans les différens quartiers de la ville, font retentir l'air de ces paroles: *le tyran est mort, les fers des Indiens sont brisés, égorgeons les brigands qui ont désolé l'Empire, & qui malgré la foi des sermens tiennent encore l'Empereur prisonnier; qu'aucun de ces scélérats n'échappe à nos coups.* A ces mots, le peuple ému s'arme & fond de tous côtés sur les Kiulapouches de la garde, & en moins de quelques instans en massacre plus de trois mille dans les rues, dans les places publiques & jusques dans les Mosquées. Les deux Omrhas

Omrhas, auteurs du foulevement, parurent alors à la tête des citoyens pour guider leur fureur & diriger leurs coups. Ils entraînent les plus déterminés vers le palais, où ils entrent malgré la garde ; Schah-Nadir inftruit de la révolte, par les cris, les mouvemens impétueux, la fuite précipitée de fes foldats, dont quelques-uns couverts de bleffures vinrent mourir à fes pieds en criant *vengeance*, eft tranfporté de fureur ; il veut, malgré l'obfcurité de la nuit, fortir de fon appartement pour repouffer les ennemis ; mais enfin vaincu par les inftantes prieres de fes Généraux, qui lui repréfentent que les ténébres & des lieux inconnus étoient propres à cacher des embuches, que les Mogols ne cherchoient qu'à réunir leurs coups fur fon augufte perfonne, & qu'au lieu de venger les fiens, il courroit rifque de périr dans le tumulte & la confufion, il confentit de remettre fa vengeance au lendemain : mais il jura d'exterminer tous fes ennemis, & de ne faire de Dhély qu'un monceau de cendre & de ruine.

Cependant les deux Omrhas ayant été chaffés du palais après un combat fanglant dans lequel périrent les plus

braves de leurs troupes, se rendirent dans les autres quartiers de la ville, où ils échaufferent le carnage jusqu'au lever de l'aurore, que chacun des citoyens se retira chez lui pour se reposer des fatigues de cette sanglante journée; mais l'instant du repentir approchoit: à l'heure même que le carnage cessa, Schah-Nadir assembloit ses Généraux, & leur ordonnoit de fondre à la tête de leurs Corps dans tous les quartiers de la ville à un certain signal. *Baignez-vous*, leur dit-il en les quittant, *dans le sang; qu'une lâche pitié ne vous fasse épargner, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans à la mammelle; excitez, nourrissez la rage du soldat; que cette ville rebelle soit détruite par le fer & le feu, & que son châtiment étonne l'univers.* Le Roi de Perse fut de ce pas à la Mosquée du Palais, & monta au haut du Minaret pour jouir du spectacle affreux préparé par sa vengeance.

Au signal convenu les Persans s'ébranlent, entrent en poussant des cris terribles dans les palais, les maisons & les Mosquées, & font de tous les Indiens le massacre le plus cruel, dont il soit mention dans l'Histoire; citoyens, Etrangers, hommes, femmes, vieillards, enfans, ceux même à la mam-

melle sont enveloppés dans le carnage ; les Sçavans, les Dévots, les Faquirs, les Moullahs, réfugiés dans les Mosquées périssent en récitant l'Alcoran ; les plus belles filles tremblantes, éperdues, passent dans les bras des assassins encore fumants du sang de leurs peres, & après avoir servi de jouet à leur lubricité, reçoivent la mort ; les cris des mourans & des blessés, le sang qui coule dans les rues par torrens, & qui va rougir les eaux de la Gemna, les débris des maisons qui s'écroulent avec fracas, le feu qui se communique de quartier en quartier, & qui embrâse les plus beaux palais avec les richesses qui y sont renfermées ; voilà les principaux traits qui caractérisent cette journée à jamais exécrable : dans ce désordre affreux qui coûta la vie à plus de deux cent vingt-cinq mille hommes, Musulmans, Idolâtres ou Chrétiens qui expiroient en invoquant les uns Jesus-Christ, les autres Brama ou Mahomet, il n'y eut que quelques Etrangers, la plûpart artistes ou négocians, qui eurent le courage de se défendre ; ils se réunirent sous les ordres d'un Eunuque Intendant des meubles du Palais & d'un Médecin : mais ils ne purent tenir contre des troupes réglées,

& après quelques momens d'un combat ſanglant, enveloppés & inveſtis de toutes parts, ils n'eurent que la conſolation de mourir les armes à la main. Le tumulte d'une ſcène ſi déplorable ſe fit entendre juſqu'à l'appartement où étoit détenu l'Empereur : il avoit alors à ſes côtés Nizam & le Grand-Viſir ; accablé de ce nouveau revers, le malheureux Roi leve les yeux & les mains au Ciel, en invoquant le Dieu vengeur du crime, & il ſe prépara à joindre les malheureuſes victimes qu'on immoloit, perſuadé que le tyran couronneroit toutes les horreurs de cette journée par l'effuſion de ſon ſang ; cependant Nizam auquel Schah-Nadir avoit caché ſon horrible projet, s'échappe d'auprès de l'Empereur avec le Grand-Vizir & vole à la Moſquée, du haut de laquelle l'impitoyable Perſan regardoit avec complaiſance la rage de ſes ſoldats ; les deux Omrhas effrayés, abattus, pouvant à peine parler, ſe jettent aux pieds du deſtructeur de Dhély, & Nizam lui parle ainſi : *Non, ce n'eſt point la vie que je te demande, elle m'eſt inſupportable, c'eſt la mort que j'invoque à tes genoux ; mais que t'ont fait ces victimes dont tu entends les cris ? Ont-elles attenté à tes jours ou*

à ceux de tes Soldats? Doivent-elles être punies de la révolte de quelques séditieux? Les citoyens de Dhély, à l'exception d'une poignée de misérables, ont respecté en toi le Vainqueur de l'Indostan; de quels crimes sont-ils donc coupables? Pourquoi te rassasier de leur sang? S'il te faut encore une victime, me voici, fais-moi périr sous tes coups; mais épargne-moi la douleur de voir le massacre de tant d'innocens & de malheureux.

Le farouche Persan, loin de se laisser attendrir par les larmes du traître auquel il devoit tous ses succès, l'interrompit, en le traitant de perfide, & en menaçant de le faire empaler, pour la seule belle action qu'il eût faite; au même instant on amena Seyd-Kan, Chez-Surez-Kan, & Reiman, qu'on accusoit d'avoir été les chefs des rebelles; en vain les deux Ministres tomberent de nouveau aux genoux de Schah-Nadir, pour obtenir la grace de ces Seigneurs leurs parens & leurs amis: le féroce Persan ne leur répondit qu'en faisant ouvrir le ventre à ces trois malheureux; aussi-tôt après cette exécution, il sentit sa fureur s'éteindre, & il envoya ordre de cesser le carnage & l'incendie. Ses soldats, quelque féroces

qu'ils fuſſent, raſſaſiés de tant de meurtres, n'étoient plus occupés qu'au pillage, lorſqu'ils entendirent ſonner la retraite; ils prirent donc volontiers la route de leurs quartiers, emmenant avec eux les plus belles femmes qui avoient ſû ſe dérober à leurs premiers tranſports, & un butin prodigieux.

Mais le lendemain on publia dans le quartier de l'armée Perſane, que chacun eût à élargir les captives, ſous peine de la vie; les habitans qui avoient ſurvécu à la mort de leurs concitoyens, reçurent auſſi ordre d'enterrer ſur le champ les cadavres entaſſés dans les rues, les places publiques & les Moſquées; en vain ils demanderent la permiſſion de ſéparer les corps des Muſulmans d'avec ceux des Indiens, afin de rendre à chacun les derniers devoirs, conformément aux cérémonies de ſa Religion, ils ne reçurent d'autre réponſe, ſinon d'obéir en vingt-quatre heures aux ordres du vainqueur, ſous peine de voir renouveller le maſſacre: on ſe hâta donc d'obéir; les femmes & les enfans ſe joignirent aux hommes, les uns creuſent de larges foſſes dans les marchés; les autres élevent de vaſtes buchers dans leſquels on jette indiſtinc-

tement les cadavres des Chrétiens, des Mufulmans & des Indiens ; on lave les rues & les Mofquées, & dans le tems prefcrit, on n'apperçut plus aucune trace de l'horrible boucherie de la veille ; mais on n'eut ni le tems, ni l'attention de tirer des maifons, les corps de ceux qui y avoient été tués ; l'exhalaifon de tant de cadavres fe répandit dans les airs & produifit la pefte qui fe fit fentir au départ du fléau des Indes.

Cependant Schah-Nadir avoit recours à la lifte fatale que lui avoit donné Séadet-Kan ; il commença par envahir la fucceffion de cet Omrha, qui montoit à plus de trente millons, celle des Grands de l'Empire, tués contre lui, les armes à la main, exécutés par fes ordres, ou morts de maladie ; mais ces fommes, quelque confidérables qu'elles fuffent, n'étoient rien en comparaifon de celles qu'il extorqua des Seigneurs, en les forçant, fous peine des plus cruels fupplices, de faire venir de leurs Gouvernemens le tribut annuel qu'ils payent à l'Empereur, avec leurs thréfors particuliers ; il n'y eut que Nizam, (dont le Roi de Perfe efpéroit recevoir des fommes immenfes, tant par-

ce que sa Vice-Royauté du Décan, est la plus riche & la plus étendue de l'Empire, que parce que depuis cinquante ans qu'il remplissoit les premieres places de l'Etat, il avoit accumulé une quantité étonnante d'or, d'argent, de pierreries & toutes sortes d'effets précieux,) qui trouva le secret d'échapper à l'avidité de Schah-Nadir. *Grand Roi*, lui dit l'artificieux vieillard, en se voyant pressé de fournir sa taxe, *forcé par mon Maître, à près de 90 ans, de venir du Décan, prendre l'administration des affaires, je crus mourir à Dhély; ainsi j'ai déposai l'autorité de mon Gouvernement entre les mains de mon fils aîné, & l'ingrat, pour prix de ma tendresse, refuse de recevoir mes ordres; que dis-je, personne n'ignore qu'il est assez téméraire pour braver ceux de Muhammed; c'est un rebelle que j'abandonne à toute ta séverité; toi seul, tu peux le réduire par la force des armes; marche donc contre lui, indépendamment du butin immense dont tu t'enrichiras dans cette expédition, au seul bruit de ton nom, les Rois Idolâtres de la Peninsule en deçà du Gange, s'empresseront à t'apporter le tribut qu'ils doivent à l'Empereur, & dont ils se sont affranchis depuis longtems.*

Quelqu'avide que fût Schah-Nadir,

il étoit trop sage pour donner dans le piége que lui tendoit Nizam ; il n'étoit pas de son intérêt de s'éloigner de la capitale des Indes, & de s'enfoncer jusqu'aux extrémités de l'Empire, avec une armée formidable à la vérité ; mais que les chaleurs, la disette, les embuscades, & la fatigue seule pouvoit ruiner. Cependant quoiqu'il comprît que Nizam ne cherchât qu'à le tromper, & peut-être à le faire périr, en lui conseillant cette nouvelle expédition, il renferma son ressentiment en lui-même, & n'insista sur aucun présent de sa part, soit qu'il redoutât ses artifices, soit qu'il crût encore avoir besoin de lui ; mais il n'usa pas de la même indulgence à l'égard du Grand-Vizir ; il fit venir ce Ministre qui passoit pour un des hommes les plus opulents de l'Empire, & lui ordonna de lui apporter la somme de cent millions, le jour même, en le menaçant de le faire périr par les plus cruels supplices, s'il n'obéissoit : mais le Vizir ne parut point étonné de cette menace ; il se récria sur l'immensité de la somme, & l'impossibilité où il étoit de la trouver ; son Sécretaire, presqu'aussi riche, tint le même langage ; Schah-Nadir ne répondit à celui-ci qu'en lui faisant couper

une oreille ; mais voyant qu'il ne pouvoit vaincre l'obſtination du maître, il le fit arracher de ſa préſence, & expoſer publiquement au ſoleil, genre de ſupplice très-cruel & fort uſité en Orient : le Grand Vizir ſouffrit d'abord avec fermeté ; mais ne pouvant plus réſiſter à la ſoif & aux chaleurs dont il étoit conſumé, il cria miſéricorde, & ſe délivra d'une mort affreuſe, en comptant une ſomme de vingt-quatre millions, & en livrant ſes diamans eſtimés encore davantage ; ſon Sécretaire, menacé du même ſort, aima mieux renoncer à la vie qu'à ſes thréſors ; & pour éviter les horreurs & l'infamie du ſupplice, il s'empoiſonna.

Pendant que l'impitoyable Schah-Nadir ſignaloit ainſi ſa cruauté & ſes brigandages contre les premiers de la Cour, qu'il traitoit comme de vils eſclaves, les citoyens éprouvoient de nouveaux malheurs ; l'armée Perſanne tenoit Dhély tellement inveſtie, que rien n'y pouvoit entrer & ſortir ; c'étoit une précaution cruelle pour empêcher les hommes riches de s'enfuir avec leurs thréſors ; mais bientôt la diſette ſe fit ſentir dans cette ville immenſe ; la meſure de froment monta à un prix excéſ-

ſif, & la famine vint exercer ſes horreurs ſur les malheureux qui avoient échappé au fer & au feu ; tous les habitans qui voulurent ſe ſauver pour chercher ailleurs un aſyle & des vivres, trouvoient, ſur la route, la mort que leur donnoient les cavaliers Perſans qui parcouroient jour & nuit la campagne. Les Etrangers établis à Dhély ne pouvant plus réſiſter à l'excès de tant de maux, furent ſe jetter avec leurs femmes & leurs enfans, aux pieds de Schah-Nadir en lui demandant la mort ou la liberté d'aller chercher des vivres au-dehors ; le Roi de Perſe ſe fit donner de l'argent pour leur accorder la permiſſion de ſortir.

Après avoir dépouillé les Particuliers, le Perſan crut qu'il étoit tems de porter les mains ſur les richeſſes du Prince ; il fit ouvrir le thréſor impérial, fruit de l'œconomie & des rapines de tous les Roi qui avoient regné depuis Tamerlan. On ſçait qu'en Aſie, chaque Souverain ſe fait gloire d'amaſſer un thréſor auquel on ne touche point, même dans les plus grandes néceſſités de l'Etat. On ne peut guères évaluer les ſommes que Schah-Nadir enleva, ſoit en lingots d'or & d'argent, en

pierreries & en étoffes précieuses, & en effets d'une valeur inestimable. Parmi ces dépouilles magnifiques, on remarquoit le thrône du Paon, ouvrage de Cha-Jehan, estimé plus de 200 millions, une quantité immense de vaisselle d'or, enrichie de pierreries & de diamans les plus beaux de l'univers; quelques-uns ont prétendu que le butin monta à plus de trois milliards; il suffit de dire que beaucoup d'éléphans & de chameaux purent à peine le transporter en Perse; mais ce ne fut pas la plus grande perte que fit l'Indostan, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les hommes soient la plus grande richesse de l'Etat: en effet, Schah-Nadir fit enlever de Dhély tous les citoyens distingués par leurs talens, les meilleurs Ouvriers, & les hommes les plus robustes; son dessein étoit, avec leurs secours, de construire une ville semblable à Dhély, dont la magnificence, la grandeur, la disposition & les ornemens excitoient son admiration; mais les guerres civiles & étrangeres que ce destructeur de l'Humanité eut à soutenir le reste de sa vie, ne lui permirent point d'exécuter un dessein qui annonçoit de grandes vûes.

Cependant Schah-Nadir exerçoit à Dhély toutes les fonctions de la souveraine puissance ; la justice étoit administrée en son nom, la monnoye frappée à son coin ; & pour éterniser sa gloire, & la honte du nom Mogol, il fit répandre une grande quantité de monnoye d'or, sur laquelle on lisoit cette inscription : *Moi, Schah-Nadir, Prince des Princes, Roi des Rois, le plus grand homme de l'Univers, Conquérant de l'Indostan*, &c. Chaque jour il montoit sur le thrône, & prononçoit des arrêts de mort, qu'il faisoit exécuter en sa présence ; les fautes les plus légéres étoient punies par la perte du nez, des oreilles ou la bastonade ; les plus considérables, par la corde ou l'ouverture du ventre : au reste, les services les plus signalés, le grade militaire, la naissance, les dignités, l'âge, le sexe même, ne jouissoient d'aucuns priviléges auprès de Schah-Nadir ; un Général d'armée, une femme de la plus grande distinction, n'étoient pas plus épargnés que les goujats & les esclaves, & subissoient pour les mêmes fautes les mêmes châtimens ; les vainqueurs étoient contenus avec la même terreur que les vaincus ; ce n'étoit point par l'autorité tem-

pérée par les égards, la patience & l'humanité que Schah-Nadir croyoit qu'un Prince dût gouverner, mais en répandant le sang, en inspirant l'effroi. Il faut avouer que son systême lui réussit dans les Indes; l'ordre & la discipline étoient tellement observées dans son armée composée de brigands, de barbares accoutumés au sang, à la rapine, à l'indépendance & dont la religion, le langage, les mœurs & les usages étoient très-différens, que non seulement on n'y vit point s'élever de sédition, mais qu'on n'entendit jamais ni plaintes ni murmures.

Au milieu des soins & des embarras, dont Schah-Nadir étoit agité, qui croiroit qu'il eût voulu être le réformateur des mœurs de la nation qu'il avoit rendu si malheureuse; entre plusieurs Edits qu'il publia contre le luxe, on ne doit point oublier celui par lequel il ordonna aux Omrhas & aux autres Grands, qui avoient coutume de paroître en public avec un cortége royal, & une suite de 400 ou 500 cavaliers, de ne se faire accompagner que de deux Estafiers. Peut être entroit-il autant de politique dans cette défense de Schah-Nadir que de haine pour le faste, il craignoit que

les Seigneurs Mogols déſeſpérés ne ſe joigniſſent tous enſemble & ne tombaſſent avec leur ſuite ſur les Perſans ; au reſte jamais les ordres des Empereurs légitimes ne furent remplis avec plus de ſoumiſſion ; l'attirail du luxe diſparut.

En voyant le Roi de Perſe exercer à Dhély la ſouveraine puiſſance avec tant de fierté & de hauteur, il n'y eut perſonne qui ne crût qu'il uniroit la couronne de l'Indoſtan à celle qu'il portoit déjà ; le ſort du Prince infortuné dont il rempliſſoit le thrône étoit ignoré : on ne ſçavoit s'il avoit été mis à mort, ou s'il reſpiroit encore au fond d'une priſon.

Mais quelque douce que parut à Schah-Nadir la domination qu'il avoit uſurpée aux Indes, il comprit que c'étoit en vain qu'il penſoit à annexer ſa conquête à la Perſe ; en effet, la nature ſemble avoir ſéparé les grands Empires par des bornes qu'il n'eſt pas poſſible de franchir ſans danger : ſi quelque Prince puiſſant & avide ſurmonte quelquefois ces obſtacles, on a remarqué que ſa conquête lui échappoit bien-tôt, & que loin d'acquérir de nouvelles forces, il ne faiſoit qu'affoiblir ſa puiſſance ; d'après ces obſervations Schah-Nadir réſolut d'évacuer les Indes : on dit qu'il balança s'il

rendroit la couronne à Muhammed, Prince lâche, inappliqué, incapable de régner : mais venant à réfléchir qu'un Monarque de ce caractére ne feroit jamais pour lui un voisin redoutable ; il se détermina à le rétablir sur son thrône ; d'abord il fit lever le blocus de Dhély, les vivres y entrerent en abondance : après quoi il indiqua une assemblée générale dans la grande Salle du Palais ; à laquelle il invita les Grands de l'une & de l'autre nation.

Le jour venu les Seigneurs se rendirent en foule à l'assemblée; Schah-Nadir parut sur un thrône d'or, dans tout l'éclat de la dignité royale : mais on avoit préparé un autre thrône vis-à-vis le sien qui restoit vuide ; on ne tarda pas à connoître celui auquel il étoit destiné. En effet, sur quelques mots qu'on vint lui dire à l'oreille, le Roi de Perse descend & sort de la salle : on le vit rentrer quelques momens après tenant Muhammed par la main, il le conduisit au thrône ; en même-tems il se fit apporter une couronne d'or enrichie de diamans qu'il lui mit sur la tête, en criant : *Vive l'Empereur Muhammed ;* la salle retentit aussitôt des cris : *Vivent les Rois de Perse & des Indes.* Lorsque le bruit eut cessé

Schah-Nadir présenta à Muhammed un turban, un brasselet, une ceinture, deux épées & un sabre ; après l'avoir ainsi rétabli sur le thrône, il lui tint ce discours : *Mon frere, si la Divinité accordoit à tous les Rois autant d'équité & de modération que de puissance, jamais la guerre ne ravageroit l'univers, les peuples vivroient dans les liens d'une heureuse paix, & ne s'entredétruiroient pas les uns les autres ; mais la Providence dont nous ne pouvons comprendre les décrets, enrichit ceux-ci de l'esprit de sagesse, donne à ceux-là le courage & l'ambition ; les uns n'ont pour vertus que beaucoup d'équité, les autres enfin ont spécialement en partage la douceur & la bienfaisance. On ne peut nier que tu ne sois au nombre de ces derniers. Par quelle fatalité, dépouillant donc à mon égard les vertus qui te sont naturelles, m'as-tu forcé de devenir ton ennemi ? Que t'avois-je fait, pour attiser le feu de la révolte des Aghuans ? Avois-tu conçu le projet de rétablir sur le thrône la famille des Sophys rejettée par ses crimes & sa mollesse ? mais c'étoit condamner le choix du Ciel & celui des Persans qui m'ont élevé à la suprême puissance ; malgré ton injustice, j'ai recherché ton amitié, j'ai envoyé des Ambassadeurs à ta Cour : mais avec quelle fierté, avec*

quel mépris ne furent-ils pas reçus ? Tu n'as répondu à mes avances que par des menaces & des insultes ; qu'auroit pensé l'univers, si j'avois laissé tant d'injures impunies ? Quelle idée aurois-tu eû toi-même de mon courage, si j'étois resté dans une honteuse inaction ? Je suis donc entré dans tes Etats avec une armée formidable, la terreur me précédoit, & la victoire, qui n'a jamais abandonné mes drapeaux, m'a ouvert tous les chemins, depuis la Perse jusqu'à la Capitale de ton Empire : les montagnes & les fleuves, dont la nature semble avoir fortifié tes Etats, n'ont pû m'arrêter ; tes Généraux ont succombé sous l'effort de mon bras ; toi-même vaincu à Kiernal, malgré l'armée presqu'innombrable dont tu te faisois suivre, tu es tombé en mon pouvoir ; maître par les droits de la victoire de disposer de ta vie, de ta liberté & de ta couronne, j'ai seulement exigé que tu me conduisisses à Dhély ; à peine arrivé dans cette Capitale, on dresse des embuches à mes soldats, on les massacre, on les égorge, & si moi-même j'ai échappé aux coups des rebelles, c'est que le Ciel protecteur des Rois n'a pas permis que je périsse par de si viles mains ; après avoir puni légerement une Ville que j'étois en droit de détruire par le fer & le feu, je me suis assis sur le thrône

de Tamerlan, afin de lui rendre l'éclat qu'il avoit perdu; le peuple est aujourd'hui soumis, les Grands sont humiliés; c'est à toi à maintenir dans toute sa vigueur l'autorité que je te rends: pour prix de ma clémence & de mes bienfaits, ne m'est-il pas permis d'emporter des thrésors qui ne faisoient que nourrir l'orgueil & le luxe des Rois? J'ai dépouillé les Grands d'une partie de leurs biens; mais ils auront moins de ressources pour se révolter: j'annexe à la Perse les Provinces qui sont entre le Kandahar & le fleuve Indus; outre que c'est un fruit assez médiocre de ma victoire, ces Régions dont les Gouverneurs s'érigeoient insensiblement en Souverains, étoient devenues inutiles à l'éclat de ta grandeur: si tu veux regner heureux, tu tiendras par tes mains les rênes de ton Empire; tu contiendras les peuples par la terreur, & sur-tout tu te défieras des Grands, dont le plus redoutable est un certain vieillard rusé, artificieux, avide, ingrat & capable des plus grands crimes.

Muhammed reçut avec respect l'apologie & les avis singuliers du Tyran: *mon Empire est à toi*, lui dit-il d'une voix tremblante, *je le tiens de ta grandeur d'ame & de ta générosité; tu me verras toujours soumis à tes ordres sacrés:*

ainsi, Seigneur; daigne toi-même regler ma conduite, & me désigner les Ministres dont je dois me servir. Non, répondit le Persan, *les Ministres que je nommerois, n'auroient pour toi que du mépris & chercheroient l'indépendance; quand je serai parti, dispose toi-même des principaux emplois en faveur de ceux que tu en jugeras les plus dignes, mais si quelqu'un d'eux ose encore faire naître des troubles dans ton Empire, tu peux compter sur mon amitié, j'aurai toujours une armée sur l'Indus prête à voler au premier ordre qu'elle recevra de ta part, mais si elle n'étoit pas assez puissante, moi-même j'accourrai avec l'élite de mes forces pour conserver en ta personne la Majesté Royale dans tout son éclat.* A ces mots les deux Rois s'embrasserent & se séparerent; le jour même on célébra le mariage de Bégom-Kiambache, niece de Muhammed, avec Nasrullhab-Mirza, second fils du Roi de Perse.

Le premier soin du Monarque rétabli fut de publier un Edit, monument éternel de sa honte & de ses malheurs; il étoit conçu en ces termes: *le Prince des Princes, le Roi des Rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le Protecteur de la vraie Foi, le second Alexandre, Schah-Nadir, à qui*

Dieu accorde de longues & heureuses années, ayant envoyé à ma sublime Cour des Ambassadeurs, je me prosternai devant le thrône de Dieu & donnai ordre à mes Ministres d'expédier promptement les affaires qui les avoient appellés à Dhely, mais en vain; ce grand Roi m'envoya depuis un autre Ambassadeur que mes Ministres amuserent en éludant l'exécution de mes ordres; le puissant Schah-Nadir irrité contre moi est entré avec une formidable armée dans les Indes, & a vaincu, comme personne ne l'ignore, mes Généraux auprès de Kiernal; cet événement a été suivi d'une entrevûe que j'ai eûe avec lui, & il est venu avec moi jusqu'à Dhély, là je lui offris mes thrésors & ma couronne, mais par une grandeur d'ame digne de lui, il s'est contenté des Provinces situées au-delà de l'Indus, & m'a rétabli sur le thrône de mes ancêtres; pour reconnoître tant de générosité, je lui ai cédé, & lui céde tous les pays situés à l'Occident des rivieres d'Eteck, du Sind, & de Nalé-Senguerè, c'est-à-dire, les provinces de Pichaiver; du Cabulistan, & de Gaznin, la partie du Kiouhistan habitée par les Aghuans, les Régions de Tekier, de Sekier, de Khuda-Abad, des Tchoukis, & des Bolugdes, avec leurs villes, forteresses, villages &

dépendances ; j'ordonne à mes Vice-Rois, Généraux, Gouverneurs & Officiers, de ne point troubler les Perſans dans la paiſible poſſeſſion de ces Provinces, ſous peine d'encourir mon indignation.

La conduite de Muhammed fut très-agréable au Roi de Perſe : dans un mouvement de joie & de reconnoiſſance, il fit venir chez lui tous les Omrhas & les Rajas ; *Je ſçais*, leur dit-il, avec une voix menaçante & des yeux enflammés de colere, *que vous n'êtes tous que des traîtres & des ſcélérats ; il n'y en a pas un parmi vous qui ne mérite de périr dans les ſupplices. Je veux pourtant conſentir à vous laiſſer la lumiere du jour dont vous êtes indignes ; mais c'eſt à condition que déſormais vous réparerez vos crimes & votre perfidie par une fidélité & une ſoumiſſion à toute épreuve. Je pars, mais ſi j'apprends que quelqu'un de vous oſe ſecouer le joug de la dépendance & prendre les armes contre mon frere Muhammed, qu'il ſçache que je reviens armé de tous les foudres de la vengeance donner en ſa perſonne à l'univers un exemple capable d'intimider à jamais les traîtres & les rebelles.* A ces mots il leur tourna le dos ; mais ces ſentimens de bienveillance ne durerent pas longtems, car dans le traité d'alliance qu'il

conclut avant son départ avec Muhammed, il stipula que ce même Nizam, dont il avoit si bien dépeint le caractére souple, artificieux & perfide, fût déclaré premier Ministre, Régent de l'Empire & Tuteur de Muhammed : n'étoit-ce pas achever d'avilir l'infortuné Sultan ? N'étoit-ce pas éterniser les factions & les troubles dans l'Indostan, & inviter les Omrhas à devenir infidéles à la vûe de la fortune brillante du plus perfide des hommes ? Mais que d'inconséquence & de légereté dans l'esprit de ce barbare ! ce même Nizam qu'il revêtoit, pour ainsi dire, de la puissance souveraine, quelques jours auparavant il avoit été sur le point de lui faire expier par un supplice cruel & public tous les crimes dont il étoit couvert ; on lui avoit entendu dire, que jamais l'Empire des Indes ne seroit tranquille tant que cet homme factieux existeroit : peut-être croyoit-il qu'il n'y avoit pas de milieu à garder avec un homme aussi redoutable, & qu'il falloit ou l'accabler, ou le mettre à la tête des affaires. Au reste Schah-Nadir n'étoit pas plus ferme dans ses sentimens sur Muhammed ; tantôt il s'applaudissoit de lui avoir rendu la couronne, tantôt il se repentoit de sa géné-

rosité : on prétend qu'il dit en partant, que jamais Prince n'avoit été plus indigne de la suprême puissance.

Cependant l'insatiable Schah-Nadir, maître de tous les thrésors des Indes & des vastes Provinces qui s'étendent de la Perse à l'Indus n'étoit pas encore content ; il auroit voulu engloutir tout le numéraire de l'Indostan, & affoiblir pour jamais cette Puissance rivale de la Perse ; en conséquence il donna ordre à Nizam, au Grand-Visir & à deux autres Omrhas, d'exiger, à titre de présent, des Grands & du peuple, des sommes proportionnées au rang & au bien de chacun, & pour éclairer leur conduite, il les fit accompagner de deux de ses Généraux les plus feroces qu'il put trouver.

Les Omrhas auroient bien voulu s'excuser de recevoir une commission si odieuse : mais le terrible Schah-Nadir ne laissoit pour alternative de ses ordres que la mort ou l'obéissance ; il fallut donc se résoudre à chercher dans une Ville incendiée, pillée & ravagée, de quoi satisfaire l'avidité du conquérant : les Omrhas exposerent leur commission dans une assemblée des plus riches citoyens, qui ne les écouterent qu'avec horreur ; cette nouvelle extorsion les réduisoit

duifoit au défefpoir, mais dans la crainte de voir renouveller le maffacre, chacun fe dépouilla de fon argent & de tout ce qu'il avoit de plus précieux, & on recueillit trente-fix millions qu'on vint jetter aux pieds de Schah-Nadir. Mais à la vûe de cette fomme qu'il trouvoit modique, on ne fçauroit croire quelle fut la rage du Tyran, il éclate en reproches & en invectives contre les Omrhas, il les menace de la mort la plus cruelle, & jure de renverfer Dhély par le fer & le feu, fi dans le cours de la journée ils ne lui apportent pas cent millions; en vain les Commiffaires fe jetterent à fes pieds en les arrofant de leurs larmes, en vain lui repréfenterent-ils que la Ville avoit perdu fes thréfors dans l'incendie & le pillage qu'il avoit déjà ordonnés, l'ame du farouche Perfan ne fut point émue, & les Commiffaires fe virent obligés d'avoir recours aux moyens les plus barbares pour prévenir la deftruction de Dhély, & peut-être la mort de l'Empereur avec celle de fes enfans.

Ils diftribuerent entr'eux les différens quartiers de la Ville, & fuivis de foldats Perfans choifis parmi les plus féroces, ils entrent dans les maifons, il n'y eut point de violence qu'on n'exer-

çât chez les Citoyens les plus riches, on mettoit en piéces les portes, on brisoit les coffres, on creusoit dans l'espérance de trouver de l'or & des diamans ; si malgré la rigueur de ces recherches, la somme à laquelle chaque personne étoit taxée ne se trouvoit pas remplie, on le mettoit à la question, on lui déchiroit les membres, on l'attachoit nud sur un fauteuil de fer, sous lequel on mettoit le feu, les soldats violoient à ses yeux ses femmes & ses filles ; les moins malheureux de ceux chez qui l'on ne trouvoit point d'argent, en étoient quittes pour avoir une oreille, un bras coupés, ou la plante des pieds brûlée ; jamais on n'abusa avec tant d'atrocité des droits du plus fort ; les hommes les plus distingués par leurs emplois & leurs vertus, les vieillards, les femmes, les veuves, les orphelins, n'étoient pas plus épargnés que leurs esclaves ; on ne sçauroit croire combien il périt de malheureux dans ces exécutions, d'autant plus affreuses qu'elles étoient plus lentes & plus refléchies ; une infinité de Citoyens, ceux-mêmes que leur misere mettoit à l'abri d'un pareil sort, abandonnerent leurs maisons & s'enfuirent à la campagne ; mais Schah-Nadir détacha après ces fugitifs

sa cavalerie qui en fit un grand carnage ; presqu'aucun n'auroit échappé sans le Gouverneur de la province d'Ekerabad, voisine de Dhély, qui recueillit beaucoup de ces infortunés, auxquels il fournit des vivres & des voitures pour se retirer dans les lieux qu'ils avoient choisis pour asyle.

Cependant malgré les rafinemens de la plus ingénieuse cruauté, les exécuteurs des ordres de Schah-Nadir ne purent recueillir que la somme de soixante-douze millions, dont ils ne remirent que soixante au Tyran ; ils eurent la bassesse de partager entre eux les douze autres millions arrosés des larmes & du sang de leurs concitoyens. On craignoit que sous prétexte que la somme qu'il avoit exigée n'étoit pas remplie, Schah-Nadir ne terminât une tragédie qui duroit si long-tems par un dénouement encore plus affreux, qu'il ne réduisit en cendres l'infortuné Dhély, & ne fit égorger sur ses débris fumans l'Empereur & tous ses Sujets; pénétré de douleur des maux passés & de ceux qu'il redoutoit encore, un Derviche s'approcha du Tyran, & osa lui présenter un écrit, sur lequel il n'avoit tracé que ces mots : *Si tu es Dieu, agis en Dieu, & ne détruis point l'ouvrage de*

tes mains : si tu es Prophete, conduis-nous dans la voie du salut : enfin si tu es Roi, pourquoi ne traites-tu pas les hommes comme tes freres ? Pourquoi au lieu d'épuiser sur eux ta fureur, ne pas soulager leurs misere ? Je ne suis, lui répondit Schah-Nadir, *ni Dieu, ni Prophete, ni Roi, mais je suis l'instrument dont le Ciel se sert pour châtier les Nations dont il a juré la ruine :* Il avoit raison, mais il ignoroit que ces fléaux que la Providence choisit quelquefois pour punir l'orgueil, la mollesse, le despotisme des Rois & les excès des peuples, éprouvent à leur tour les effets de sa vengeance redoutable & périssent misérablement.

Loin de prévoir les malheurs dont il devoit être un jour la proie, Schah-Nadir ne pensoit qu'à jouir de sa prospérité, chaque jour étoit pour lui & pour ses Généraux un jour de fête dans lequel on rafinoit sur le luxe, la mollesse & la débauche qu'il avoit tant reprochées aux vaincus ; & c'est du sein de la volupté que le Tyran ordonnoit ces exécutions sanglantes qui font frémir.

Quelquefois l'infortuné Muhammed étoit invité aux fêtes de son terrible Vainqueur ; ce Prince qui malgré les

protestations d'amitié de Schah-Nadir, se regardoit toujours avec raison entre la vie & la mort, dévoroit sa douleur & paroissoit se livrer sans inquiétude à la joie; on dit qu'étant à la délicieuse maison de Chalemar, Schah-Nadir exigea du Mogol de lui amener les plus belles femmes de son Serrail, mais que Begom-Lemanio, petite-fille de Shah-Halem à laquelle on exposa l'ordre de l'Empereur, ne doutant point qu'on ne la mandât, avec les Reines & les Concubines les mieux faites, que pour la faire servir de jouet à la lubricité des vainqueurs, aima mieux s'empoisonner que d'obéir; on ajoûte qu'à sa persuasion plusieurs femmes du Serrail suivirent son exemple & se donnerent la mort.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote dont on peut révoquer en doute la vérité, Schah-Nadir voyant qu'il n'y avoit plus moyen de piller une Ville ruinée, donna enfin à son armée le signal du départ; ce fut le 8 de Mai qu'il se mit en route, après avoir resté deux mois à Dhély, & avoir fait éprouver pendant ce court espace de tems les maux les plus cruels à ses malheureux Citoyens, le carnage, l'incendie, le

pillage, la famine; enfin la peste, acheva à son départ de désoler cette infortunée Capitale; au reste, Schah-Nadir, dans sa retraite, eut autant & plus d'obstacles à vaincre que dans son invasion: malgré le butin prodigieux & la multitude d'esclaves qu'il traînoit après lui, il arriva en cinq jours de marche à Serinh, ville distante de quarante lieues de Dhély; de-là, il écrivit à Zekieria-Kan Viceroi de Lahor, de lui apporter vingt-quatre millions, le menaçant en cas de refus, de traiter Lahor comme Dhély; le Viceroi ne fut point surpris de cet ordre, il s'y étoit si bien attendu qu'il avoit peu auparavant exposé aux plus riches habitans de son gouvernement, ce qu'ils auroient à craindre du Persan à son retour, s'ils ne prenoient le parti de l'adoucir par une grosse somme: l'exemple du massacre de Dhély les persuada, & la somme étoit prête. Zekieria-Kan se hâta de l'apporter à Schah-Nadir, qui parut sensible à l'empressement avec lequel on lui avoit obéi: il combla le Viceroi d'honnêtetés, & délivra à sa priere un grand nombre d'esclaves Mogols; de-là, Schah-Nadir s'avança jusqu'à la riviere de Scheuhau, sur laquelle il fit jetter des ponts: mais

üne crue ſubite les emporta, comme l'armée commençoit à défiler deſſus, un aſſez grand nombre de Soldats & d'Officiers furent engloutis dans les eaux avec leur butin; cet accident imprévu força l'armée de retourner ſur ſes pas: auſſi-tôt Schah-Nadir ſomma le Royaume de Lahor de lui fournir des vivres, ſous peine d'exécution militaire; à cette nouvelle, la plûpart des Indiens s'enfuirent, abandonnant leurs maiſons, & leurs biens à la diſcrétion de l'ennemi; Lahor la troiſiéme ville de l'Empire demeura déſerte: Zekieria-Kan qui ne s'étoit pas encore ſéparé du brigand, ſe jetta à ſes pieds pour le conjurer de ne pas avancer plus loin, lui promettant ſur ſa tête de rétablir les ponts en peu de jours. Schah-Nadir y conſentit, & le Viceroi ayant réuſſi plutôt qu'il ne l'avoit fait eſpérer, fut renvoyé avec de riches préſens. L'armée Perſane continua ſa route avec la même célérité juſqu'à l'Indus; là elle fut arrêtée dans ſa courſe: le fleuve dont le lit eſt déjà très-large étoit encore augmenté par des crues extraordinaires: on ne trouva point aſſez de matériaux pour conſtruire des ponts: l'impatient Schah-Nadir qui déjà commençoit à manquer de vivres

voulut tenter le passage, mais les Aghuans & les autres Barbares qui entreprirent de passer le fleuve à la nage périrent, & on se vit obligé de camper sur les bords de l'Indus, en attendant la diminution des eaux; peu s'en fallut que ce retard forcé ne fit périr Schah-Nadir & toute son armée.

Les Aghuans, les Patanes & les autres Indiens établis au-delà de l'Indus, plus braves & plus aguerris que les voluptueux habitans de l'Indostan, sur la nouvelle que Schah-Nadir retournoit en Perse avec un butin immense, se rassemblent au nombre de cent mille hommes, & paroissent bien-tôt aux bords du fleuve dans la résolution de fondre sur les Persans au passage, & de leur enlever les dépouilles de l'Empire; à l'approche de ces nouveaux ennemis, le Roi de Perse se trouva dans une étrange perplexité, les vivres étoient rares dans son camp & il n'en pouvoit recouvrer qu'avec beaucoup de difficulté: l'armée victorieuse couroit risque au milieu de ses thrésors de périr de faim; d'un autre côté, entreprendre le passage d'un si grand fleuve en présence d'une armée fraîche, & qui ne respiroit que la gloire de lui arracher sa proie, c'étoit s'expo-

ser à une perte certaine. Son audace fut étonnée, mais la fortune le tira encore de ce danger, le plus grand peut-être qu'il eût encouru dans cette guerre.

Nadir-Kan, Gouverneur du Royaume de Caboul, étoit pour-lors à Pichaiver avec un Corps de troupes, il apprit le péril du Roi de Perse, & entreprit de l'en dégager : on ne sçait si ce Mogol agit dans le dessein de plaire à Schah-Nadir, dont il étoit devenu le sujet par la cession que Muhammed venoit de lui faire du Cabulistan, ou pour délivrer son ancien Roi du péril dont il étoit menacé : car il y avoit lieu de craindre que l'armée Persane, à qui la retraite étoit coupée, ne revint sur ses pas achever la ruine de l'Empire ; quoi qu'il en soit, Nadir-Kan s'adressa aux Chefs des Aghuans, & entama avec eux une négociation pour les engager à laisser le passage libre : il répandit si à propos l'argent parmi ces hommes avides, il employa avec tant de succès les promesses & les menaces, qu'enfin ils consentirent de se retirer, moyennant quelques millions que Schah-Nadir leur fit compter.

Dès que l'armée eut passé le fleuve, elle reçut des vivres en abondance,

Schah-Nadir lui donna quelques jours de repos dont il profita pour l'exécution d'un dessein qu'il tenoit caché depuis quelque tems; cet homme insatiable n'avoit pû voir sans jalousie son armée enrichie d'un butin prodigieux. C'est moins parce qu'il craignoit que le soldat devenu riche n'abandonnât le drapeau ou ne se plongeât dans la débauche, que pour augmenter encore ses thrésors, qu'il fit publier dans le camp que les Officiers & les soldats eussent à porter au thrésor royal leur butin, sous prétexte de les décharger d'un vain attirail sur une route longue & difficile; telle étoit la terreur du nom de Schah-Nadir, qu'aucun n'osa se dispenser d'obéir; mais le Tyran poussa encore plus loin le despotisme & l'avidité; dans la crainte que les Officiers & les soldats n'eussent caché des diamans & de l'or, il fit visiter leur bagages, & on les dépouilla nuds, Généraux, Officiers, Soldats & Esclaves, pour voir s'ils n'auroient rien mis à couvert. De plus de cent mille hommes dont étoit composée cette armée que le seul attrait du butin avoit conduite à travers tant de dangers jusques dans le sein des Indes, il n'y en

eut pas un seul qui non-seulement se soulevât contre un chef si injuste, mais qui osât seulement proférer la moindre plainte. C'est que ces brigands de diverses Nations se défioient également les uns des autres, & qu'ils ne redoutoient rien tant que de tomber entre les mains d'un maître tel que Schah-Nadir, qui punissoit avec autant de rigueur les fautes les plus légeres que les plus grands crimes. Le butin particulier de l'armée montoit à près de quatre cent millions, & le Roi assigna en forme de dédommagement douze cents livres à chaque Soldat, & le double aux Officiers, en sorte qu'il lui resta plus de trois cent millions d'une recherche qui auroit coûté la vie à tout autre qu'à lui.

Cependant les Aghuans & les autres barbares habitans des contrées que les Persans devoient traverser sur leur route, ayant appris que Schah-Nadir avoit acheté la paix de leurs compatriotes au passage de l'Indus, s'emparerent des défilés les plus difficiles, bien résolus de ne laisser la liberté de les franchir au conquérant des Indes, qu'à prix d'argent; mais Schah-Nadir aima mieux exposer son armée & sa vie

même, que de flétrir sa gloire par des Traités honteux. Il leur fit une guerre de ruses & de stratagêmes, & vint à bout de les dissiper & de leur tuer bien du monde; au reste il ne se contenta pas d'avoir forcé les passages, il envoya jusques dans les montagnes des détachemens qui mirent le feu aux villages des Aghuans & massacrerent leurs femmes & leurs enfans. Après s'être ainsi vengé, le Vainqueur prit la route de Pichaiver.

C'est-là qu'il s'arrêta pour mettre ordre à ses nouvelles conquêtes & recevoir les hommages & les tributs des Gouverneurs des Provinces que venoit de lui céder Muhammed; il n'oublia pas Nadir-Kan, auquel il devoit son salut & celui de toute son armée; au gouvernement de Caboul qu'avoit déjà ce Seigneur, il ajouta celui de Pichaiver, & lui fit des présens magnifiques. De-là Schah-Nadir s'avança à Kandahar, d'où il étoit parti pour la conqnête des Indes, il y trouva cent mille habits, des munitions & des vivres, qu'on lui envoyoit de toutes les Provinces de la Perse; mais les nouvelles qu'il reçut de la conduite de son fils aîné à qui il avoit confié la

Régence pendant son expédition des Indes, lui causerent beaucoup de chagrin ; tout farouche qu'il étoit, il ne put apprendre sans douleur que le jeune Prince eût massacré de ses propres mains les deux derniers Sophis, qu'il eût rempli la Perse de sang & de carnage, pillé les Provinces & laissé partout des traces du plus odieux libertinage. Comme il étoit prêt d'aller lui faire rendre compte de tant d'excès, on lui manda que le Viceroi de Pekier, Royaume qu'il avoit démembré de l'Empire Mogol, refusoit de le reconnoître pour son Souverain, & qu'avec cent mille hommes rassemblés sous ses drapeaux, & à l'aide d'un Pays presque inaccessible, le rébelle espéroit se rendre indépendant. Schah-Nadir comprit que cet exemple étoit trop dangereux pour le laisser impuni ; il se met donc en marche avec son armée ; les obstacles qu'il eut à combattre dans cette guerre furent plus difficiles à vaincre que ceux qu'il avoit éprouvés dans la conquête des Indes ; les Pays qu'il traversa étoient ruinés, les vivres brûlés, les bois coupés, les eaux empoisonnées, il manqua plusieurs fois de périr avec ceux qui l'accompagnoient ; cependant

à force d'audace, de ruse & de fermeté, il triompha de la plûpart de ces obstacles; mais il vainquit sur-tout par les secours des Vicerois de Lahor & de Multan, qui se virent obligés par ordre de Muhammed ou plutôt de Nizam, de servir d'instrument à la gloire du destructeur des Indes.

Loin de reconnoître les services de la Cour de Dhély, l'ingrat Nadir se voyant aux portes des Indes forma la résolution d'y rentrer, de pénétrer jusqu'à Agra & d'en enlever toutes les richesses. Le bruit de la nouvelle invasion dont on est menacé, se répand dans l'Empire, & y ramene l'horreur & le désespoir; on vit la plûpart des citoyens abandonner leurs biens & se réfugier jusques sur le Gange; mais les Rajas sur les terres desquels le terrible Persan devoit passer, se liguerent & jurerent de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang plutôt que de lui abandonner les passages. En vain fit-il briller à leurs yeux l'or & les promesses les plus magnifiques, il ne trouva point de traîtres; n'osant donc se fier du succès de cette expédition à sa seule valeur, il reprit le chemin d'Ispahan, où il ne fut pas

plutôt arrivé, qu'il punit par l'exil son fils aîné, dont le grand crime n'étoit pas tant d'avoir opprimé la Perse, que de s'être efforcé de s'en rendre maître, en faisant courir le bruit que son pere avoit péri dans les Indes. On dit aussi que la joie de son triomphe fut troublé par des chagrins domestiques, encore plus sensibles que ceux que lui avoit donné le Prince ; il trouva son serrail en proie à la dissension & à l'infamie. Cinq de ses femmes, favorisées par quelques Eunuques, s'étoient abandonnées aux excès de la plus honteuse débauche, deux étoient enceintes de six mois ; Schah-Nadir toujours impitoyable fit éventrer celles-ci & enterrer les autres toutes vives ; les Eunuques initiés aux mysteres d'iniquité furent empalés. Soit pour faire diversion à sa douleur, soit plutôt pour satisfaire son avidité de conquérir, Schah-Nadir porta la guerre chez les Tartares Usbecks; 1740.
mais avant que de partir pour cette expédition, il rétablit les tributs qu'il avoit supprimés & les augmenta de quarante millions. Cette rigueur réduisit les Persans au désespoir ; plusieurs peres de famille se virent obligés de vendre leurs biens & leurs enfans pour fournir quel-

ques impositions à un Monarque qui possédoit peut être alors lui seul plus de thrésors que tous les Rois de l'univers ensemble ; d'autres en plus grand nombre se sauverent dans les Pays étrangers. Cependant la fortune favorisa un Prince si peu digne de vaincre ; il gagna autant de victoires qu'il livra de combats. Après avoir réduit les Usbecks, il poussa plus loin ses conquêtes, & parvint chez des Nations dont le nom même étoit inconnu à la Perse ; ayant signalé dans ces infortunées contrées sa barbarie encore plus que sa valeur, il revint dans son Royaume, chargé de butin & traînant à sa suite une multitude étonnante d'Esclaves, qu'il établit dans les plus belles Provinces de la Perse, devenues désertes par la fuite des Habitans.

Enorgueilli par tant de succès, Schah-Nadir conçut le dessein d'envahir la Turquie, & de traiter Sultan Mahmoud comme l'Empereur des Indes ; mais les Turcs ne ressembloient point aux Indiens, & Mahmoud, Prince sage, appliqué, humain, généreux, bien servi, n'étoit pas homme à se laisser surprendre & oprimer comme Muhammed. Envain le Roi de Perse s'efforça de jetter

des ſemences de trouble & de diſcorde chez les Turcs, en vain chercha-t-il des traîtres au Serrail de Conſtantinople ; il ne trouva que des ſujets fidelement attachés au ſang Ottoman, braves, unis & pleins de haine & d'horreur pour lui. Il ne réuſſit pas mieux du côté de la force, à laquelle il eut recours, & il ſe vit honteuſement obligé de renoncer à ſon entrepriſe.

Pendant ce tems-là, les Mogols auxquels il avoit laiſſé le gouvernement des Provinces cédées par Muhammed, le Viceroi même de Kandahar, ſecouerent le joug & s'érigerent en Souverains ; Schah-Nadir occupé à des guerres civiles & à des révoltes ſans ceſſe renaiſſantes, voulut les ramener à lui par les menaces & la terreur de ſon nom ; mais ils mépriſerent un Prince qui commençoit à devenir malheureux, & ils appuyerent les rebelles de Perſe avec tant de ſuccès, que Schah-Nadir malgré ſon intrépide activité ne put jamais venir à bout d'éteindre le feu de la ſédition. Il n'avoit pas plutôt inondé une Province du ſang de ſes malheureux habitans, qu'il étoit obligé d'accourir dans une autre recommencer le même carnage. Son fils aîné conſ-

pira contre lui : il eſt vrai qu'il découvrit le complot & qu'il fit arracher les yeux à ce Prince, qui mourut dans l'exécution de ce ſupplice ; mais l'exemple étoit donné : de nouveaux conjurés, la plûpart ſes parens, tirerent ſur ſa perſonne & lui caſſerent le pouce.

La cauſe de ces révoltes & de ces conſpirations étoit moins l'oppreſſion ſous laquelle gémiſſoient les Perſans, que le deſſein qu'avoit formé Schah-Nadir de réunir ſes peuples à la même croyance que les Turcs. Il s'étoit déclaré Sunnis, c'eſt-à-dire, Sectateur d'Omar, tant pour rendre ridicule & odieuſe la Secte d'Aly que la famille des Sophis dont il rempliſſoit le thrône avoit établie en Perſe, que pour ſe frayer un chemin à la conquête de la Turquie, dont il avoit cru que les habitans ſouffriroient plus volontiers ſa domination lorſqu'ils le verroient dans les mêmes ſentimens qu'eux ſur la Religion. Au reſte, Schah-Nadir étoit plein de mépris pour tous les cultes. On ſçait que cet homme extraordinaire s'étoit vanté de donner à l'univers une Religion infiniment meilleure & plus ſage que celle de Moïſe, de Jeſus-Chriſt & de Mahomet ; mais le

Tyran de la Perſe dut voir par les contradictions & les révoltes qu'il eut à eſſuyer, qu'il eſt plus facile de dépouiller des peuples entiers de leurs biens, de leur liberté, de la vie même, que de les arracher à leurs ſentimens ſur la religion. Ce fut au milieu de ces révolutions éternelles, qu'enfin Schah-Nadir trouva la mort qu'il reçut des mains de ſon propre neveu. 1747.
Ainſi périt le monſtre le plus funeſte à l'humanité qu'on eût vû depuis les Gengis-Kan & les Tamerlan. Il ſemble que la Providence ne l'eût arraché au ſupplice auquel il avoit été ſi légitimement condamné, que pour châtier l'Aſie des crimes & de la molleſſe de ſes Rois & de ſes peuples. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que la Perſe qui, après Schah-Nadir, fut le principal inſtrument dont la Divinité ſe ſervit pour humilier & accabler les Mogols, eſt encore aujourd'hui miſérablement déchirée par les guerres civiles, & qu'elle gémit ſous le poids des malheurs les plus longs & les plus cruels dont il ſoit mention dans l'hiſtoire.

Cependant le thrône des Indes étoit ébranlé juſques dans ſes fondemens, la terreur qui en avoit été l'appui, s'étoit

convertie en mépris ; on cessoit de regarder comme respectable, un Empire qui, avec toutes ses forces, n'avoit pû se soustraire à la honte d'être envahi par les Persans. Muhammed flétri par ses vices & ses malheurs, ne parut plus aux yeux de ses Sujets que comme un vassal du Roi de Perse, comme un Prince qui ne vivoit & ne regnoit que par la clémence de son Vainqueur, comme un phantôme de Monarque asservi à la tutelle d'un de ses Sujets, comme un objet enfin de commisération & de pitié. Les Grands, qui jusqu'alors n'avoient excité des troubles & formé des factions, que pour se supplanter les uns & les autres dans la faveur du Prince, & avoir plus de part au Gouvernement, voyant leur Roi déshonoré, l'Empire affoibli, les peuples divisés & sans respect pour l'autorité Souveraine, portérent leurs vûes & leur ambition jusqu'à aspirer à l'indépendance ; si dès lors ils ne conspirérent pas contre les jours de Muhammed, ce ne fut que par une politique pleine de mépris. En effet, quel Monarque pouvoit convenir davantage à des ambitieux, qu'un Prince foible, lâche, inappliqué, incapable de résister, par

lui-même, à leurs entreprises, & soumis au pouvoir de l'homme le plus perfide de l'Asie, & le plus intéressé au démembrement de l'Empire.

Au reste, tout favorisoit l'ambition des Grands; des deux peuples qui habitent les Indes, les originaires presque tous idolâtres, remplis d'horreur pour la Religion & la domination des enfans de Tamerlan, qui depuis plus de trois siécles les tenoient accablés sous un joug de fer, ne respiroient qu'une révolution, au moyen de laquelle ils se flattoient de voir la Loi de Brama & la puissance de leur Prince rétablies sur les débris de l'Alcoran & de l'Empire Mogol; mais quand ces vœux n'eussent pas été remplis, pouvoient-ils n'être pas infiniment sensibles à la joie de voir leurs Tyrans s'entredétruire de leurs propres mains.

Pour ce qui regarde les Mogols, qui ne sont, comme nous l'avons dit, qu'une multitude de soldats Tartares, Turcs, Arabes & Persans, que le seul désir de parvenir à la fortune attire aux Indes; le sort de l'Empire & celui de la famille de Tamerlan leur étoit absolument indifférent; attachés aux Nababs ou aux Généraux, auxquels les Empe-

reurs, par une négligence funeſte; ont laiſſé prendre une autorité abſolue ſur les troupes, ils ne reconnoiſſoient qu'eux pour maîtres; l'autorité Souveraine n'étoit qu'un vain nom pour eux, & ils ſe dévouoient avec d'autant plus d'ardeur à leurs Généraux, que c'étoit d'eux ſeuls qu'ils eſpéroient leurs avancemens. L'Empereur retiré au fond de ſon Palais, n'étoit à leurs yeux, qu'une idole ſans vertu & ſans pouvoir. Quant aux Patanes & aux Marattes établis dans l'Empire, & qui ne ſubſiſtent que de guerre & de brigandage, ils ne pouvoient voir, ſans être comblés de joie, la puiſſance de l'Empereur qui avoit été juſques-là le ſeul rempart des Indes, contre leurs invaſions, s'anéantir inſenſiblement: les Provinces privées de leur appui, préſentoient à leur avidité une proie plus facile, & dans les guerres civiles qu'ils entrevoyoient, ces peuples toujours prêts à ſe battre pour de l'argent, eſpéroient tirer de grandes ſommes des Nababs, auxquels ils ne font point difficulté de vendre leur ſervice & leur ſang.

Telle étoit la ſituation de l'Empire; lorſqu'au départ du Roi de Perſe, &

en vertu de ses ordres, Nizam se mit en possession du gouvernement de l'Etat, & il n'éprouva pas la plus légere contradiction de la part de Muhammed & de ses tristes favoris : ce n'est pas que le Prince & ceux qui l'environnoient ne fussent convaincus de la perfidie du vieil Omrha, mais ils étoient encore pleins de la frayeur que leur avoit inspiré le terrible Schah-Nadir. Muhammed aima donc mieux céder son pouvoir, que d'avoir sans cesse à lutter contre un Sujet puissant & factieux, qui, sur une simple invitation, pouvoit armer des légions de Barbares, & les introduire dans l'Empire. D'ailleurs, comment oser entreprendre de secouer le joug d'un Tuteur, entre les mains de qui le Vainqueur avoit déposé le gouvernement de l'Etat, sans attirer une seconde fois son Protecteur dans les Indes, sans soulever les enfans, les amis, les partisans du Ministre, maîtres des principaux Gouvernemens, & revêtus des plus belle charges de la Couronne ? L'expérience du passé, la connoissance même du caractère de Nizam, faisoient espérer à l'Empereur qu'en abandonnant sans réserve son autorité, celui-ci lui laisseroit au moins l'éclat &

l'extérieur de la Souveraineté, & le choix de ses plaisirs & de ses favoris : c'est dans cette espérance qu'il le combla de caresses & de faveurs, jusqu'à l'appeller le libérateur de l'Etat, le pere de la patrie, le soutien de l'Empire ; mais cette conduite de Muhammed, qui auroit peut-être autrefois eu le succès qu'il étoit en droit d'en attendre, ne fit alors aucune impression sur le cœur de Nizam ; cet homme enyvré de ses succès & de sa puissance, fier de ses talens, comptant sur l'appui de ses amis, instruit des dispositions secrettes des grands & des peuples, qu'il avoit fait naître, se moqua de la prétendue confiance de l'Empereur ; il voulut éprouver jusqu'où la fortune pouvoit conduire un Particulier ; & à l'âge de près de cent ans il osa porter ses vues jusques sur le thrône de Tamerlan. Au reste, quoiqu'il eût tout lieu de craindre que la mort ne le prévînt, s'il ne se hâtoit d'exécuter son projet audacieux, il n'eût point recours à des moyens brusques & violens ; la patience, la circonspection, l'artifice ; les voies les plus sourdes, les plus détournées, furent celles qu'il employa ; il entroit dans son plan de laisser les gouverneurs des

Provinces

Provinces s'ériger insensiblement en Souverains, de ruiner secrettement les forces de l'Empire, d'augmenter de jour en jour le mépris qu'on avoit conçu pour Muhammed, d'attirer à soi tout ce qu'il y avoit de braves gens dans l'Etat, & de ne frapper le grand coup que lorsqu'il verroit le Sultan absolument sans ressource & sans défenseurs. Si malgré ses soins & sa prévoyance il arrivoit que Muhammed se soutînt, Nizam se consoloit dans l'espérance qu'ayant affoibli l'Empire, il pourroit facilement se rendre indépendant dans son Gouvernement le plus vaste & le plus riche des Indes, & devenir encore l'un des plus puissans Rois de l'Orient.

En conséquence de ses projets ambitieux, Nizam n'importuna plus l'Empereur de ces idées austeres de réforme qui l'avoient rendu autrefois si odieux à la Cour ; il abandonna Muhammed à son goût pour la mollesse & la débauche ; cependant il fortifioit tous les jours son crédit par la conduite la plus adroite : tous ceux qui s'attachoient particulierement à lui étoient comblés de graces & de biens ; tandis que ceux qui prétendoient ne s'avancer que par

la faveur & l'amitié de l'Empereur, loin de rien obtenir, étoient maltraités, dépouillés de leurs emplois, & perfécutés. Quoique Muhammed ne parût occupé que de fes honteux amufemens, les vues profondes de fon Miniftre ne lui échapperent point; il ouvrit l'œil, mais n'ayant pas la force d'envifager tous les objets effrayans qui l'environnoient; il le ferma auffi-tôt, jufqu'à ce qu'il s'apperçut que les amis de Devran-Kan, fur la fidélité defquels il avoit établi toute fa confiance, l'avoient abandonné pour fe mettre fous la protection de Nizam. Etoit-il étonnant que des courtifans vils & intéreffés préféraffent l'éclat, la fortune, les dignités, au mépris, à la honte & à la ruine, qui devenoient la trifte récompenfe de ceux qui confervoient encore quelques reftes d'attachement pour le Prince ?

La défertion des amis de Devran-Kan, frappa tellement Muhammed, qu'il en tomba dans une affreufe mélancholie; la fituation de ce Roi infortuné étoit en effet déplorable; il n'y avoit pas un homme à la Cour en qui il pût confier fes fentimens, il fe voyoit avec horreur entouré de traîtres ou de lâ-

ches ; ceux qui par leur courage ou leur probité avoient mérité qu'il les distinguât, avoient été l'objet de la haine & de la jalousie du Ministre ; sa faveur avoit été pour eux l'Arrêt de l'exil : réduit sur le thrône à l'anéantissement le plus indigne que jamais Souverain ait éprouvé, Muhammed n'osoit laisser échapper la plus légere plainte, tant il avoit présente à ses yeux l'image de l'horrible danger auquel il venoit d'échapper ; tant il craignoit que l'odieux Nizam ne couronnât tous ses attentats par un plus barbare encore. Cependant on apprenoit tous les jours que les Grands éloignés de la Capitale & confinés dans leurs Gouvernements, détestant également la lâcheté du Maître & la tyrannie du Ministre, aspiroient ouvertement à l'indépendance, & refusoient d'obéir aux ordres qu'on leur envoyoit au nom de l'Empereur : au reste, ce fut moins pour les faire rentrer dans le devoir, que pour trouver un appui & des défenseurs contre Nizam, que Muhammed écrivit secrettement à Emir-Kan & à Ishac-Kan, reconnus l'un & l'autre pour les plus mortels ennemis du premier Ministre. Il n'y avoit pas longtems que ce Prince s'étoit vu obligé de

les facrifier à la haine de Nizam, & de les reléguer dans leurs Gouvernements; il les conjura dans les termes les plus touchans, d'oublier le paffé & d'accourir à fon fecours avec l'élite de leurs troupes.

Les deux Omrhas également flattés de fe voir rechercher avec tant d'empreffement par le Sultan, & de pouvoir fe venger de leur ennemi, parurent bien-tôt à la Cour avec un nombreux & brillant cortége. Muhammed les reçut comme fes libérateurs, & il déclara le premier Généraliffime de l'Empire, & l'autre Secrétaire d'Etat. Le grand Vifir auquel l'orgueil de Nizam étoit devenu infupportable, s'unit avec les deux favoris, & tous enfemble formérent un parti qui commença à balancer celui du premier Miniftre.

Loin d'être déconcerté d'un événement qu'il n'avoit pas prévu, Nizam ne témoigna jamais tant de hauteur & de fermeté; il avoit fans ceffe à la bouche le nom du redoutable Schah-Nadir, avec lequel il entretenoit les plus étroites liaifons; les menaces qu'il laiffoit échapper, le crédit énorme qu'il s'étoit acquis par plus de cinquante ans de faveur, la fuite nombreufe dont il fe fai-

soit accompagner, ses intelligences avec les Barbares, la puissance de ses enfans & la faveur du peuple ; tous ces objets effrayoient tellement l'Empereur, qu'il n'osa entreprendre de le dépouiller de ses dignités. Il lui laissa donc la principale autorité du Ministère, se regardant comme trop heureux d'avoir sû introduire à la Cour des hommes qu'il croyoit capables d'éclairer sa conduite, de démêler ses intrigues & de s'opposer à ses desseins pernicieux. Muhammed accoutumé d'ailleurs à la servitude, prenoit d'autant plus volontiers patience, qu'il espéroit ou que Nizam se dégoûteroit lui-même de n'être pas le maître absolu, ou qu'il succomberoit bien-tôt sous le poids de l'âge.

Cependant les Provinces se partagerent comme la Cour : les unes se déclarérent pour les nouveaux favoris, les autres s'unirent plus étroitement à Nizam ; le parti de celui-ci prévalut bientôt par l'accession de la plûpart des Nababs, auxquels il persuadoit secretement de se rendre indépendans ; il est constant que c'est à peu près dans ces tems-ci qu'ils commencerent à ne plus fournir à l'Empereur le tribut & le

contingent de troupes auxquels ils sont obligés. Muhammed avoit beau les menacer de toute son indignation ; rassurés par la foiblesse du Souverain, par les intrigues d'une Cour divisée, & par les promesses secrettes de Nizam, ils s'excusoient, les uns sur ce que les Gouverneurs particuliers & les Rajas avoient secoué le joug de la dépendance, les autres pour toute réponse demandoient des troupes & de l'argent pour repousser les Patanes & les Marattes, qui sans cesse faisoient des courses dans leurs Provinces ; la plûpart enfin se moquoient ouvertement des ordres de l'Empereur. Muhammed poussé à bout, voulut donner quelques signes de vigueur ; il déclara quelques Nababs ennemis de l'Empire, & les destitua de leurs Gouvernements ; mais qu'arriva-t'il ? Les Omrhas qu'on substituoit en la place des Nababs proscrits, ne recevant de la Cour qu'un vain titre sans argent & sans troupes, étoient contraints de renoncer à leurs prétentions ; ceux qui trouverent dans leurs propres ressources des armées, ne purent se mettre en possession de leurs places sans livrer des combats & former des siéges. Les Nababs révoltés se défendoient

avec vigueur ; on ne voyoit d'un bout à l'autre de l'Empire que guerres civiles, meurtres, brigandages, crimes & attentats ; les Provinces étoient en proie à mille tyrans qui tomboient & faisoient place à d'autres plus farouches & plus avides ; bien-tôt le mal qui ne s'étoit fait sentir qu'aux extrémités de l'Empire devint général, & se communiqua jusqu'aux portes de la Capitale.

Le Gouverneur ou le Nabab de la Province d'Ekerabad, située aux environs de Dhély, non content de se comporter en Souverain dans son Gouvernement, leva cinq ou six mille hommes de cavalerie, à la tête desquels il vint commettre des désordres affreux sur le territoire de Dhély. L'Empereur honteux de se voir braver jusques dans son Palais par un de ses Sujets, conjura avec instance Emir-Kan son favori de le délivrer du Rebelle ; mais soit par lâcheté, soit plutôt dans la crainte de se voir supplanté dans son absence par quelque courtisan, Emir-Kan refusa de se charger de ce glorieux emploi ; il le fit donner à Azim-Ullah-Kan, homme plein de valeur & de fidélité ; on ne put fournir au nouveau Général que cinq ou six mille hommes, mais Azim-

Ullah-Kan se comporta avec tant de bravoure & de sagesse, qu'il vint à bout de détruire le parti du Rebelle. Le succès de cette expédition effraya les autres petits tyrans cantonnés aux environs de Dhély; ils se hâterent d'envoyer à la Cour le tribut & de grands présens; c'étoit-là le moment pour l'Empereur de rétablir son autorité: il est constant que si Muhammed eût eu assez de courage pour se mettre à la tête d'une armée, qu'il eût pu faire monter alors jusqu'à cent mille hommes, il seroit venu à bout de détruire les Nababs rebelles; mais ce Prince, loin de s'occuper d'un si beau projet, ne profita de la victoire que pour s'endormir avec plus de sécurité dans le sein de la mollesse; il rappella Azim-Ullah-Kan qui ne respiroit que la gloire de se signaler par de plus grands exploits. L'Omrha entra en triomphe à Dhély, l'Empereur le combla de louanges & de caresses, & l'admit dans sa plus étroite confidence.

Le nouveau Favori agit de concert avec les deux autres, & donna à Muhammed des conseils pleins de force & de vigueur, Nizam étoit sur-tout l'objet de la haine d'Azim-Ullah-Kan, parce qu'il

ne doutoit point que la crainte & l'inquiétude que le vieux Ministre donnoit à l'Empereur ne fussent la cause principale qui l'eût fait rappeller à Dhély avec ses troupes. Muhammed enhardi par le succès de la derniere guerre, écoutoit avec plaisir les conseils qu'on lui donnoit contre Nizam, mais il ne pouvoit se résoudre à les exécuter dans la crainte des suites. Les Omrhas le voyant incertain & irrésolu, l'entraînerent à une maison de campagne, sous prétexte de lui faire prendre le plaisir de la chasse, mais en effet, pour le déterminer à perdre un homme qui étoit le plus grand obstacle au rétablissement de l'autorité Impériale; toute leur étude consistoit à trouver les moyens de ruiner Nizam sans exposer l'Etat & la personne du Sultan: quand ils eurent formé leur projet, ils demanderent une audience particuliere à l'Empereur. Ce Prince qui sçavoit que tout ce qui l'environnoit, Officiers, Eunuques, Esclaves, étoient les espions de son Ministre, n'osa s'enfermer seul avec eux dans la crainte d'exciter les soupçons de Nizam: il leur dit seulement de se trouver le lendemain à la chasse dans un endroit qu'il leur indiqua. Le Prin-

ce après avoir chassé quelque tems ; s'écarta de sa suite & s'enfonça dans une forêt, où il trouva les trois Omrhas avec lesquels il tint conseil. On dit qu'Azim-Ullah-Kan que l'éclat de sa victoire rendoit plus cher & plus recommandable à l'Empereur, lui parla ainsi : *jusqu'à quand, Seigneur, consentiras-tu de languir sous la tutelle d'un Esclave que tu as tiré de la poussiere & du néant ? Lui seul est l'autheur de la honte & des désastres de l'Etat ; c'est lui qui dès le tems de ta minorité a allumé le flambeau de la révolte ; c'est lui qui a appellé les Patanes & les Marattes dans le sein de l'Empire ; en quel tems a-t-il cessé d'encourager le crime & la sédition ? N'est-ce pas lui qui a introduit jusques dans Dhély, l'ennemi farouche sous les coups duquel nous avons si long-tems gémi ? Tu vis, Seigneur, & le Ciel, protecteur des Rois, a adouci en ta faveur le caractère impitoyable de l'usurpateur de la Perse ; mais tu n'as fait que changer de tyran : celui qui t'opprime aujourd'hui est d'autant plus odieux, qu'il n'est riche & grand que par tes bienfaits ; il est tems enfin, Seigneur, d'apprendre à un Sujet ingrat & perfide, qu'il n'est devant toi qu'un vase fragile que tu peux briser dans ta juste colere.* Muhammed

convint, en soupirant, des crimes de Nizam, & il ajouta qu'il n'y avoit point de supplices que ne méritât le traître : *mais comment, dit-il, entreprendre de le punir sans exposer l'Etat à une ruine certaine ; ne voyez-vous pas déjà Schah-Nadir, au premier bruit de sa mort ou de son exil, fondre ici avec toutes les forces de la Perse ? Les Barbares, auxquels il paye tribut, inonderont les Provinces de leurs armées ; son Fils, le Viceroi du Decan, s'armera de toute sa puissance pour le venger ; enfin cette multitude d'Officiers & de soldats qu'il s'est attachée par mes bienfaits & qui l'accompagne partout, regardera-t-elle tranquillement sa chûte ? Travailler à la perte de ce factieux, c'est plonger l'Empire dans des malheurs encore plus grands que ceux qu'il vient d'éprouver. J'avoue*, reprit Azim-Ullah Kan, *que le dessein de réduire Nizam n'est pas exemt de danger ; mais y en a-t-il moins à le laisser paisible possesseur de l'autorité suprême qu'il t'a enlevée ? Il est vrai qu'il ne t'a pas encore dépouillé du nom de Roi, & du vain extérieur de la Souveraineté ; mais seroit-ce connoître cet ambitieux Persan, que de se flatter qu'il ne songe pas à te priver de ce titre Auguste & Sacré que tu as reçu de*

tes immortels ayeux ? Il n'y a qu'à ouvrir les yeux sur sa conduite, & on verra que depuis le départ de Schah-Nadir, il n'a pas fait un pas qui ne le conduise au thrône. Si les peuples sont pleins de mépris pour l'autorité Royale ; si les Grands affectent ouvertement l'indépendance ; si on brave ta Majesté ; si on foule aux pieds les Loix, ce n'est que par une suite des intrigues du Ministre ; il n'attend pour dévoiler le dessein qu'il a conçu depuis longtems de t'arracher la Couronne, & peut-être la vie, que le moment où il te verra sans forces & sans appui ; au reste rien ne l'anime tant contre nous que le désespoir de ne pouvoir ébranler notre fidélité : il est trop dangereux, dira-t-on, *d'attaquer un Sujet si puissant ? mais quand le danger seroit aussi grand & aussi effrayant qu'on se le figure, il n'y a pas à balancer, il faut tout hazarder pour se conserver la Couronne ; n'est-il donc pas plus glorieux de périr en Roi, que de se voir honteusement dégrader de la souveraine Puissance ? Au reste, pourvu que tu daignes suivre les conseils que le zèle nous inspire, tu triompheras du vil Esclave qui ose s'égaler à toi ; dès que tu auras pris la ferme résolution de le punir, tu enverras un Ambassadeur avec des présens magnifiques au Roi de*

Perse ; tu lui exposeras ce que tu as tous les jours à souffrir de l'orgueil & de l'ambition de Nizam ; abaisse-toi, puisqu'il le faut, jusqu'à lui demander la permission de t'en défaire ; flatté de tes déférences, Schah-Nadir abandonnera, sans regret, à ta justice un traître dont il n'a plus besoin ; négocie en même tems avec les Marattes, fais briller à leur yeux l'or & les promesses, & tu viendras bien-tôt à bout de tourner contre ton ennemi les secours que ces brigands lui tiennent toujours prêts. Il faut faire plus, il faut promettre à Badgira, leur chef, la dépouille de Nizam : bien-tôt le Barbare, avide de butin, marchera à la conquête du Decan ; lorsque tu auras enlevé au Ministre l'appui de la Perse, le secours de son Fils & des Marattes, eh ! qui osera embrasser sa querelle ? Seroient-ce les Courtisans qui l'entourent ? Crois-moi, ces vils adorateurs de la fortune ne verront pas plutôt l'idole à laquelle ils prodiguent l'encens, proscrite & sans pouvoir, qu'ils seront les premiers à l'abbattre & à la fouler aux pieds.

Ce discours d'Azim-Ullah-Kan fit sur l'esprit de Muhammed l'impression qu'en attendoient les trois Favoris. Dès le lendemain l'Empereur retourna à Dhély, d'où il écrivit à tous les Grands

que la tyrannie & le despotisme de Nizam en avoit écarté, de se rendre à la Cour; ceux-ci obéirent aux ordres de Muhammed, qui disposa en leur faveur des emplois vacans. En vain le Ministre tâcha-t-il de s'opposer à l'aggrandissement de ses ennemis; il eut beau faire les remontrances les plus fortes & les plus hardies, laisser même échapper quelques menaces, Muhammed, soutenu par ses Favoris, parut inébranlable. Bien-tôt Nizam apprit que la Cour avoit fait partir sous quelque faux prétexte des Ambassadeurs pour la Perse, & que Badgira, Roi des Marattes, se préparoit à entrer dans le Decan. Le Ministre comprit alors qu'on avoit conspiré sa perte; pour la prévenir, il eut recours à ses artifices ordinaires. Il écrivit aux Patanes de se mettre en campagne; mais les chefs de ce peuple inquiet & belliqueux, gagnés par l'or & les promesses de Muhammed, se moquerent des invitations de Nizam: il tenta de soulever les principaux Nababs; mais ceux-ci contens d'agir en Souverains dans leurs Gouvernemens, ne se piquerent point de reconnoissance à son égard; aucun d'eux ne voulut hazarder sa fortune pour un

Ministre dont la ruine paroissoit certaine. Nizam malgré sa fierté, commençoit aussi à se défier de sa destinée, puisqu'il pensoit déja à un asyle; il ne balançoit plus que sur le choix, & il ne sçavoit s'il se retireroit en Perse ou dans les Colonies Chrétiennes; mais les favoris de Muhammed lui présenterent par leur imprudence une ressource dont il profita avec une habileté supérieure.

Depuis que l'Empereur commençoit par leurs conseils à agir en maître, ils avoient cessé de ménager le Grand-Vizir Kamereddin-Kan, dont la puissance aux Indes ne le cédoit qu'à celle de Nizam. Non-seulement ce Seigneur n'étoit plus appellé aux Conseils; mais on éclairoit de près sa conduite & on le traitoit en homme suspect. Les Favoris lui témoignoient dans toutes les occasions beaucoup de mépris & d'aversion. Enfin il s'apperçut que l'Empereur, auquel il avoit toujours été très-cher, cessoit d'avoir pour lui les mêmes égards; le Vizir se plaignit, & accusa les Favoris d'ingratitude; mais ses plaintes & ses reproches alienerent encore davantage l'Empereur. Kamereddin-Kan rompit avec la Cour & se tint renfermé chez

lui. Nizam n'eut pas plutôt appris le mécontentement du Vizir, qu'il fut le trouver & lui parla ainsi : *Nous voilà donc supplantés par des hommes sans courage, sans génie & sans expérience ! Confondus dans la foule, les deux premiers Seigneurs de l'Empire recevront les ordres de trois misérables qu'ils ont vûs dans les plus vils emplois ! Quoi ! pour prix de nos travaux & de nos services nous ne recueillerons que la honte d'avoir survécu à la faveur ! Non, Seigneur, des hommes tels que nous ne deviennent pas impunément le jouet & la fable de la Cour ; unissons nos forces & notre ressentiment ; le maître ingrat qui nous abandonne à la fureur de ses indignes favoris, se repentira peut-être de ne nous avoir pas traités avec plus de justice & de reconnoissance.* A ces mots, le Grand-Vizir qui avoit toujours eu beaucoup d'horreur pour les guerres civiles, parut étonné & effrayé ; Nizam qui s'apperçut de son embarras, continua ainsi : *Il ne s'agit point, Seigneur, d'avoir recours au crime & à la révolte, il faut seulement quitter la Cour avec éclat. Quoique livré à ses favoris, Muhammed s'appercevra bien-tôt par le trouble & la confusion qui s'éleveront dans*

l'Empire, combien notre expérience lui étoit nécessaire; il se hâtera de nous rappeller: ce sera à nous à ne point obéir qu'il ne nous ait sacrifié nos ennemis.

Le Grand-Vizir eut peine à se rendre à ce conseil; il aimoit Muhammed & encore plus la faveur & le crédit; mais venant à réfléchir sur la haine & la jalousie des Favoris, qui cherchoient à le perdre pour profiter de ses dépouilles, il comprit que le seul moyen de conserver sa fortune étoit de se faire craindre. Il consentit donc à s'unir avec Nizam, & signa conjointement avec lui une requête, par laquelle l'un & l'autre supplioit l'Empereur de leur permettre de se retirer. En faisant cette démarche, les deux Ministres s'étoient flattés que Muhammed feindroit au moins de s'opposer à leur dessein; mais quelle fut leur surprise! lorsque l'Empereur leur répondit: *votre retraite m'est agréable: il est juste que vous jouissiez dans la solitude du repos que vous avez mérité par vos travaux; partez, & que le Ciel vous comble de ses faveurs.* La honte, la colere, l'indignation se peignirent dans les yeux des deux Omrhas; ils se retirerent sur le champ, & firent sortir le

jour même leurs thréfors & leurs bagages de la Ville. Peu après ils se mirent en route à la tête de dix sept mille hommes de cavalerie, & s'arrêterent à une demi-lieue de la Ville pour y camper, comme s'ils avoient eu dessein de l'assiéger.

Les circonstances de ce brusque départ, les menaces des mécontens, l'armée dont ils étoient suivis, répandirent le trouble, l'alarme & l'agitation dans la Ville; déjà plusieurs citoyens qui se croyoient à la veille d'un siége, s'enfuyoient avec leurs femmes & leurs enfans, d'autres se rendoient au camp de Nizam. On faisoit mille imprécations contre les Favoris; on n'entendoit partout que des cris & des menaces. Ces mouvemens rapides & tumultueux d'un peuple immense, inspirerent la plus vive frayeur aux ennemis de Nizam; Emir-Kan & Ishac-Kan, qui se croyoient les plus exposés, furent trouver l'Empereur, & se jetterent à ses pieds. *Ce seroit trahir ta Majesté*, lui dit Emir-Kan les yeux baignés de larmes, *que de te dissimuler la grandeur du péril qui te menace. Les deux Omrhas ne se sont retirés de Dhély qu'en faisant les plus terribles menaces; ils ne respirent que fu-*

reur & vengeance; une armée entiere les accompagne & augmente à chaque inſtant par l'affluence des mécontens; le peuple qui craint d'être aſſiégé, ſe déclare en leur faveur. Préviens, Seigneur, préviens une funeſte révolution, en rappellant les chefs des mécontens & ſurtout le redoutable Nizam; rends-lui l'adminiſtration des affaires; nous aimons mieux éprouver ſes caprices & ſon orgueil, que de voir ta perſonne ſacrée en bute à ſes attentats.

Muhammed s'étoit cru délivré de l'odieux Nizam, & il étoit encore plein de la joye que lui avoit inſpiré ſa retraite. Quelles durent être ſa ſurpriſe & ſa douleur, lorſqu'il entendit ſes Favoris mêmes le preſſer de rappeller cet homme dangereux! *Eh quoi!* s'écria en ſoupirant le malheureux Monarque, *faudra-t-il ſans ceſſe ménager, craindre, rechercher un ſujet ingrat qui a abuſé avec tant d'indignité de ma confiance & de mes bienfaits; un ſcélérat qui ne reſpire que ma ruine & celle de l'Empire. Foibles amis! ne voyez-vous pas que c'eſt me creuſer à moi-même un précipice affreux, que de rappeller le traître que j'abhorre? Ne trouverai-je jamais des ſerviteurs aſſez fermes pour m'aider à ſoutenir ma dignité! Malheureux Muhammed! le*

courage, le génie & la fortune ne sont que chez tes ennemis. Eh bien, puisque le péril vous paroît si effrayant, allez trouver de ma part les Chefs des mécontens; je consens à leur retour, qu'ils viennent reprendre les fonctions de leurs charges, & mettre le comble à leurs outrages.

A ces mots, Emir-Kan & Ishac-Kan partent pour le camp des deux Omrhas; d'abord ils se rendirent à la tente du Grand-Visir; ils lui exposerent que l'Empereur n'avoit pas plutôt consenti à sa retraite, qu'il s'en étoit repenti; qu'il le prioit de se rendre aux besoins de l'Etat, dont il avoit été jusques-là l'appui & le défenseur. Quoique Kamereddin-Kan pût à peine contenir les transports de sa joye, il ne la laissa pas appercevoir aux deux Députés; il leur répondit gravement, » qu'il falloit s'addresser à Nizam, qu'il » s'étoit uni inséparablement d'intérêt » avec ce Ministre, & qu'il n'agiroit » que de concert avec lui. Les Omrhas furent sur le champ se présenter chez Nizam; dès qu'ils eurent été admis en sa présence, ils se prosternerent à ses pieds, le fier Ministre ne parut point surpris de l'humiliation de ses ennemis: il les laissa même en cette posture

›our jouir de ſon triomphe. *Seigneur*, lui lit Emir-Kan; *c'eſt à tes genoux que 'implore ta générosité & ta grandeur l'ame, pardonne à des ennemis terraſſés eur audace & leur imprudence; ſur-tout, ıe cherche point à venger ſur ton Roi & ta Patrie quelques momens d'erreur & de vertige; viens plutôt, viens aider l'Empereur à ſoutenir le fardeau d'un gouvernement qui écraſeroit tout autre que toi: c'eſt lui, c'eſt ton Prince qui t'en conjure par ma foible voix; fais voir aujourd'hui à toute l'Aſie, que la grande ame de Nizam eſt encore au deſſus de ſa fortune & de ſon génie. Non*, répliqua l'orgueilleux Miniſtre, *Dhély ne reverra jamais Nizam dans ſes murs, que tous ſes ennemis n'en ſoient bannis; toi qui t'es mis à leur tête, toi qui m'as ſi long-tems ravi la confiance & l'amitié de mon Roi, toi dont j'ai tout à craindre; ſors de la Cour, retire-toi dans ton Gouvernement: ce n'eſt qu'à cette condition que je conſentirai d'uſer, au ſervice de la Patrie, le reſte des triſtes jours que le Ciel m'a comptés.*

Emir-Kan ne répondit pas un mot, il revint ſur le champ à Dhély, d'où il fit ſortir ſes équipages; enſuite il ſe rendit chez l'Empereur, auquel il rendit

compte de sa négociation : *puisque ce n'est que par mon exil, Seigneur, qu'on peut désarmer les mécontens, j'y souscris : puisse la fortune être plus favorable à mon Roi, puisse-t-il trouver dans le cœur de ses Sujets le respect & la soumission qui lui sont dûs : daigne recevoir mes adieux éternels :* Muhammed dont l'ame étoit déchirée par la douleur & la tendresse, n'écouta qu'en frémissant le discours de son Favori. *Non*, lui répondit-il avec transport, *je ne reçois point tes funestes adieux, je ne consentirai jamais à ton exil; périsse plutôt le Tyran qui ose m'imposer des loix si dures. O mon cher Emir! ne t'abandonne point toi-même, soutiens mon courage, reste ici pour m'aider à punir un Sujet qui m'insulte avec tant d'éclat; encore une fois ne te laisse point éblouir par le faux éclat d'un sacrifice qu'on attribuera à ma foiblesse.*

L'Omrha pénétré des bontés de son maître se jetta à ses pieds : *Seigneur*, lui dit-il, *si les rebelles pour prix de leur soumission avoient exigé le sacrifice de ma vie, je leur aurois déjà présenté ma tête : & je balancerois de fuir lorsque par mon exil je peux détourner le danger qui te menace! Non, l'Empire ne reprochera jamais à Emir-Kan d'avoir été la cause ou le prétexte d'une guerre civile.* A ces

mots, il se leve & disparoit, laissant Muhammed dans la consternation & l'accablement. On prétend que la timidité d'Emir-Kan lui grossit le danger de la retraite des mécontens ; & qu'avec un peu plus de courage & de constance il auroit pû calmer le peuple & faire échouer les desseins de Nizam : déjà Kamereddin-Kan flatté de se voir rechercher par son Prince étoit rentré à Dhély, accompagné d'un des fils de Nizam qui étoit son gendre.

Le vieux Ministre avoit fait tous ses efforts pour empêcher son Collegue de paroître à la Cour en lui faisant craindre quelque piége de la part de l'Empereur : mais voyant que Kamereddin-Kan n'écoutoit point ses conseils, il continua sa route & ne s'arrêta qu'à quinze lieues de Dhély ; Nizam ne trouvoit point Muhammed encore assez humilié, & il exigeoit que tous ses ennemis fussent éloignés de la Capitale ; mais il manqua d'être la victime de son orgueil & de son opiniâtreté : en effet, le calme se rétablit insensiblement à Dhély, & presque tous les mécontens qui étoient venus joindre Nizam dans son camp le quittoient en foule & retournoient auprès de l'Empereur : à peine restoit-il au

Chef des factieux cinq ou six mille hommes : il paroissoit alors d'autant moins redoutable qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que les Persans & les Marattes embrassassent sa défense ; les premiers étoient occupés à la conquête du pays des Tartares Usbecks, & les autres étoient entrés dans la presqu'Isle, en deçà du Gange, où ils mettoient tout à feu & à sang. Il est constant que si Muhammed eut eû auprès de lui des Ministres fermes, éclairés & intrépides, Nizam étoit perdu. Ce rebelle qui s'étoit attendu à se voir rechercher avec plus d'ardeur depuis l'exil volontaire d'Emir-Kan, s'appercevant qu'on commençoit à ne le plus craindre, s'ennuya bien-tôt dans son camp : il écrivit lettre sur lettre au Grand-Visir, à son fils & à ses amis, pour les engager à faire ensorte que l'Empereur le rappellât ; Kamereddin-Kan qui crut son honneur intéressé à ne pas laisser son Allié dans l'oubli, agit avec tant de force, & il fut si bien secondé par les autres partisans de Nizam, qu'enfin, Muhammed lui ordonna d'aller trouver le Ministre & de le satisfaire sur toutes ses demandes.

Nizam qui n'attendoit que cette démarche éclatante, se rendit le jour même

même à Dhély, où il entra avec une pompe plus convenable à un Roi qu'à un Particulier : il semble que cet orgueilleux Sujet ne cherchât qu'à rendre plus brillante la victoire qu'il venoit de remporter sur son Souverain ; & afin qu'il ne manquât rien à l'éclat de son triomphe, le foible Muhammed le reçut comme le libérateur de l'Etat, il le combla de caresses, le revêtit de ses plus riches habits, & l'entretint long-temsen particulier. Telle fut la récompense d'un criminel digne des plus cruels supplices ; c'est ainsi que l'Empereur se dégradoit de plus en plus.

Cependant les Marattes s'étoient ébranlés, & Badgira, leur Chef, marchoit vers le Decan avec près de deux cent mille hommes de cavalerie pour chasser le fils aîné de Nizam ; cette armée de barbares laissa par-tout sur sa route des traces de sa fureur : elle attaqua d'abord les Nababs de la presqu'Isle en-deçà du Gange, vassaux & tributaires du Viceroi du Decan ; Badgira triompha sans peine de ces petits tyrans, dont les forces même réunies ne pouvoient tenir devant les siennes : les uns abandonnerent leurs Provinces & se réfugierent sur le Gange, les autres s'enfui-

rent dans des lieux inaccessibles, emmenant avec eux leurs familles & leurs thrésors ; il n'y eut que le Nabab d'Arcatte, appellé Daoust-Ali-Kan, le plus puissant comme le plus brave des Princes de ces Régions, qui entreprit de se défendre contre les Marattes ; il seroit peut-être venu à bout de repousser ces brigands, si la plus grande partie de ses forces n'eût été occupée à la guerre qu'il venoit de déclarer aux Rajas de Trichenapali, de Tanjaour, du Maduré, de Maissour & de Marava, dont il vouloit envahir les Etats, sous prétexte que depuis la mort d'Oramgzeb, ces Princes Indiens n'avoient pas payé le tribut auquel ils avoient été assujettis par l'Empereur Mogol ; déjà Trichenapali, le Marava, le Maduré & le Travancour, avoient été soumis par les armes victorieuses de ses fils & de son gendre : c'étoit même sur les instances des Rajas déthrônés, que les Marattes qui professent la même Religion, s'étoient rendus dans ces fertiles contrées avant que de marcher dans le Decan.

A la premiere nouvelle de l'approche de l'ennemi, Daoust-Ali-Kan envoya ordre à ses fils & à son gendre d'accourir à son secours ; pour lui il fit

prendre les armes à tous les Mogols en état de combattre, & vint camper dans les gorges des montagnes de Canamay, où il se retrancha avec une partie de ses forces, & il dispersa le reste dans les principaux postes du voisinage, bien déterminé à ne combattre que lorsque les renforts qu'il attendoit l'eussent joint ; ces mesures si sages auroient garanti la province d'Arcatte de l'invasion des ennemis, sans la trahison d'un Raja qui servoit dans l'armée Mogole. Daoust-Ali-Kan comptoit tellement sur la fidélité de cet Indien qu'il lui avoit confié la garde d'un des principaux défilés : cette confiance aveugle fut la cause déplorable de sa perte.

Cependant les Marattes dont l'armée s'étoit fortifiée par l'affluence de beaucoup d'Indiens de ces Régions, qui venoient tous les jours se rendre à leur camp dans le dessein de combattre les Mogols, qu'ils regardent avec raison comme leurs tyrans, arriverent à la vûe du Nabab vers le commencement 1740.
du mois de Mai : mais après avoir examiné la situation du camp de l'ennemi, ils comprirent qu'ils ne pourroient jamais le forcer ni pénétrer dans la Nababie d'Arcatte sans perdre la moitié

de leur armée ; Badgira établit ſon camp aux pieds des montagnes : Il envoya des Partis dans les villages voiſins, avec ordre de mettre tout à feu & à ſang, dans l'eſpérance que Daouſt-Ali-Kan feroit quelque mouvement pour s'oppoſer à ce ravage, & qu'il pourroit en profiter pour lui livrer bataille avec plus d'apparence de ſuccès.

Mais le Nabab ne donna pas dans le piége ; il reſta dans ſon camp, tranquille ſpectateur des brigandages des Marattes, ſe contentant d'envoyer courier ſur courier à ſes fils pour les preſſer de venir le joindre : l'un d'eux appellé Sander-Saheb étoit attaché au ſiége de Tanjaour avec une armée de ſoixante mille hommes ; les ordres de ſon pere ne purent le déterminer à abandonner cette entrepriſe qu'il comptoit terminer de jour en jour : ſon deſſein étoit enſuite de marcher à ſon ſecours, mais ce fatal délai cauſa la ruine de ſa maiſon.

En effet, depuis ſon arrivée aux pieds des montagnes ; Badgira n'avoit ceſſé d'employer la ruſe au défaut de la force pour vaincre les Mogols : il s'efforça ſur tout de gagner le Raja auquel Daouſt-Ali-Kan avoit confié la

garde d'un des principaux défilés : il se servit du ministére des Bramines pour cette négociation; l'Indien rejetta d'abord avec horreur les propositions des ennemis, la trahison l'effrayoit : mais les Bramines à force de lui répéter que le salut de la Religion de Brama dépendoit de la défaite des Mogols, l'ébranlerent : les promesses dont on l'éblouit & sur-tout l'or qu'on fit briller à ses yeux acheverent de le déterminer; il offrit non-seulement de livrer le passage, mais encore de se joindre aux Marattes avec six mille hommes qui étoient à ses ordres & de leur servir de guide; au reste, sa négociation fut conduite avec tant de secret que Daoust-Ali-Kan n'en eut pas le moindre soupçon; pendant qu'il étoit attentif aux mouvemens des Marattes qui lui livroient de fréquentes escarmouches, l'élite des troupes de ces barbares conduite par le perfide Indien approchoit de ses derrieres à la faveur de l'obscurité de la nuit : ce fut un vendredi 20 Mai qu'elle parut le matin à la portée du canon de l'armée Mogole.

Telle étoit la sécurité du malheureux Nabab, que lorsqu'on lui apprit qu'on voyoit paroître un gros Corps de cavalerie, il crut que c'étoit son fils Sader-

Saheb & son armée qui venoit le joindre ; mais il ne tarda pas à être désabusé ; en effet, vers le milieu du jour l'artillerie ennemie commença à foudroyer son camp, des hauteurs où elle étoit postée ; Daoust-Ali-Kan comprit alors qu'il étoit trahi : mais loin de s'abandonner à la frayeur & au désespoir, il ranime tout son courage, monte sur son éléphant, & conduit son armée droit à l'ennemi : malgré l'inégalité du nombre & la surprise, les Mogols soutenus par les regards de leur Prince combattirent avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce qu'ils eurent vû le Nabab & son fils tomber morts de dessus leurs éléphans; ils jetterent alors leurs armes & chercherent leur salut dans la fuite ; mais en vain, les Marattes qui s'étoient saisis de tous les défilés, couperent la retraite aux vaincus & en firent un carnage affreux : quand ils furent las de tuer, ils firent des prisonniers ; le camp, les bagages, les thrésors de Daoust-Ali-Kan, un de ses gendres, l'étendart de Mahomet & celui de l'Empereur que les Mogols portent toujours à l'armée, tomberent entre les mains de Badgira.

On ne sçauroit exprimer quelles furent la douleur & la consternation des

malheureux habitans de la Nababie d'Arcatte, à la nouvelle d'une défaite qui les livroit à la discrétion du plus farouche des Vainqueurs ; la plûpart de ces infortunés aimerent mieux abandonner leur patrie & leurs biens que d'attendre l'ennemi ; les chemins étoient couverts d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards chargés de leurs effets les plus précieux, fuyant avec des cris lamentables, les uns vers les Montagnes, les autres vers les Colonies Chrétiennes, établies sur les côtes de Coromandel. La Princesse veuve du Nabab, ses filles, ses petits-fils & ses neveux, jeunes enfans, qui à peine connoissoient l'excès de leurs malheurs, chercherent & trouverent un asyle à Pondichery, dont les François étoient maîtres depuis soixante ans, & qui commençoit alors à être une des Villes les plus florissantes des Indes ; on s'étonna que cette Famille fugitive eût préféré de se réfugier à Pondichery plutôt qu'à Porto-Novo, Tranguebar & Négapatan, Villes plus voisines d'Arcatte, & occupées par les Anglois & les Hollandois, plus puissans que les François dans les Indes ; mais les Mogols avoient plus d'estime pour ces der-

niers : ils comptoient d'avantage sur leur générosité & leur grandeur d'ame ; ils ne se tromperent pas, car non-seulement la Princesse fut accueillie avec le respect & les égards dûs à son sexe & à ses malheurs, mais M. Dumas, alors Gouverneur Général des établissemens François dans les Indes, & la Colonie ne balancerent pas de s'exposer aux plus terribles dangers pour la défense des infortunés qui avoient eu recours à leur protection.

Cependant les Marattes, dès le lendemain de leur victoire, étoient entrés dans la Ville d'Arcatte ; ils justifierent, par leur conduite, la sage prévoyance, de ceux qui s'etoient enfui à la premiere nouvelle de leur invasion, car il n'y eut point de cruauté que ces barbares n'exercerent dans leur conquête. La Ville fut pillée & ensuite brûlée en grande partie. De-là l'armée victorieuse se partagea en différens Corps, & parcourut cette malheureuse contrée, laissant par-tout de tristes marques de leur esprit destructeur ; rien n'échappa à leurs mains sanguinaires : les Gentils unis avec eux par les sentimens d'une même Religion, & dont ils vouloient passer pour les protecteurs, ne furent

pas plus épargnés que les Musulmans. Ces brigands portoient avec eux dans leurs courses des chaises de fer, sur lesquelles ils plaçoient les malheureux Arcatiens, sans distinction de sexe & d'âge, & les lioient avec des chaînes; ensuite ils mettoient le feu dessous, jusqu'à ce que les déplorables victimes de leur avarice, découvrissent l'endroit où ils avoient caché leur argent & leurs effets les plus précieux: ceux qui n'avoient rien ou qui ne vouloient rien avouer, (le nombre en fut très-grand) périrent ainsi misérablement; les Officiers des Marattes étoient d'autant plus insensibles aux cris & à la douleur de ces malheureux, qu'il n'y a point de Nation dans l'Univers aussi avare, & que la moitié des contributions qu'on apportoit au camp leur appartenoit, par une coutume anciennement établie chez ce peuple barbare.

Sabder-Ali-Kan, fils aîné du dernier Nabab, voyoit du haut de la forteresse de Velours, où il s'étoit renfermé, les feux qui consumoient ses Etats; il étoit d'autant plus touché des malheurs affreux de ses Sujets, qu'il ne pouvoit les secourir; lui-même s'attendoit de jour en jour à être assiegé, & à devenir aussi

la proie des barbares; dans cette extrémité, il prit un parti qui coûta beaucoup à sa fierté, & il s'y détermina moins, dit-on, par l'idée de son propre danger, que par le desir d'arracher le reste des malheureux habitans de la contrée à la mort ou à l'esclavage; il envoya des Ambassadeurs à Badgira, avec ordre d'obtenir la paix à quelque prix que ce fût. Il n'y eut point de prieres & de soumission que ceux-ci n'employassent pour fléchir le Vainqueur. Badgira fut long-tems insensible à la douleur, aux larmes & aux supplications des Ambassadeurs; mais le bruit s'étant répandu que le Viceroi de Golconde approchoit avec une armée de deux cens mille hommes pour le combattre, il se laissa fléchir. Telles furent les conditions auxquelles il consentit d'évacuer la Province d'Arcatte: *que Sabder-Ali-Kan lui compteroit* 100 *millions de roupies* (a); *qu'il restitueroit aux Rajas de la côte de Coromandel leurs Etats, dont son pere & lui s'étoient emparés, & qu'enfin il joindroit ses armes à celles des Marattes, pour chasser Sander-Saheb du*

(a) Près de deux cent cinquante millions de notre monnoye.

Royaume de Trichenapali, ſuppoſé que ce Nabab refuſât de l'évacuer. Sabder-Ali-Kan ſe ſoumit à tout, trop heureux d'être délivré d'un ennemi, qui déjà n'avoit fait de la riche Province d'Arcatte qu'une vaſte ſolitude.

Dès que les conditions de ce Traité eurent été remplies, les Marattes s'avancerent vers la côte de Coromandel; une partie de leur armée s'attacha au ſiége de Trichenapali que Sander-Saheb n'avoit point voulu rendre; l'autre prit le chemin des différentes places qui appartiennent aux Anglois & aux Hollandois; mais ces peuples acheterent à force d'argent la retraite des Marates.

Cependant Sander-Saheb renfermé dans la Ville de Trichenapaly, ne déſeſpéroit point de s'y maintenir contre toutes les forces des Barbares; il comptoit ſur un puiſſant ſecours de la part de ſon frere Bara-Saheb, qui s'étoit attaché à la conquête du Maduré. Il étoit encore ſoutenu par l'eſpérance de voir le fils aîné de Nizam, & l'Empereur même, dont il ignoroit les ſecrettes intelligences avec Badgira, arriver avec toutes les forces de l'Empire, pour chaſſer les barbares d'une des plus fertiles Provinces des Indes; mais après

un siége de cinq mois qui épuisa ses vivres, sa constance commença à être ébranlée ; il étoit sur le point de capituler, lorsqu'il apprit par un Mogol que son frere, après avoir franchi divers obstacles, approchoit à la tête d'un Corps de huit mille hommes de cavalerie, l'élite des troupes Mogoles ; cette nouvelle ranima ses espérances, mais bientôt elles s'évanouirent à la vue du cadavre sanglant & percé de coups de son frere qu'on lui apporta de la part de Badgira, avec une lettre par laquelle le Chef des barbares lui mandoit *que Bara-Saheb, investi par un Corps de trente mille Marattes, avoit livré plusieurs combats avec un courage héroïque ; qu'enfin accablé par le nombre plutôt que vaincu, il s'étoit fait tuer sur un monceau de Marattes, sans jamais avoir voulu de quartier : que plein d'admiration pour la valeur d'un des plus célébres guerriers des Indes ; il n'avoit pû s'empêcher de donner des larmes à son triste sort, & qu'il lui envoyoit son corps, afin qu'il lui rendît les honneurs de la sépulture.* Malgré la douleur que lui inspiroit la perte déplorable de son frere, Sander-Saheb sentit le prix de la générosité de Badgira, il y prit confiance pour lui;

même, & se rendit à discrétion; il ne fut point trompé: le Roi des Marattes touché du courage & des malheurs d'une famille qui peu auparavant avoit joué un si grand rôle dans les Indes, lui accorda la vie & la liberté; mais il abandonna la ville de Trichenapali au pillage.

Après cette expédition, Badgira s'avança jusqu'à deux lieues de Pondichery avec toute son armée, dans le dessein d'exterminer les François, contre lesquels il étoit irrité, non-seulement pour avoir osé donner un asyle à la famille du dernier Nabab, mais pour avoir été les seuls des Européens établis sur les côtes de Coromandel qui ne lui eussent envoyé ni présens ni Ambassadeurs. Mais à la vûe de Pondichery & de la contenance des François, le barbare qui ne manquoit pas de génie, comprit qu'il se rendroit difficilement maître d'une si grande ville; avant donc que de commencer une entreprise dont il craignoit l'issue, il tenta d'amener les François à le satisfaire sur toutes ses prétentions, sans l'obliger d'employer la force des armes; il écrivit à Monsieur Dumas: sa lettre renfermoit de terribles menaces: après avoir fait un récit pompeux de ses ex-

ploits, Badgira ordonnoit fierement au Général François de lui livrer au plûtôt tous les Mogols réfugiés dans Pondichery avec leurs thrésors, de lui payer une grosse somme d'argent, & de se soumettre envers lui au même tribut que les Nababs d'Arcatte avoient, disoit-il, imposé aux François, en leur permettant de s'établir sur la côte de Coromandel: il finissoit en protestant de ne faire aucun quartier aux François, s'ils ne se hâtoient de le désarmer par leur soumission. Monsieur Dumas fut quelques jours sans répondre à une lettre si injurieuse à l'honneur de sa Nation; mais enfin après avoir consulté le Conseil-Souverain de la Colonie, voici en quels termes il répondit:

Vous me reprochez d'avoir donné asyle à la famille fugitive de l'infortuné Daoust-Ali-Kan; vous ignorez peut-être que tant que les Mogols ont été les maîtres de ces contrées, ils ont toujours traité les François avec les égards & la considération dûes à une des Nations les plus célebres de l'Univers; c'est en reconnoissance de leurs bienfaits que nous nous sommes fait gloire de recevoir & de protéger tout ce qui a échappé à vos armes. Pouvions-nous fermer nos portes, & laisser exposés aux

plus terribles malheurs une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux hors d'état de se défendre, sans nous deshonorer? Vous me pressez de vous les livrer; mais que penseriez-vous de moi, vous qui vous piquez de valeur & de générosité, si j'étois capable d'une si grande lâcheté? Les Mogols réfugiés à Pondicheri sont sous la protection de notre Roi, qui s'honore surtout de la qualité de pere des malheureux; tout ce que nous sommes ici de François, périrons pour les défendre.

Vous exigez de moi d'énormes contributions, avec menace de détruire Pondichery si je refuse de m'y soumettre; eh! bien, il faut vous apprendre que la France ne produit point d'or, mais du fer & des soldats, pour s'en servir contre ceux qui l'attaquent injustement; l'argent que vous avez trouvé sur ces côtes, c'est nous qui l'y avons répandu; mais nous le recevons nous-mêmes des Etrangers, en échange de nos denrées.

Vous me proposez de m'assujettir à un tribut imposé, dites-vous, depuis long-tems aux François par les maîtres de ces régions, vous vous trompez; les François n'ont jamais été soumis à aucun tribut ni hommage envers quelque Nation que ce soit dans l'Univers; il m'en coûteroit la

tête, si le Roi mon maître soupçonnoit seulement que j'eusse écouté une proposition si flétrissante pour la gloire de sa Nation.

Si je n'exécute vos ordres, vous me menacez de m'assiéger; je me défendrai en homme de courage: & peut-être vous appercevrez-vous que j'ai l'honneur de commander à la plus brave de toutes les Nations. Si par une suite d'événemens malheureux, je vois mes ressources épuisées, je retournerai en Europe sur mes vaisseaux, mais ce ne sera qu'après avoir mis le feu à Pondichery: je ne vous laisserai qu'un monceau de cendres & de ruines; c'est à vous à voir s'il est de la prudence de tenter une entreprise où il n'y a que des coups à gagner; au surplus, je mets ma confiance dans le Dieu du ciel & de la terre, devant qui les plus puissantes armées sont comme la paille légere que le vent emporte & dissipe dans les airs.

Cette réponse pleine de fermeté & de vigueur acheva d'en imposer au Chef des Marattes: il ne sçavoit à quoi se déterminer: entreprendre d'assiéger Pondichery, c'étoit courir risque de perdre son armée, & par conséquent, l'occasion de conquérir le Decan; d'un autre côté, quelle honte pour un Général couronné tant de fois par la victoire,

de n'oser attaquer une poignée de François dont il se croyoit bravé! que diroit toute l'Asie si après avoir fait éclater contre les François les plus terribles menaces, leur seule contenance le faisoit fuir ? La colere & l'indignation l'emporterent sur la crainte d'un mauvais succès : le siége de Pondichery fut résolu ; cette Ville malgré le courage de ses défenseurs ne pouvoit gueres manquer d'être emportée par une armée de trois cent mille hommes, lorsque, qui le croiroit ? un léger présent de quelques bouteilles de liqueur que M. Dumas fit à un Envoyé de Badgira dissipa la tempête qui s'étoit élevée avec tant de fracas : tant il est vrai que les plus grands événemens n'ont souvent d'autres principes que les causes les plus légeres. Le barbare, possesseur de cette liqueur plus précieuse pour lui que l'or & les diamans, en fit part à la Maîtresse de son Roi, en lui vantant la générosité & la grandeur d'ame des François ; l'Indienne passionnée pour les liqueurs pressa avec instance son Amant d'écrire à M. Dumas pour en obtenir ; Badgira qui craignoit d'être refusé, témoigna la plus grande répugnance pour cette démarche : mais enfin vaincu par les prie-

res & les careffes de fa Favorite, il écrivit au Gouverneur de Pondichery, & lui expofa fa demande; M. Dumas lui en envoya fur le champ une grande quantité, avec beaucoup d'autres rafraîchiffemens; cette honnêteté du Général François fit fur le cœur du barbare, qui, comme nous avons vû, n'étoit pas incapable de générofité, l'impreffion la plus agréable. Il fit préfent à fon tour à M. Dumas d'un *Serpau* * magnifique, & lui demanda fon amitié: peu après il fe mit en marche pour le Decan.

La conduite des François dans ces circonftances difficiles, acheva de les mettre dans la plus haute confidération aux Indes: on n'y parloit que de la grandeur d'ame de ces braves Etrangers qui n'avoient pas craint de s'expofer aux plus terribles dangers pour la défenfe d'une famille fugitive & profcrite; la gloire des François parvint bien-tôt jufqu'à Dhély; Nizam en fut frappé: il y prit d'autant plus de part que M. Dumas l'avoit fenfiblement obligé en donnant un afyle à la famille de

* Habit fort ample, d'étoffe de foie & or, plus ou moins riche, felon le rang des perfonnes auxquelles on l'envoye; mais c'eft la faveur la plus fignalée qu'on puiffe récevoir du Mogol, des Rois & des Généraux Indiens.

Daouſt-Ali Kan qui avoit été ſon vaſſal & ſon ami : il écrivit au Général François pour le féliciter ; mais ce qui valoit mieux que des complimens, il le fit créer par l'Empereur Manſoubdar ou Commandant de quatre mille cinq cens chevaux entretenus aux dépens du thréſor royal ; cette dignité eſt éminente, elle donne à ceux qui en ſont revêtus le même rang qu'aux Nababs & aux Généraux Mogols : ils ſont en droit de ſe faire précéder de différens Pavillons portés ſur des éléphans, de pluſieurs tymbales, de hautbois, de trompettes & autres inſtrumens militaires ; jamais Européen n'étoit parvenu à un ſi haut degré d'honneur dans l'Empire Mogol ; cette dignité eſt aujourd'hui héréditaire aux Gouverneurs de Pondichery. Cependant les Marattes avoient tranſporté le ſiége de la guerre dans le Decan : déjà ils aſſiégoient la fameuſe ville d'Oremgabad dans laquelle s'étoit renfermé le fils de Nizam avec l'élite de ſes forces ; Badgira preſſa le ſiége avec vigueur ; mais ſes Marattes d'ailleurs braves & endurcis à la fatigue ignoroient abſolument l'art de prendre des Villes ; bientôt rebuté du peu de ſuccès de ſes attaques, Badgira ſe contenta de reſſerrer

étroitement la place avec une partie de son armée, il envoya l'autre porter le fer & le feu dans toutes les Provinces voisines; il y eut des Corps de Marattes qui pénétrerent jusqu'à vingt-cinq lieues de Dhély, où ils répandirent la terreur; le seul Muhammed étoit tranquille, il ne voyoit pas sans un plaisir secret les Nababs presque tous rebelles & factieux, punis par les mains de ces mêmes Marattes qu'ils avoient si souvent appellés dans le sein de l'Empire. Le bruit courut alors qu'Oremgabad étoit réduite à l'extrémité par la disette: on ne sçauroit croire combien cette fausse nouvelle agita les esprits dans la Capitale: on étoit persuadé qu'après la conquête d'Oremgabad les barbares viendroient mettre le siége devant Dhély, & éteindroient peut-être jusqu'au nom Mogol dans les Indes; Nizam qui jusqu'alors n'avoit pû faire marcher les troupes Impériales contre les Marattes par les différens obstacles que le Sultan avoit apportés, parla si haut, qu'enfin Muhammed pour ne pas se rendre suspect d'intelligence avec les ennemis, lui permit d'en disposer; le Lieutenant absolu ordonna en vertu de sa charge au Grand-Visir d'aller combattre les barbares;

mais celui-ci soutenu par l'Empereur refusa d'obéir, il ne pouvoit pardonner à Nizam de ne lui avoir fait aucune part de l'autorité après toutes les promesses qu'il lui avoit faites, lors de leur union; ce refus remplit Nizam d'inquiétude, il se voyoit à la veille de perdre la Capitale du Royaume presqu'indépendant qu'il s'étoit formé, s'il ne se hâtoit de le secourir; d'un autre côté, il n'osoit quitter la Cour & se mettre à la tête de l'armée, dans la crainte que dès qu'il seroit en campagne, on ne rappellât les troupes & qu'il ne demeurât exposé à la discrétion de l'ennemi avec ses seules forces, qui ne pouvoient gueres monter qu'à douze mille hommes. Mais la fortune & l'adresse de Nizam le délivrerent des Marattes sans qu'il fut obligé de tirer l'épée.

On a pû voir ci-dessus que le premier Ministre avoit toujours entretenu de secrettes liaisons avec les Marattes & les Patanes, qu'il étoit dans l'habitude d'attirer dans l'Empire toutes les fois qu'il s'agissoit de se faire craindre ou rechercher du Sultan; les barbares s'étoient prodigieusement enrichis dans ces invasions, & le nom de Nizam leur étoit devenu cher & respectable; le

vieil Omrha qui sçavoit tirer parti de tout profita de la considération où il étoit auprès des Marattes pour sauver les Provinces qu'ils ravagoient : il écrivit à Badgira leur Chef, *qu'il ne pouvoit revenir de sa surprise de le voir porter les armes contre une famille qui avoit toujours été liée avec sa Nation par les mêmes intérêts; que si Badgira avoit oublié les services qu'il lui avoit rendus autrefois, Nizam ne pouvoit oublier ceux qu'il en avoit reçus à son tour dans les circonstances les plus critiques; que c'étoit par reconnoissance qu'il vouloit bien l'avertir que s'il ne se hâtoit d'évacuer le Decan, il alloit être enveloppé par toutes les forces Mogoles; que jamais les Nababs n'avoient été plus unis; qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne respirât l'occasion de se venger des ravages anciens & nouveaux qu'il avoit commis sur les terres de l'Empire; que, connoissant mieux ses vrais intérêts que Badgira, il avoit empêché l'effet des menaces des Mogols : mais qu'il ne pouvoit plus les retenir. Je n'ignore point*, ajoûta-t-il, *que Muhammed t'a promis ma dépouille, & que tu dois venir recevoir de ses mains le firman de la Vice-Royauté du Decan; mais rappelle-toi l'exemple du Céragi, & trem-*

ble ; ce n'est qu'un piège pour te perdre ; le dessein du sanguinaire Muhammed est de nous faire périr l'un par les mains de l'autre ; au reste, si tu avois jamais la témérité de te fier à la Cour de Dhély, quand même tu échapperois à la vengeance du Sultan, espèrerois-tu que les Mogols qui te regardent comme le fléau de l'Empire te laissassent jouir tranquillement de la fortune dont on t'éblouit ; malgré les sujets légitimes de plainte que tu m'as donnés, tu vois le zèle avec lequel j'agis ; pour toi, si les intérêts de ta Nation te sont chers & sacrés, si la lumiere du jour t'est précieuse, tu retourneras dans ta Patrie avant que d'essuyer l'orage qui gronde sur ta tête.

Cette lettre appuyée des présens les plus magnifiques, & du bruit qui se répandoit que toutes les troupes de l'Empire étoient en mouvement, fit sur l'esprit du barbare toute l'impression qu'en attendoit Nizam, le siége d'Oremgabad fut levé, les habitans de Dhély qui sçurent que c'étoit Nizam, qui par ses négociations avoit éloigné les Marattes, le regarderent comme le libérateur de l'Etat.

Pendant que le vieil Omrha se rendoit plus recommandable auprès du peuple par sa politique & ses succès,

le mépris qu'on avoit conçu pour Muhammed, augmentoit de jour en jour par l'indifférence qu'on remarquoit en lui pour le bonheur de l'Etat: mais ce qui acheva de le rendre tout-à-fait odieux, ce fut le bruit qui se répandit, que les Marattes ne s'étoient mis en mouvement que par ses ordres secrets. L'exécration étoit d'autant plus grande contre le Sultan, que les Marattes avoient encore fait plus de mal que les Persans. Indépendamment du nombre étonnant d'hommes & de femmes qui avoient été enlevés par le fer, le feu & la famine dans cette malheureuse invasion, les Mogols qui échapperent à la premiere fureur des barbares, avoient été condamnés à suivre leurs vainqueurs sur les montagnes & dans les forêts qui leur servent d'asyle; & la plûpart de ces infortunés y avoient péri de misere & de douleur. La presqu'Isle endeçà du Gange, la plus belle & la plus riche contrée des Indes, avoit tellement été ruinée, que sans la fertilité de la terre, & les manufactures qui y attirent le commerce de toutes les nations de l'Univers, elle ne se feroit peut-être pas rétablie d'un siécle. On observe que ces Marattes enleverent autant d'or,

d'or, d'argent, de pierreries & d'effets précieux, que les Persans en avoient enlevé de Dhély & des Provinces septentrionales lors de leur invasion; c'est ainsi que cet Empire autrefois si redoutable sous Oramgzeb, étoit devenu entre les mains de son arriere petit-fils, la proie & le jouet de ses voisins. Les Nababs témoins du déchaînement universel des esprits contre l'indigne héritier de tant de grands Rois, en profiterent pour rendre inébranlables les fondemens de l'indépendance qu'ils avoient déja jetté dans leurs gouvernemens; mais ce qu'on aura peine à comprendre, c'est que Muhammed qui n'avoit rien de cher & de sacré, que la mollesse & le plaisir, parut consentir lui-même à la révolution qui, de despotique qu'il étoit, rendit l'Empire des Mogols féodal; ainsi moyennant un tribut & un contingent de troupes qu'on régla pour toutes les Nababies, les Gouverneurs, sous le nom d'esclaves de l'Empereur qu'ils continuerent de prendre, devinrent de vrais Souverains; ils jouirent du droit de vie & de mort sur les peuples qui leur étoient soumis, de celui de lever des troupes & de faire la guerre; les plus puissans d'entr'eux

se firent appeller *Soubas* ou Rois, & ce n'étoit pas sans raison, puisqu'ils comptoient au nombre de leurs feudataires des Souverains Indiens. Les Soubas peuvent être regardés comme les vassaux immédiats de la couronne, les Gouverneurs particuliers qu'on appelle *Soubdaris* ou *Faussedars* dépendent d'eux, c'est au thrésor du Souba qu'ils portent le tribut dont ils sont redevables, c'est à lui qu'ils livrent le contingent de troupes auxquel ils sont taxés; mais à cette obligation près, ils jouissent aussi dans leur district de la souveraine puissance, & leurs Gouvernemens peuvent être regardés comme des arriere-fiefs de l'Empire; La Puissance Mogole aux Indes est donc en quelque sorte semblable au Corps Germanique; le Sultan, comme l'Empereur, est plutôt le chef de l'Empire que le Souverain: les Nababs sont à peu près comme les Electeurs & les Princes de l'Empire, comme eux ils sont obligés de fournir un contingent en troupes & en argent, dont ils se dispensent le plus qu'ils peuvent, & comme eux ils exercent dans leurs Etats une puissance souveraine & militaire; toute la différence qui s'y trouve, c'est que ces grandes places sont

héréditaires en Allemagne, & qu'elles ne le sont pas encore devenues aux Indes. Les Rois Mogols qui comprennent que le coup mortel sera porté à leur autorité, dès que les Gouvernemens seront héréditaires, n'accordent qu'avec peine le *firman* ou l'investiture aux enfans de ceux qui les possédoient; ce n'est pas au reste par respect qu'on s'adresse à eux pour obtenir ces sortes de graces, c'est dans la crainte qu'ils ne vendent l'investiture de ces mêmes Etats à des Seigneurs assez puissans pour le faire valoir par leurs propres forces. L'Empereur Mogol n'est qu'un fantôme de Souverain, qu'on ne recherche que quand on croit en avoir besoin: il n'a en effet d'autre pouvoir que celui que les Vicerois & les Gouverneurs veulent bien lui accorder; il a cessé d'avoir des revenus fixes & des armées à ses ordres; car les tributs auxquels sont assujettis les Rajas & les Soubas, les Faussedars & les Nababs, passans entre les mains des Soubas, ne parviennent presque jamais au thrésor Royal: ceux-ci trouvent toujours moyen de les garder; si on les presse trop, si on les menace, si on les cite à comparoître à Dhély pour rendre compte de leur conduite, ils se

moquent des ordres de la Cour, & appellent dans l'Empire les Patanes & les Marattes ; si l'Empereur les révoque ou les proscrit, ils en viennent à une révolte ouverte ; & telle est la mollesse des Sultans, que si celui qu'ils nomment en la place du rebelle, n'est point couronné par le succès, ils le désavouent & s'empressent d'envoyer le firman au vainqueur, afin de conserver une ombre de Souveraineté : ainsi s'éternisent les attentats, les révoltes, les guerres civiles, l'Anarchie ; ainsi s'évanouit la gloire d'un Empirre si étendu. Muhammed eut la douleur de survivre à sa puissance : il vit de vils esclaves devenus, pour ainsi dire, ses égaux, le braver & l'insulter : sa domination immédiate ne s'étendit plus guéres que sur Agra & Dhély ; toutes les fois qu'il fallut repousser les ennemis de l'Etat, il fut obligé de mendier le secours de ses fiers vassaux qui quelquefois le lui refuserent. Quelqu'insensible que fût Muhammed, il ne put considérer sans frémir, de quel degré d'élévation il étoit tombé. Il regardoit avec raison Nizam comme le seul auteur de ses désastres, & sa haine contre lui étoit mortelle : il l'avoit renfermée jusqu'ici par foiblesse, par ména-

gement pour le Roi de Perse dont il redoutoit de s'attirer la colere ; mais il n'eut pas plutôt appris que cet usurpateur, qui avoit fait si long-tems gémir l'Humanité sous le poids de son orgueil & de ses brigandages, avoit expié ses forfaits par une mort sanglante, qu'il chercha enfin à se venger du traître Nizam. Celui-ci aussi puissant que Muhammed, & toujours environné d'une troupe nombreuse de Persans & de Tartares, évita sans peine les effets de la haine de son Roi; craignant enfin un coup de désespoir de sa part, il prit le parti de se retirer dans son Gouvernement; mais avant que de partir, il résolut de mettre le comble à ses crimes par le plus horrible attentat; il fit venir chez lui les principaux Omrhas qui lui étoient tous dévoués, & après s'être assuré d'eux par les plus terribles sermens, il leur tint ce discours. *Le Sultan nous regarde depuis long-tems avec les yeux de la haine & de la fureur, la puissance à laquelle nous nous sommes élevés par notre courage, lui est suspecte & odieuse; il cherche à nous la ravir avec la vie. Il n'y en a pas un parmi nous à qui il n'ait tendu des embuches secrettes; qui ignore qu'il a invité Badgira à se rendre à Dhély, dans le dessein de*

nous faire égorger par ce barbare? Si nous avons échappé à ses coups, ce n'est que par les soupçons que j'ai sçu faire naître dans l'esprit du Maratte qui n'a osé se fier au tyran de ces lieux. Il est tems, illustres Omrhas, de prévenir notre ruine par la mort de notre ennemi. Depuis qu'à la honte éternelle du nom Mogol il regne, que sont devenues la gloire & la puissance de la plus florissante Monarchie de l'Asie; l'Empire a été ouvert aux nations barbares qui l'ont désolé; que dis-je, n'est-ce pas lui qui les a introduites dans l'Empire? Si les plus belles Provinces fument encore du sang de leurs malheureux Citoyens, c'est lui qui l'a versé par les mains des Marattes. Si la plûpart des Villes de la presqu'Isle d'en-deçà du Gange, ne sont plus qu'un monceau de pierres & de cendres, c'est lui qui a allumé le flambeau des brigands qui les a consumés. Si la Capitale de l'Empire est tombée entre les mains des Persans, c'est par sa lâcheté que nous avons succombé; mais ce qui est bien plus déplorable, corrompus par l'exemple contagieux de Muhammed, les Mogols, ce peuple autrefois si fier & si brave, a perdu son courage, ses vertus & ses mœurs; vengeons les malheurs de la patrie, sur l'auteur de sa honte & de ses désastres.

Mais il ne suffit pas de nous défaire de l'oppresseur de l'Etat, il faut ensevelir & confondre dans sa destinée tous ceux qui pourroient le venger. Que son fils Amet-Shah sur-tout n'échappe pas à notre juste fureur; baignons-nous sans remords dans le sang de cette race de tyrans qui a si long-tems accablé les Indes du poids de son orgueil; de quels crimes ne s'est-elle pas souillée depuis qu'elle a envahi ces délicieuses contrées? Quels torrens de sang n'a-t-elle pas fait couler? Le plus célébre de ces brigands, Oramgzeb, a arraché la vie à son pere & à ses freres. Qui pourroit compter le nombre des victimes qu'il a sacrifiées à son ambition? Mais depuis que ce monstre a cessé de vivre, quels forfaits n'a pas commis son indigne postérité? Les freres égorgés par les freres, les Rois massacrés par les Princes de leur maison, un thrône toujours teint de sang & environné de la perfidie & de la trahison; à combien de Musulmans ces révolutions n'ont-elles pas coûté la vie, & quel succès ont-elles eu? Elles ont élevé au thrône le plus lâche des hommes, un Prince qui ne rachette ses vices & son infamie par aucucune vertu. Hâtons-nous d'en délivrer la terre, & de mettre la couronne sur la tête de l'un de nous. Sous ses auspices nous rendrons à

l'Empire l'éclat qu'il a perdu, nous regnerons en paix & sans inquiétude dans les Provinces que nous avons sçu mettre sous notre domination. Ce discours fut reçu par tous ces scélérats avec un applaudissement incroyable, il n'y en eut pas un seul parmi eux qui réclamât la voie de la justice & de l'humanité en faveur de son Prince; chacun se hâta de proposer les moyens qu'il croyoit les plus sûrs pour le succès du parricide; Nizam après les avoir écouté, les rejetta, & proposa le plan qu'il méditoit depuis long-tems. Il dit que pour venir plus facilement à bout de leurs entreprises, il falloit engager les barbares à fondre sur l'Empire, avec toutes leurs forces; que dès que la guerre seroit allumée, on exciteroit les peuples à demander que l'Empereur se mît lui-même à la tête de l'armée avec son fils pour la défense de l'Etat, & qu'on les feroit périr l'un & l'autre dans le combat, sans qu'on pût les accuser d'avoir part à leur mort; que si Muhammed, par lâcheté, refusoit de se mettre en campagne, il falloit obtenir, à quelque prix que ce fût, que son fils qui brûloit de signaler son courage, commandât l'armée; qu'on le livreroit

lui & ses troupes à la discrétion des barbares, & que dans le même tems on égorgeroit Muhammed à Dhély; qu'on feroit ensuite courir le bruit qu'il avoit attenté sur sa personne, de regret de la mort de son fils & de la perte de la bataille; on s'arrêta à ce projet: Nizam partit sur le champ pour Oremgabad, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il employa toute son adresse à soulever les Patanes. Ce peuple avide de guerre & de butin, se rendit sans peine aux instances de Nizam; il forma une armée de deux cent mille hommes, qui marcha droit à Dhély, mettant tout à feu & à sang sur sa route.

Le bruit ne fut pas plutôt répandu dans Dhély, qu'une armée de barbares approchoit, que le trouble & la consternation s'y répandirent; on se rappelloit avec douleur les maux qu'on avoit éprouvés dix ans auparavant de la part des Persans, on en redoutoit de plus grands de la part des Patanes, nation cruelle, féroce & ennemie irréconciliable des Mogols; on sçavoit qu'il n'y avoit chez les Grands, ni respect pour l'Empereur, ni concorde, ni union, ni zèle pour la patrie. Le peuple qui presque toujours pense & agit contre ses

vrais intérêts, demandoit à grands cris Nizam, dont l'autorité & le génie fertile en expédiens, pouvoit sauver l'Etat dans ces tristes circonstances. On voit par-là combien il étoit éloigné de croire que l'hypocrite Omrha eût été l'auteur des désastres publics, & en particulier de la nouvelle invasion des Patanes; cependant Muhammed, que le danger effrayoit plus que personne, se hâta de convoquer un Dorban pour prendre les mesures les plus convenables pour repousser l'ennemi; les Princes, les Omrhas, les Rois Indiens, tout ce qui se trouvoit de plus illustre à la Cour s'y rendit; Muhammed parut sur un thrône d'or avec le même faste que ses prédécesseurs : c'étoit presque tout ce qui lui restoit de la souveraine puissance; après avoir rendu compte, en peu de mots, de l'invasion des barbares, de leurs forces & de leurs menaces, il exhorta l'assemblée à agir de concert avec lui, pour chasser des terres de l'Empire l'ancien ennemi du nom Mogol. *Au surplus*, ajouta le Sultan, *tous mes sujets ont les yeux fixés sur vous, c'est dans cette illustre assemblée qu'ils cherchent leurs libérateurs; sans doute qu'il n'y a personne ici qui ne soit prêt à répandre son*

ſang pour la patrie ; que tous ceux donc qui prétendent à la gloire immortelle de venger l'Empire, approchent de mon thrône & reçoivent de ma main ce Bétel, moins comme une marque de faveur & d'eſtime, que comme le gage de la victoire. A ces mots il s'arrête pour voir l'effet de ſon diſcours ; mais loin de ſe rendre à l'invitation du Prince, tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, garderent un morne & profond ſilence ; de tant d'hommes enrichis par les bienfaits du Souverain, il n'y en eut pas un ſeul qui ſe ſentit aſſez de courage & de reconnoiſſance pour expoſer ſa vie en ſa faveur. Le Sultan Amet-Shah âgé ſeulement de dix-huit ans, indigné de voir le thrône entouré de lâches & de traîtres, ſe léve & s'approche de l'Empereur pour recevoir de ſes mains le Bétel ; mais l'Empereur effrayé & confondu de la réſolution de ſon fils, ne put ſe réſoudre à le lui donner. *O ! mon fils*, s'écria Muhammed, les larmes aux yeux, *j'applaudis à votre piété & à votre grandeur d'ame, mais je ne conſentirai point à votre départ ; puis-je dépoſer les deſtinées de l'Empire en des mains ſi jeunes ? Abandonnerai-je aux dangers de la guerre, la tête la plus précieuſe de l'E-*

tat, l'héritier de la Couronne, tandis que tant de Généraux qui ne subsistent que de ma solde, se tiendront renfermés dans leur serrail? Non, vous ne partirez point. L'Empereur fut à l'instant interrompu par des cris qui s'éleverent de toute la salle: *qu'il marche, c'est à lui à défendre l'Empire dont il doit hériter; il s'est présenté, il faut quil marche.* Le jeune Amet-Shah seconda bien l'intention de ces séditieux; il se jetta aux pieds de l'Empereur, & le conjura avec tant d'instance de l'abandonner à son courage & à sa fortune qu'enfin Muhammed intimidé par les cris & l'insolence des Omrhas, lui présenta, en frémissant, le Bétel il se retira aussi-tôt, inquiet, agité, rempli des plus noirs pressentimens; les Grands, complices de la conspiration de Nizam, triomphoient; l'Empereur n'eut pas les mêmes obstacles à combattre pour avoir une armée, c'étoit à qui lui offriroit des troupes; les Conjurés se signalerent par-dessus les autres, & bien-tôt Amet-Shah se vit à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, avec laquelle il marcha à l'ennemi; les Conjurés se partagerent, les principaux resterent à Dhély dans le dessein de tremper leurs mains dans le sang du

pere, & les autres suivirent le fils dans son expédition, après s'être engagés par les plus terribles sermens à le poignarder ou à le livrer à l'ennemi. On s'étoit concerté de façon que le double attentat devoit être exécuté à peu près dans le même tems.

Cependant Amet Shah qu'on croyoit devoir être accablé du fardeau dont il s'étoit chargé en demandant le commandement de l'armée, s'en acquitta avec plus d'habileté qu'on n'étoit en droit de l'attendre de sa jeunesse; dans cette expédition qui ne fut pas de longue durée, il parut actif, vigilant, appliqué, humain, généreux, libéral, affable, attentif aux besoins du soldat & de l'Officier; ces qualités lui concilierent l'estime & le respect de toute l'armée: plusieurs mêmes des Conjurés ne purent être témoins de tant de vertus & de graces, sans être touchés de compassion du sort tragique qu'on destinoit à un jeune Prince, fils de tant de Rois & d'Empereurs; de la compassion, ils passerent bien-tôt au repentir: ils eurent horreur de verser le sang d'un Sultan qui prenoit plaisir à les combler tous les jours de caresses & de présens; ainsi au lieu d'exécuter les ordres qu'une

poignée de scélérats leurs avoient donnés, ils en firent part à Amet-Shah, qui fit arrêter sur le champ & exécuter aux yeux & avec l'applaudissement de toute l'armée, les assassins cachés dans son camp; de-là il marcha à l'ennemi sur lequel il remporta une victoire complette.

Pendant ce tems-là les Chefs des Conjurés, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour, jugeant que les ordres sanguinaires qu'ils avoient donnés à leurs complices étoient exécutés, & qu'Amet-Shah cessoit de vivre, répandent sourdement dans Dhély la nouvelle qu'il s'est livré une grande bataille, que le Prince a été tué, & l'armée Impériale entiérement défaite; sur ce bruit qui excite un trouble général dans la Ville, ils se rendent au Palais, comme pour consoler l'Empereur & prendre ses ordres dans de si tristes conjonctures; mais à peine sont-ils introduits en présence de Muhammed, que cette troupe de scélérats au nombre de vingt-deux, s'élancent comme des forcenés sur le Prince, l'étranglent de leur propres mains avec une férocité sans exemple, & jettent son cadavre par les fenêtres; après cette affreuse exécution, les parri-

cides se dispersent dans la ville & publient avec toutes les marques de la douleur & de la consternation ; que l'Empereur, à la triste nouvelle de la perte de son fils & de l'armée, étoit entré dans un tel accès de désespoir, qu'il s'étoit précipité du haut de son appartement : ainsi périt misérablement, par les mains des Courtisans auxquels il avoit abandonné ses thrésors & son autorité, le Sultan Muhammed-Shah, Prince éternellement célébre par les malheurs auxquels il fut en proie pendant un regne de trente ans, le plus funeste dont il soit fait mention dans les fastes de l'Empire des Mogols.

Le Prince Amet-Shah revenoit vainqueur & couvert de gloire à Dhély ; mais quelle fut sa douleur lorsqu'il apprit sur sa route la triste destinée de son pere! On eut beau l'assurer que l'Empereur avoit attenté lui-même à ses jours, il ne put y ajouter foi ; & venant à se rappeller le danger extrême qu'il avoit à peine évité, il ne douta point que les mêmes scélérats qui avoient voulu arracher la vie au fils, ne fussent coupables de la mort du pere. Ses soupçons se réaliserent, le crime transpira, & il apprit avec horreur toutes les par-

ticularités de la conſpiration, le nombre & la qualité des Conjurés ; on lui ajouta que le deſſein de ces ſcélérats étoit de l'égorger auſſi & d'anéantir toute la poſtérité de Tamerlan : quoiqu'Amet-Shah ne reſpirât que la plus cruelle vengeance, il fut aſſez maître de lui-même pour diſſimuler les tranſports de ſa rage; s'il ſe fût préſenté à Dhély en Roi & en fils irrité, il auroit eu à combattre les hommes les plus puiſſans de l'Empire, & peut-être auroit-il ſuccombé au lieu de ſe venger ; loin donc de laiſſer entrevoir ſes deſſeins, il refuſa de ſe porter pour l'héritier de l'Empire, il déchira ſes vêtemens, & prit ceux d'un Faquir; & afin que perſonne ne pût douter du nouveau genre de vie qu'il avoit embraſſé, il aſſembla l'armée, & le viſage pâle, défiguré, mouillé de larmes, couvert d'habits groſſiers ; il déclara *que pénétré des malheurs qu'il avoit eſſuyés dès le printems de ſa vie, & ne ſe ſentant pas aſſez de forces pour ſoutenir le poids de ceux dont il étoit menacé ſur un thrône ſemé d'écueils, il renonçoit à l'Empire de ſes ancêtres; qu'il vouloit enſevelir dans la retraite & la pénitence les triſtes jours que le ciel lui avoit comptés dans ſa colere; qu'il ſe rendoit à Dhély, uniquement pour ab-*

diquer la couronne & la mettre lui-même sur la tête de celui des Grands que ses Sujets en jugeroient le plus digne.

La résolution d'Amet-Shah parvint bien-tôt à la Capitale, & excita beaucoup de surprise : le peuple ne pouvoit s'empêcher d'admirer un tel sacrifice dans un Prince âgé de dix-huit ans & couronné par la victoire ; les Grands trouvoient ce projet bizarre, extravagant, indigne d'une grande ame, & du libérateur de l'Etat ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que personne ne s'avisa de douter de la réalité d'un dessein si extraordinaire ; au reste dès ce moment les Conjurés ne penserent plus à arracher la vie à un Prince qui renonçoit de si bonne grace au thrône, & chacun d'eux ne parut plus occupé que des moyens de parvenir à la place qu'il abandonnoit. Quand on sçut qu'il étoit arrivé aux portes de Dhély, les Grands se rendirent en foule auprès de lui, Amet-Shah les reçut dans sa tente avec un visage si changé & si abattu, qu'à peine pûrent-ils le reconnoître; lorsque les Omrhas voulurent se prosterner & lui rendre les honneurs dont sont en possession les têtes couronnées : *non non*, leur dit-il, d'une voix éteinte & entre-

coupée de sanglots, *ces respects, ces hommages ne conviennent point à un Faquir, réservez-les à celui que le ciel destine pour votre Roi, je renonce à un thrône environné de précipices ; l'un de vous prendra possession de mon héritage, je lui en fais le sacrifice avec joie ; je ne rentrerai dans le palais plein de la gloire de mes ayeux, que pour avoir encore une fois la consolation d'embrasser celle qui m'a donné le jour, & puis tout finira pour moi dans l'Univers ; que celui de vous que j'enverrai chercher cette nuit, se tienne prêt à recevoir de mes mains le sceau de l'Empire & à regner sous mon nom. Puisse-t-il, hélas ! gouverner sous de plus heureux auspices que mon infortuné pere : pour moi, dans la retraite à laquelle je me consacre, je ne serai occupé que du soin d'implorer la protection de l'Eternel sur cet Etat gouverné depuis si long-tems par mes augustes ancêtres.*

A ces mots les Omrhas se retirerent pleins d'espérance, il n'y avoit aucun de ces brigands qui ne se flattât que le choix du Prince tomberoit sur lui ; ainsi, loin de suivre le projet qu'ils avoient conçu de se défaire du fils comme du pere, ils n'étoient occupés que de l'heureux moment où ils alloient être assis sur le thrône de Tamerlan : tandis qu'en-

ivrés de joie & d'ambition, ils hâtoient par leurs vœux & leur impatience l'heure à laquelle ils feroient appellés au palais. Amet-Shah leur préparoit la mort, juste récompense de leur parricide; il aposta dans vingt-deux chambres du palais qu'il destinoit pour les lieux de sa vengeance, deux bourreaux, avec ordre d'étrangler l'Omrha qui y entreroit pendant la nuit; au reste le Prince se conduisit avec tant de prudence & de mystère, que personne dans le palais, excepté un petit nombre d'hommes fidéles, ne se doutoit de la scène horrible qui alloit s'y passer.

Vers le milieu de la nuit on vint chercher de la part du Prince le premier Ministre. Il accourt triomphant, & croyant déjà être en possession du thrône; on le conduisit dans une chambre, où au lieu de la couronne, il trouva deux bourreaux qui l'étranglerent; les vingt-un autres principaux Conjurés subirent peu après le même sort dans autant de chambres séparées; c'est ainsi qu'en moins de deux heures, le nouvel Empereur se vit délivré par son adresse & son courage de ses plus cruels ennemis.

Aussi-tôt après l'exécution, on ex-

posa aux portes du palais les cadavres des criminels ; ce spectacle fit frémir le peuple, parce qu'ils étoient les premieres têtes de l'Empire & qu'on ignoroit leur crime ; mais lorsqu'on sçut qu'ils étoient coupables de la conspiration la plus horrible contre la maison Impériale, le peuple applaudit à la justice du Sultan, & trouva le supplice de ces scélérats encore trop doux.

Cependant Amet-Shah à qui on ne peut refuser la justice de s'être conduit en grand homme dans des circonstances si difficiles, se rendit dès le matin à la salle d'audience dans tout l'éclat de la souveraine puissance ; il monta sur le thrône, & exposa, par ordre & avec beaucoup de dignité à l'assemblée qui étoit composée des principaux citoyens de Dhély, la conspiration des Omrhas, comment ils avoient conçu le projet d'exterminer la famille de Tamerlan, & de déchirer l'Empire ; il prouva que c'étoit eux qui avoient appellé les Patanes, il rendit compte du danger auquel il avoit été exposé de leur part dans l'expédition qu'il venoit de terminer avec tant de gloire & de bonheur, delà il passa au parricide commis en la personne du dernier Empereur, qui étoit

encore un secret pour la plûpart de ceux qui l'entendoient ; quand il entra dans les particularités de cet horrible attentat, & qu'il vint à parler de la férocité avec laquelle ces monstres avoient porté leurs mains impies sur la personne sacrée de leur Roi, sa voix s'altéra, les larmes qu'il versoit en abondance, l'empêcherent de continuer ; toute l'assemblée saisie d'horreur & d'effroi, éclata en cris & en sanglots ; enfin après s'être remis, l'Empereur continua son discours, il raconta à quels indignes artifices il avoit été obligé de descendre, pour mettre ses jours à couvert de la fureur des Conjurés & en même tems pour assurer sa vengeance & la tranquillité publique ; *ainsi*, ajouta fierement le jeune Prince, *seront traités ceux qui oseront marcher sur leurs traces criminelles ; il est tems de rétablir l'Empire désolé par les intrigues, l'ambition & l'audace d'un petit nombre de factieux ; que tout rentre aujourd'hui dans l'ordre & le devoir ; pour vous, citoyens fidéles, qui faites consister votre gloire dans le respect & la soumission dûes à la souveraine puissance, secondez les efforts de votre Sultan, aidez-le à faire rendre à la Majesté Royale son autorité, aux*

loix leur force, à l'Empire la félicité dont il jouissoit sous Oramgzeb. A ces mots il fut interrompu par de longues acclamations ; on le proclama Empereur des Indes ; on lui souhaita la valeur de Tamerlan, la fortune d'Akebar, le génie d'Oramgzeb, & la bonté de Shah-Halam. Le Sultan distribua ensuite les principales dignités devenues vacantes par la mort de tant de criminels, à tous ceux qui avoient signalé leur fidélité & leur attachement pour Muhammed, aux Officiers qui s'étoient distingués à la bataille contre les Patanes, & enfin à ceux qui lui avoient révélé la conspiration, & son choix fut généralement applaudi. Heureux le jeune Prince, si, justifiant les hautes espérances qu'il donnoit, il eût saisi cet instant que les Grands étoient humiliés & effrayés pour réunir à son domaine les Provinces usurpées ; mais qui le croiroit, ce Sultan si brave, si ferme, ce Prince qui s'annonçoit en héros, n'eut pas plutôt goûté les charmes de la souveraine puissance, qu'il se laissa subjuguer par la volupté si fatale aux Souverains de l'Asie ; il languit dans la même mollesse que son pere, comme lui il abandonna le gouvernement à des favoris ;

qu'arriva-t-il? les Nababs s'affermirent dans leurs gouvernemens usurpés ; la puissance Impériale fut aussi méprisée que sous le précédent regne, Amet-Shah éprouva ainsi que Muhammed la honte & l'humiliation ; enfin il fut déthrôné & enseveli dans une prison perpétuelle où il mourut de douleur & d'ennui.

Ces tristes évenemens n'arriverent que successivement ; le grand coup que venoit de frapper Amet-Shah contint tous ses sujets dans le devoir. La terreur qu'il avoit inspirée étoit si grande, que les complices des Omrhas mis à mort, qui avoient en leur disposition des forces considérables, & qui se voyoient menacés également d'une mort honteuse & cruelle, n'eurent jamais le courage de se défendre ; ils se laisserent arrêter & conduire en prison, où on ne les laissa pas languir long-tems ; leur procès leur fut fait, & la plûpart des Conjurés, ceux sur-tout qui par leur charge approchent le plus près de la personne de l'Empereur, & qui sont plus particulierement obligés de veiller sur ses jours, convaincus d'avoir livré Muhammed aux Parricides, périrent dans les supplices : le reste fut dégradé, ban-

ni ou condamné à une prison perpétuelle ; Casindican, fils aîné de Nizam, fut du nombre des derniers : son pere, qu'Amet-Shah regardoit avec raison comme sa principale victime, n'en eut pas été quitte pour une peine si légere s'il s'étoit trouvé à Dhély. Il étoit comme nous avons vû, l'ame & le Chef de la conspiration ; c'est lui qui du fond de sa Vice-Royauté avoit soulevé les Patanes ; c'est lui qui avoit arraché la vie à Muhammed par les mains des Omrhas, c'est lui qui avoit donné le conseil d'envelopper Amet-Shah & toute la famille Impériale dans la ruine du dernier Sultan ; lui seul enfin espéroit recueillir le fruit de tous ces attentats. On sçait que pour ne pas partager le danger auquel il exposoit ses complices, il s'étoit retiré à Orem-gabad, d'où il attendoit chaque jour la nouvelle du succès de la conspiration, qu'il regardoit comme infaillible. Qu'on juge de sa douleur, lorsqu'il apprit qu'un Prince de dix-huit ans avoit été assez habile pour déconcerter les desseins des Conjurés & pour en tirer une vengeance éclatante ! Il comprit dès-lors qu'il étoit perdu. En effet, il reçut bien-tôt un ordre de l'Empereur, de se rendre

rendre à Dhély pour l'informer de sa conduite, & sur-tout pour remettre au thrésor Impérial les arrérages du tribut qu'il devoit comme Souba du Decan & de Golconde, dont il n'avoit pas payé un sol depuis trente ans qu'il avoit été mis en possession du gouvernement de ces riches & vastes Provinces. Quoique l'Empereur eût évité avec soin dans sa lettre de lui laisser appercevoir qu'il le soupçonnât seulement d'être complice de la conspiration, Nizam ne douta point que ses desseins ne fussent découverts, & qu'on ne le mandoit à Dhély que pour lui faire expier par une mort honteuse les crimes dont il étoit coupable. Pour se dispenser d'obéir, l'artificieux vieillard eut recours aux mêmes manœuvres qu'il avoit employées tant de fois avec succès. Il pressa les Marattes de se mettre en campagne pour tenir en échec les forces de l'Empereur; mais soit que les Chefs de ces brigands eussent été prévenus par Amet-Shah & qu'il les eût gagnés à force de présens, soit qu'ils fussent intimidés par la défaite récente des Patanes & par le courage & la vigueur que le jeune Sultan faisoit paroître, ils refuserent de se prêter aux

désirs de Nizam. Le Souba ne fut pas plus heureux dans ses négociations auprès des Grands qu'il sollicitoit à la révolte ; les traîtres & les factieux n'existoient plus, ou étoient contenus par la terreur.

Cependant les ordres de la Cour devenoient de jour en jour plus pressans & plus séveres ; déjà sur les délais affectés de Nizam & la découverte de ses nouvelles intrigues, plusieurs Corps de troupes défiloient vers le Decan ; l'Empereur étoit d'autant mieux obéi qu'il n'y avoit point d'Omrha qui ne brûlât du désir d'être revêtu de la dépouille de Nizam ; le Viceroi de Golconde ne pensa point à se défendre, soit qu'il sentît que ses forces n'étoient pas capables de balancer celles de l'Empereur, soit qu'il craignît d'en être abandonné s'il venoit à lever l'étendart de la révolte, soit enfin que son courage ne fût plus le même, & qu'il crût voir en Amet-Shah un Dieu vengeur, armé de toute sa puissance pour le punir de ses crimes : on dit qu'il chercha à mettre à couvert de l'ignominie du supplice sa longue & brillante vie par une mort volontaire, & qu'il prit du poison qu'il tenoit prêt depuis bien des années ; d'autres soutien-

nent qu'il périt miſérablement ſous les coups de ſon fils Nazerſingue, comme ſi un vieillard de cent ſept ans, uſé de travaux, accablé de remords & d'inquiétude, n'eût pû mourir naturellement.

Quoi qu'il en ſoit, il étoit de la deſtinée de cet homme extraordinaire d'être fatal aux Indes pendant ſa vie & après ſa mort; il n'eut pas plutôt les yeux fermés, qu'on vit naître des guerres ſanglantes au ſujet de ſa ſucceſſion. En peu d'années les belles Provinces qu'avoit uſurpé Nizam éprouverent les plus grandes révolutions. On compte juſqu'à trois Soubas qui ne firent, pour ainſi dire, que paroître ſur le thrône; le premier fut Nazerſingue, celui des fils de Nizam qu'on accuſoit de l'avoir fait mourir; il ſe mit en poſſeſſion des Nababies du Decan & de Golconde, ſans attendre le Firman de la Cour de Dhély & au mépris du teſtament du vieux Souba, qui appelloit au thrône un de ſes petits-fils. Le premier ſoin de Nazerſingue fut de faire mettre aux fers trois de ſes freres.

A cette nouvelle, Amet-Shah tranſporté de fureur, déclara ſolemnellement Nazerſingue rebelle & ennemi de l'Empire; il ne pouvoit s'empêcher

d'admirer l'audace qui paroiſſoit héréditaire dans la famille de Nizam. Au lieu de punir cette famille odieuſe, & de réunir à la Couronne les deux puiſſants Etats que Nizam en avoit en quelque ſorte démembrés, il ſe contenta d'appeller à ſa Cour le petit-fils du dernier Souba, celui-même à qui le thrône avoit été deſtiné ; il donna à ce jeune Prince, qui avoit l'honneur d'être ſon proche parent, le nom de Mouzaferſingue, qui ſignifie, Invincible Guerrier; il le fit proclamer Souba du Decan & de Golconde, Généraliſſime des armées Impériales, & peu après il lui donna une armée nombreuſe, avec ordre de marcher ſur le champ à ſon oncle & de le lui amener mort ou vif; mais il ne ſe fioit pas tellement au courage du jeune Prince & à la valeur des troupes qu'il lui confioit, qu'il ne lui donnât en même-tems le ſage conſeil de rechercher l'alliance des François, dont les exploits étoient regardés comme héroïques à la Cour de Dhély.

Mouzaferſingue ne manqua pas de remplir les ordres de l'Empereur, il vint à bout de mettre dans ſes intérêts le célébre M. Dupleix à la conduite duquel les François devoient leurs ſuccès &

leur gloire ; M. Dupleix le reconnut pour le légitime Souba : il eut pour lui les égards & la considération qui lui étoient dûs en qualité de Prince & de parent de l'Empereur ; mais ce qui flatta sans doute encore davantage Mouzafersingue, c'est qu'il l'aida de tout son pouvoir ; il lui fournit des troupes Européennes & de l'argent : ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de cette guerre ; il suffit de dire que Mouzafersingue après avoir remporté plusieurs victoires par le courage de ses nouveaux Alliés, éprouva à son tour les vicissitudes de la fortune ; il se trouva même réduit à de si grandes extrêmités, qu'il se vit obligé de se rendre à son oncle sans pouvoir obtenir d'autre condition qu'une vaine promesse qu'on n'attenteroit point à ses jours ; mais une pareille promesse de la part de Nazersingue, Prince lâche, cruel, sans foi & sans mœurs, eût été un foible rempart pour les jours de l'infortuné Souba, sans la crainte des François dont le nom seul faisoit trembler l'Usurpateur ; il avoit toujours craint d'être déthrôné par cette vaillante Nation ; sa crainte ne tarda pas à être justifiée par l'événement : les François après avoir eu en vain recours

aux négociations pour tirer leur Allié des mains de son oncle ; las de se voir trompés par le Tyran qui n'exécutoit aucune des promesses qu'il leur avoit faites, prirent enfin le parti de lui déclarer la guerre.

Jamais les François ne se distinguerent davantage que dans cette expédition conduite par M. Dupleix avec une habileté supérieure ; ils vinrent à bout de triompher des plus grands obstacles ; on ne pouvoit voir sans une surprise mêlée d'admiration cinq ou six cens Européens attaquer des armées de cent mille Mogols, Patanes ou Marattes, les poursuivre & remporter sur elles autant de victoires qu'ils livrerent de combats ; enfin les succès des François furent couronnés par la défaite & la mort de leurs ennemis ; Nazersingue, qui depuis long-tems étoit odieux à ses Sujets par sa tyrannie, s'étoit toujours tenu à l'écart du danger, soit par l'effet de sa lâcheté, soit dans la crainte de se voir abandonné & trahi par ses principaux Officiers. Mais les progrès des François, les murmures qui s'élevoient dans son armée lui firent oublier le systême de politique qu'il avoit embrassé ; il résolut de tenter un dernier effort en

personne & de livrer bataille aux François; ses craintes ne furent que trop justifiées par l'événement, son armée l'abandonna, & il fut assassiné par ses principaux Officiers, qui depuis long-tems avoient entrepris de lui arracher la vie, & de rendre la liberté & la couronne à Mouzafersingue. Ce Prince du fond de la prison passa au thrône; le premier soin du nouveau Souba fut de témoigner sa reconnoissance à la Nation généreuse qui avoit soutenu sa querelle avec tant de valeur & de constance : il la combla de caresses & de bienfaits ; il fit plus, il se rendit à Pondichery : là il mit solemnellement sa Personne & ses Etats sous la protection du Roi de France, dont il se déclara le vassal, comme il l'étoit déjà de l'Empereur Mogol; ensuite il se mit en route pour Oremgabad à la tête d'une armée très-leste & très-nombreuse; mais ce qui en faisoit la principale force étoit un Corps de sept à huit cens François accoutumés à vaincre; Mouzafersingue comptoit plus sur le secours de cette poignée d'Etrangers que sur toutes les forces des Indes pour se mettre en possession de son héritage.

Tout succédoit aux vœux du jeune

Souba ; déjà il étoit à soixante lieues de Pondichery, & les peuples s'empressoient par-tout avec joie à le reconnoître pour leur Souverain : son voyage n'avoit été qu'un triomphe & une fête continuelle, lorsqu'il se vit enfin arrêté sur sa route par quelques Nababs, Patanes & Marattes, qui s'étoient emparés des passages dans le dessein de lui faire acheter la liberté de continuer son voyage. Mouzafersingue fut d'autant plus surpris & indigné de l'audace de ces brigands qu'ils étoient ses vassaux & ses tributaires : dans l'excès de sa colere il cria aux armes, on en vint aux mains; mais les Barbares aidés de la situation des lieux, repousserent les Mogols, & en firent un grand carnage ; les François survinrent & arracherent la victoire à l'ennemi. Mouzafersinguecédantà l'impétuosité de son courage poursuivit les vaincus avec trop d'ardeur : il fut tué d'un coup de fléche qu'une main inconnue lui lança dans la mêlée.

La mort du Souba excita une nouvelle révolution ; ce Prince digne d'un meilleur sort ne laissoit qu'un fils encore au berceau. Les Généraux Mogols ne purent jamais consentir à élever sur le thrône un enfant que l'âge rendoit inca-

pable de régner ; ils courent à la tente où l'on détenoit prisonniers les trois fils de Nizam, & offrent la couronne à Salabetsingue, l'aîné des trois freres. Ce Prince, loin de paroître ébloui de l'éclat de la souveraine Puissance, balança long-tems s'il l'accepteroit ; enfin il déclara qu'il ne monteroit sur le thrône qu'avec l'agrément des François ; *car*, s'écria-t-il, *je ne peux vivre & régner qu'avec l'appui de cette Nation invincible.* Sur sa réponse les Généraux Mogols le conduisent à la tente de M. de Bussi Commandant des François qu'ils forcent de s'asseoir au milieu des Princes. *Voici*, lui dirent-ils, *les enfans de Nizam ; c'est à vous, guerrier magnanime, à choisir l'un d'eux pour notre Roi : car nous ne pouvons consentir à reconnoître en cette qualité le fils du malheureux Mouzafersingue ; il nous faut un Prince qui affermisse le thrône ébranlé par tant de révolutions, un Chef qui nous conduise aux combats ; mais surtout ne différez pas un instant votre choix, l'armée demande à grands cris un Roi : si elle se voit frustrée de son attente, elle se dissipera ; peut-être se partagera-t-elle en différens partis qui rempliront le camp de sang & de carnage.*

M. de Bussi pressé avec tant d'ins-

tance, se déclara en faveur de Salabetsingue; son choix fut confirmé à Pondichery, & il reçut ordre d'aller installer le nouveau Souba à Oremgabad, Ville éloignée de plus de cinq cens lieues de la côte, où est située la Capitale des Colonies Françoises dans les Indes. M. de Bussi exécuta cet ordre avec autant de sagesse que de valeur, il conduisit d'abord Salabetsingue à Golconde, & de-là à Oremgabad, faisant disparoître par-tout les obstacles qui s'opposoient à l'établissement du Souba; les François se signalerent par leurs victoires: mais ce qui leur fit encore plus d'honneur, c'est qu'ils se rendirent recommandables par la modération, l'humanité, le désintéressement, & l'éclat de mille vertus ignorées chez les Mogols. Salabetsingue pénétré de reconnoissance pour les services qu'il avoit reçu de ces braves Etrangers, les combla de bienfaits, & à l'exemple de son neveu Mouzafersingue, il se déclara vassal du Roi de France, en présence de ses principaux Sujets qui consentirent avec joie à cette démarche; Salabetsingue se conduisit depuis par les conseils de M. Dupleix qu'il regardoit comme son pere, & son protecteur.

Les commencemens de son regne ne furent pas exempts d'inquiétude & d'allarmes. Nous avons vû ci-dessus que Casindican, fils aîné de Nizam, avoit été arrêté à Dhély & condamné à une prison perpétuelle pour avoir trempé dans la conspiration que son pere avoit formée contre la postérité de Tamerlan ; mais soit qu'Amet-Shah eût reconnu dans la suite qu'il étoit moins coupable, soit qu'il voulût faire éclater à son égard sa clémence, soit peut-être qu'il eût entrepris de détruire les enfans de Nizam les uns par les mains des autres, il tira l'Omrha de prison, le rétablit dans ses dignités, & lui accorda même l'investiture du Decan au préjudice de celle qu'il avoit donnée à Mouzafersingue. Casindican, qui ne manquoit ni d'adresse ni de courage, entreprit bien-tôt de faire valoir la grace de l'Empereur; il envoya d'abord le Firman qu'il avoit reçu, à Salabetsingue, avec ordre de prendre possession des Nababies de Golconde & du Decan, & de les gouverner en son nom jusqu'à ce qu'il pût se rendre lui-même dans ses nouveaux Etats. Salabetsingue détenu dans les fers de Mouzafersingue, ou ne reçut point le Fir-

man, ou n'en put faire usage ; mais lorsque de la prison il fut monté au thrône, il se moqua des prétentions de son frere aîné. Casindican, favorisé de l'Empereur, leva une armée & s'avança en personne vers le Decan; ses menaces & ses mouvemens inquiétoient Salabetsingue avec d'autant plus de raison, que n'ayant point reçu de Firman de la Cour de Dhély, il ne pouvoit être regardé que comme un rebelle & un usurpateur dans tout l'Empire.

Pour prévenir les suites qu'il appréhendoit, Salabetsingue eut recours aux intrigues ; il envoya à Dhély la plus grande partie des thrésors de Nizam : celui qui étoit chargé de négocier en sa faveur n'eut pas de peine à réussir auprès de la Cour la plus vénale de l'Asie. Les Courtisans, les Ministres séduits par l'or de Salabetsingue, parlerent en sa faveur ; l'Empereur lui-même ébloui des présens magnifiques qu'on lui apportoit de la part du Souba, n'eut pas la force de suivre le systême de politique qu'il avoit formé pour détruire la puissance des enfans de Nizam : il eut la foiblesse d'accorder un nouveau Firman à l'heureux

Salabetfingue. Au refte, on prétend que rien ne contribua tant à faire changer Amet-Shah, après l'argent que Salabetfingue fema dans le Serrail, que la protection que les François avoient accordée à ce dernier ; le Mogol avoit la plus haute confidération pour ces braves Etrangers. On l'avoit fouvent entendu dire au bruit des exploits des François, qu'*avec de pareils Soldats il feroit affuré de réduire les Nababs & de rétablir l'autorité Impériale dans les Indes*. Peut-être défiroit-il ménager les François, afin d'obtenir quelque jour leur appui.

Quoiqu'il en foit, l'Empereur abandonna Cafindican : celui-ci n'en pourfuivit pas fon entreprife avec moins d'ardeur ; mais le fuccès ne répondit point à fes vœux & à fon courage, fes troupes furent repouffées avec beaucoup de perte. Sur ces entrefaites, il reçut des ordres féveres de Dhély, de mettre bas les armes & de revenir fur le champ à la Cour : Cafindican n'ofa plus tenter la fortune, & il obéit aux ordres d'Amet-Shah avec beaucoup de promptitude. L'Empereur charmé d'une docilité qu'il n'éprouvoit pas toujours de la part des Grands

de l'Empire, le combla de careſſes, & pour le dédommager de la perte de deux vaſtes Royaumes, il le créa Généraliſſime des armées Mogoles.

C'eſt ainſi, qu'au lieu de profiter des occaſions que la fortune lui préſentoit de détruire le plus inquiet des vaſſaux de l'Empire, dont la ruine entraînoit celle des autres uſurpateurs des Provinces, Amet-Shah contribua lui-même à affermir la puiſſance de Salabetſingue. C'eſt ſur-tout depuis cette époque, que ce Princeſe plongea dans les délices, & qu'il abandonna à des Miniſtres lâches, avares & corrompus, le ſoin des affaires. Que n'étoit-on pas en droit d'attendre d'un Prince monté ſur le thrône avec tant de gloire & de fierté? S'il eût eu le courage de fournir la carriere où il étoit entré, avec les thréſors que lui auroit fourni la conquête facile des Etats de Salabetſingue, il auroit dompté ſans peine les autres Nababs & réuni à la couronne les domaines immenſes qui en ont été aliénés; mais le travail l'effrayoit plus que le danger: la molleſſe ferma ſes yeux à la lumiere; il regna avec honte, & enfin périt dans le précipice toujours ouvert ſous les pas des Rois foibles, inappliqués & volup-

tueux. Un Prince de fon fang, appuyé de quelques Omrhas factieux, confpira contre lui & le déthrona : l'ufurpateur regna fous le nom d'Alemguir ou d'Oramgzeb II. (*a*) ; mais 1755.
le génie, le courage, la fortune & les talens éminens de ce fameux Monarque ne pafferent point avec fon nom au nouvel Empereur : il demeura tranquille fpectateur des guerres de fes vaffaux, fans fonger à en profiter. Il vit avec une ftupide indifférence les Nababs de la prefqu'Ifle en-deçà du Gange recourir tantôt à la protection des François, tantôt à celle des Anglois pour fe maintenir dans leurs Etats ou s'aggrandir. Au refte, les Mogols & les Indiens doivent fe féliciter des guerres éternelles de ces deux peuples les plus puiffans de la terre. Peut-être fans la jaloufie mutuelle qui les anime fans ceffe l'un contre l'autre, auroient-ils fait oublier dans les Indes le nom des Portugais & des Hollandois qui avec beaucoup moins de forces y ont fait tant de conquêtes les fiécles précédens. Peut-être les Indes entieres auroient-elles reçu, comme l'Amérique,

(*a*) L'Empereur Oramgzeb eft plus connu chez les Mogols fous le nom d'Alemguir.

les fers de l'Europe. L'exemple récent de Schah-Nadir, & celui de tant de Rois qui ont porté leurs armes avec succès dans cette partie de l'Asie, ne prouvent que trop combien elle a à craindre de deux peuples plus braves & mieux disciplinés que les Nations barbares qui l'ont conquise.

Telles sont les principales révolutions d'un Empire fondé avec beaucoup d'éclat & de gloire Si la puissance du Souverain des Indes n'est plus aujourd'hui qu'un vain nom, si c'est une idole qu'on encense ou qu'on foule aux pieds comme on veut, si la postérité du grand Tamerlan, du puissant Oramgzeb n'a conservé des débris d'une domination si vaste qu'Agra & Dhély; si cet Etat a plus essuyé de revers & de révolutions en cinquante ans, que tous ceux de l'Univers ensemble, les peuples ne doivent s'en prendre qu'à la lâcheté & à la mollesse de leurs derniers Rois.

RÉVOLUTIONS
DE SIAM.

LE Royaume de Siam eſt l'un des plus vaſtes & des plus riches de la preſqu'Iſle Orientale de l'Inde;il s'étend depuis la pointe de Malaca, juſqu'aux Royaumes de Pegu & de Laos:il eſt borné à l'Orient par la mer de la Chine,& à l'Occident par l'Océan Indien, de ſorte qu'il forme une eſpéce de preſqu'Iſle qui a plus de quatre cent cinquante lieues de circuit ; on diviſe ce Royaume en onze Provinces conſidérables ; les Côtes ſont très-peuplées, parce que le commerce y attire preſque toutes les Nations de l'Univers : on y compte beaucoup de Turcs, de Perſans, de Chinois, de Cochinchinois, & de Japonois ; les Peguans y égalent preſque le nombre des naturels du Pays ; les Européens & ſur-tout les Portugais & les Hollandois y ont établi un grand commerce. Ce Royaume eſt entre-coupé de belles rivieres, qui par leurs débordemens inondent preſque toutes les terres, depuis le

mois de Mars jusqu'au mois de Septembre ; le limon qu'elles portent dans les campagnes, y répand la fertilité & l'abondance : le Pays produit beaucoup de riz & toutes sortes de fruits inconnus dans nos climats, qui avec le poisson font presque l'unique nourriture du peuple ; on y trouve aussi des mines de plomb, d'étain, d'argent & surtout d'or; mais ce dernier métal est de très-bas aloi : les éléphans y sont en grand nombre. Enfin le principal commerce de ce Royaume consiste en étoffe de soie, en lins, en cotons, en bois de la Chine, en porcelaines, en musc, en ivoire, en barres d'or & d'argent, en perles, en pierres précieuses, & en toutes sortes d'orfévreries.

La Capitale de ce pays s'appelle Judia ou Juthia, elle est située dans une Isle que forme le Menam (*a*), fleuve très-large & très-profond : elle peut contenir environ six ou sept cent mille habitans ; les rues de cette Ville sont très-belles & très-bien alignées, elles sont remplies de canaux sur lesquels on peut

(*a*) Menam signifie en langue Siamoise la Mere des Eaux.

aller en bateau dans presque toutes les maisons ; si l'on jugeoit des richesses du Royaume de Siam par le nombre & la magnificence des Temples ou Pagodes qu'on voit dans cette Capitale & aux environs, & sur-tout par la quantité étonnante d'ouvrages & de statues d'or qui y sont renfermés, on le prendroit pour le plus riche pays de l'Univers ; mais la superstition qui ne régne pas avec moins d'empire à Siam que dans le reste des Indes, a porté les Rois & les peuples à se dépouiller de tout ce qu'ils avoient de plus précieux pour enrichir les Temples (*a*).

(*a*) On peut juger des thrésors que renferment les Temples de Siam, par ce que quelques Voyageurs nous disent de celui qui est construit dans l'enceinte du Palais ; il est orné de clochers ou de pyramides dorés qui jettent le plus grand éclat ; les murailles, les lambris, les pilliers & toutes les figures sont si bien dorées qu'il semble que tout soit revêtu de lames d'or ; on y voit sur une espéce d'Autel quatre figures d'or massif, dont les jambes sont croisées à la Siamoise : plus loin paroît une Statue debout, & qui touche de sa tête à la voûte ; elle a quarante-cinq pieds de hauteur & huit de largeur, & elle est d'or massif : à côté de ce colosse qui pese douze mille

Le Palais Royal est construit sur le bord du fleuve : il a une telle étendue qu'on le prendroit pour une grande Ville, toutes les tours & les pyramides sont dorées ; les appartemens du Roi renferment de grandes richesses, l'or & les pierreries y éclatent par-tout, & on ne voit rien de plus magnifique en Orient.

Les Siamois sont en général d'une moyenne taille, mais ils sont très bienfaits : ils ont le visage large & élevé par le haut des joues, leur front est étroit & se termine en pointe comme le menton, ils ont les yeux petits & assez vifs, la bouche grande, les lévres grosses & pâles, le teint olivâtre & bazané, les dents fort noires, & les oreilles très-longues, ce qui est une grande beauté dans tout l'Orient ; leurs cheveux sont noirs, plats & touffus, les hommes & les femmes les portent si courts qu'ils ne descendent pas plus bas que les oreilles ; ils ont la tête & les pieds nuds ; ils portent pour tout vêtement autour

---

cinq cent livres, on voit plusieurs Statues d'or plus petites, mais toutes couvertes de pierres précieuses.

des reins & des cuiſſes juſqu'aux genoux une piéce de toile peinte, ou une étoffe de ſoie unie ou brodée d'or & d'argent, qu'on appelle *Pagne* ; les Mandarins ajoutent à cet habillement une eſpèce de chemiſe de mouſſeline qui leur tient lieu de veſte ; le Roi ſeul, & ceux qu'il honore de ſa faveur, portent une veſte de brocard dont les manches ſont étroites & viennent juſqu'au poignet : le Roi & les Grands portent les jours de cérémonie un bonnet blanc, haut & pointu ; celui du Roi eſt orné d'une couronne de pierreries, ce qui ſert à le diſtinguer des Grands, qui ne peuvent avoir que des couronnes ou cercles d'or, d'argent & de vermeil, ſelon le rang de chacun d'eux. *

Les femmes ne ſont pas plus magnifiquement vêtues que les hommes : elles n'ont pour tout vêtement que la Pagne ; mais elles la font deſcendre juſqu'à la moitié des jambes : celles que le rang & la fortune de leurs époux diſtinguent, ſe couvrent le ſein d'une eſpèce d'écharpe de ſoie.

Il n'y a point de nation qui affecte plus la propreté que les Siamois : le ſoin de leur perſonne les occupe preſque continuellement : ils ſe baignent

jusqu'à quatre fois par jour : ils ont deux manieres de prendre le bain, l'une en se jettant dans l'eau & l'autre en s'en faisant répandre sur chaque partie du corps à différentes reprises & pendant plus d'une heure : le soin qu'ils ont de leurs dents est extrême ; ils ne se les noircissent que parce qu'ils croyent qu'il est honteux aux hommes de les avoir blanches, comme les animaux : ils se parfument tout le corps, lavent leurs cheveux avec des eaux de senteur & s'arrachent le poil.

Les Siamois ont l'imagination vive & nette, beaucoup d'esprit & d'intelligence ; leurs mœurs sont pleines d'aménité & de douceur : la justice, la concorde & l'union regnent parmi eux : ils sont sages, prudens, circonspects, humains & bienfaisans ; ils ont de l'amitié & de l'honnêteté pour les Etrangers, à l'égard desquels ils exercent volontiers l'hospitalité. La loi qui les oblige de porter à la capitale les débris d'un vaisseau qui fait naufrage sur leurs côtes pour être rendus à ceux à qui ces effets appartiennent, fait honte à la plûpart de celles de l'Europe, qui en pareil cas dépouillent le malheureux. Il n'y a point de nation au monde qui

mette plus de bonne foi, de candeur & de fidélité dans le commerce: ils ont une telle confiance les uns pour les autres, qu'il eſt rare de voir un acheteur examiner la marchandiſe qu'on lui livre & un marchand l'argent qu'il reçoit; mais ce qu'on admire le plus dans ce peuple, c'eſt la tendreſſe & la fidélité qui ſe trouvent dans les mariages. Quoique le divorce ſoit autoriſé par les loix, à peine en voit-on quelques exemples: ſi le cas arrive, le mari rend à ſa femme ſa dot & ils partagent les enfans par égale portion; mais il faut que le mari conſente à la ſéparation. Au reſte, il n'y a point de nation en Orient qui ait autant de conſidération & de reſpect pour le ſexe: ils ne donnent aux femmes que le nom des choſes qu'ils chériſſent le plus: ils ne les appellent jamais que *jeune Princeſſe*, *jeune fleur*, *jeune diamant*, *jeune ciel*, & toujours la flatteuſe épithete de *jeune*, à laquelle les femmes ſont auſſi ſenſibles en Aſie qu'en Europe: le plus grand témoignage de vénération qu'ils puiſſent rendre à une femme, c'eſt de lui tourner le dos quand elle paſſe, comme ſe jugeant indignes de la vûe de tant de charmes.

Les Siamois ſont pleins de politeſſe

entr'eux ; ils ne se traitent que de *Seigneur*: les esclaves en présence de leurs maîtres, les inférieurs en présence de leurs supérieurs, sont assis sur leurs talons, la tête inclinée & les mains jointes à la hauteur du front.

Au reste, on accuse les Siamois d'être dissimulés, défians, mols & fainéans: toutes leurs actions se ressentent de leur caractere : à la guerre, leurs sentinelles sont assis ; ils ne peuvent tirer un coup de mousquet qu'en pliant les genoux & en s'appuyant sur les talons; à peine ont-ils le courage de marcher : ils croyent que le repos & l'entiere inaction sont l'état le plus parfait de la nature. Il est vrai que les chaleurs du climat y sont telles, que le corps est presqu'absolument sans force ; cet abattement passe jusqu'à l'esprit, incapable de former de grandes entreprises : on n'apperçoit chez eux aucune trace d'application & de curiosité, aucun sentiment noble & généreux: la servitude y paroît moins dure & insupportable, que la vigueur d'esprit nécessaire pour mouvoir la machine & se conduire soi-même.

Telle est la vie d'un Siamois: quand il n'est point occupé au service du Roi, une femme l'éveille à sept heures du matin,

matin, & lui ſert du riz & du poiſſon ; il mange & s'endort juſquà midi qu'il ſe leve pour dîner ; un léger ſommeil abrege le tems qu'il doit paſſer juſqu'au ſouper, qu'il prend à la chûte du jour ; de ce moment juſqu'à minuit qu'il ſe couche, la muſique, les jeux de haſard, le trictrac ou la converſation le délaſſent des pénibles fonctions de ſon exiſtence. Les femmes ſont chargées avec les eſclaves, de tous les travaux auxquels la Nature a condamné ſi légitimement l'homme.

C'eſt par une ſuite de ce caractere de molleſſe & d'indolence, qu'ils n'ont fait preſqu'aucun progrès dans les ſciences : les Mathématiques, la Médecine, la Chirurgie, la Chymie ne ſont qu'au berceau chez ce peuple policé depuis pluſieurs ſiécles. Il en eſt à peu-près de même des arts, excepté la Poëſie & la Muſique pour leſquelles ils ont beaucoup de goût. Leur Poëſie conſiſte comme la nôtre, dans le nombre des ſyllabes & la rime ; ils ont des ſpectacles qui tiennent de l'Epique & du Dramatique, dont la repréſentation dure trois jours ; le ſujet eſt pour l'ordinaire une hiſtoire ſérieuſe, dont une partie ſe paſſe en récit & l'autre eſt mi-

ſe en action; la piéce eſt en vers, qui ſe chantent par des hommes, dont un ſeul fait l'hiſtorien pendant que les autres repréſentent les différens perſonnages ſur leſquels l'action roule : quoiqu'ils n'ayent point de notes & qu'ils ne chantent que par routine, leurs airs ſont tendres & vifs.

Les Siamois ont du génie pour l'architecture ; mais ils négligent de donner des fondemens aſſez ſolides à leurs édifices. Ils connoiſſent la ſculpture; mais leurs ſtatues n'ont ni goût ni élégance. Ils ignorent le ſecret de peindre à l'huile: ils deſſinent mal, parce que l'imitation fidelle de la nature leur paroît inſipide: ils donnent à leurs figures des attitudes forcées & ridicules: ils imaginent des arbres, des oiſeaux, des plantes qui n'ont jamais exiſté.

Les arts dans leſquels les Siamois excellent ſont la broderie & la dorure; ils ſçavent fondre les métaux & jetter les ouvrages en moule: ils réuſſiſſent dans l'orfévrerie, & ſur-tout dans le commerce pour lequel ils ont beaucoup de génie.

Les Siamois ne s'appliquent aux arts méchaniques que par néceſſité; auſſi y

ont-ils fait peu de progrès, excepté dans la menuiserie: au surplus, ils ne craignent rien tant que d'y réussir, parce que le Roi les retiendroit à son service & qu'ils deviendroient ses esclaves. Les exercices du corps sont aussi négligés chez les Siamois, que ceux de l'esprit; on ne voit personne dans tout le Royaume qui sçache manier un cheval: ils ne sont pas plus habiles dans la navigation que les autres peuples de l'Orient, quoiqu'ils se vantent d'être en possession de la Boussole depuis plus de deux mille ans.

Les Siamois ont deux Langues, la *Balaie*, qui est la langue sçavante, dans laquelle ont écrit leurs Poëtes, leurs Historiens, leurs Philosophes & leurs Théologiens, & le *Siamois*: leur Alphabet a trente-trois lettres; ils écrivent comme nous de la gauche à la droite, à la difference des Chinois, des Tunquinois & des Cochinchinois leurs voisins, qui écrivent de la droite à la gauche: les caracteres des Siamois ressemblent beaucoup aux nôtres.

La Religion des Siamois est très-obscure & très-bisarre: ils ne reconnoissent qu'un Dieu; mais ils entendent par ce nom un être composé d'es-

prit & de corps; les fonctions de ce Dieu ne consistent qu'à enseigner aux hommes la Religion avec les sciences, par le canal des Talapoins, qui sont les Prêtres des Siamois & les Interpretes de la Loi: les perfections de ce Dieu sont l'assemblage de toutes les vertus morales dans le degré le plus éminent qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps qu'il a animés; il est exempt de passions, sa tranquillité est inaltérable, & son agilité telle, que par la seule force de ses desirs, il se transporte en moins d'une minute d'une extrémité de l'Univers à l'autre; il peut paroître aux yeux des hommes & se rendre invisible; il sçait tout, le passé, le présent & l'avenir, les secrets les plus cachés de la Nature; son corps est mille fois plus brillant que le Soleil; mais ce Dieu n'existera pas éternellement: après avoir gouverné l'Univers pendant un certain nombre de siécles, il s'anéantira & un autre Dieu lui succédera: ce nouveau Dieu ne sera, non-plus que son prédécesseur, qu'un homme parfait qui aura mérité la Divinité par des actions héroïques & qui sera parvenu au souverain degré de la sainteté.

Outre le dogme de la Métempſycoſe, qui eſt le principal de la Religion des Siamois, ce peuple croit qu'il y a un paradis & un enfer; mais les plaiſirs du paradis & les peines de l'enfer ne ſont point éternels: on ne demeure dans l'un & dans l'autre qu'un certain tems, qui eſt plus long ou plus court, ſelon qu'on a fait de bonnes actions ou commis de crimes. Toutes les ames viennent, ſelon les Siamois, du ciel, de l'enfer ou des animaux: ceux dont les ames ſortent du ciel ont en partage la vertu, la beauté, la ſanté, le génie, la ſcience & les richeſſes; ils naiſſent Rois, Princes ou grands Seigneurs; de-là l'extrême vénération qu'ils ont pour le Roi & les Grands de l'Etat, qu'ils regardent comme des hommes divins qui ont mérité leur ſort brillant par l'exercice continuel de la vertu: ceux dont les ames viennent du corps des animaux, ſont moins heureux, moins grands & moins vertueux; mais ceux dont les ames ſortent des enfers, où ils n'ont pas encore expié tous leurs crimes, ils doivent être expoſés à toutes ſortes de malheurs & d'ignominies: ils ſeront ſur-tout condamnés à de pénibles travaux.

Les Siamois croyent aux bons & aux mauvais génies ; ils se persuadent qu'ils sont corporels & de différens sexes : l'emploi des premiers est de veiller à la conservation du genre humain, celui des seconds de le tourmenter. Selon eux, il n'y a point d'autres démons que les ames des méchans, qui se répandent pendant un certain tems dans l'Univers pour y faire tout le mal dont ils sont capables. Le peuple, naturellement lâche & timide, adore ces génies malfaisans, malgré les Talapoins, qui font en vain leurs efforts pour détruire ce culte sacrilége. Les Siamois croyent le ciel & la terre incréés & éternels : ils ne peuvent comprendre que le monde ait commencé & qu'il puisse finir : leur systême de l'Univers est pour le moins aussi absurde que leur Théologie ; ils croyent que la terre n'est point ronde, & que ce n'est qu'une superficie plate, divisée en quatre parties séparées par des amas immenses d'eaux : elle est, disent-ils, environnée d'un mur prodigieusement haut sur lequel la nature a gravé d'une main immortelle ses divins secrets ; au milieu des quatre parties du monde s'éleve une montagne autour de laquelle

le Soleil & la Lune tournent continuellement, & c'eſt par la révolution quotidienne de ces aſtres que ſe forment le jour & la nuit ; la maſſe de la terre eſt ſoutenue par une étendue immenſe d'eaux comme un vaiſſeau l'eſt par la Mer

Mais ſi la Religion des Siamois paroît ridicule & abſurde, il n'en eſt pas de même de la morale qu'elle enſeigne ; c'eſt la plus pure, après celle qu'établit la Religion Chrétienne : elle conſiſte à ne point voler, à ne point trômper, à ne point rendre de faux témoignages, à n'avoir point de commerce avec la femme d'autrui, à ne pas même deſirer en jouir, à ne point tuer, à ne point mentir, à ne point ſe mettre en colere, à ne point faire uſage d'aucune liqueur forte : telle eſt l'excellente morale que les Talapoins prêchent continuellement au peuple avec un zèle & un ſuccès admirables. La doctrine & la morale de Pithagore ſont aſſez conformes à celles des Siamois, chez leſquels ce Philoſophe qui a voyagé dans les Indes, a pû puiſer ſes connoiſſances. Les Talapoins ſont les moines les plus reſpectables de la Gentilité : ils ſont tout-à-la fois les Prêtres & les Philoſophes de la nation ; on ne

remarque point en eux le fanatiſme des autres moines de l'Orient pour leurs ſuperſtitions ; ils s'accordent même d'autant plus volontiers avec tous les autres hommes, qu'ils ſont perſuadés qu'on peut ſe ſauver dans toutes ſortes de Religion, pourvu qu'on cultive la vertu, & qu'on ſoit juſte, humain, bienfaiſant, & ſur-tout qu'on faſſe des aumônes abondantes.

Le genre de vie de ces Sages eſt très-auſtere ; ils vivent dans des monaſteres, ſous la diſcipline d'un ſupérieur pour lequel ils ont le plus profond reſpect : ils ſont partagés en quatre claſſes connues ſous le nom des *Nens*, celui des *Picous*, celui des *Badloüangs* & celui des *Sancrats*. Les Nens ſont des eſpèces de Novices, dont l'état eſt aſſez ſemblable à celui de nos Clercs ; les Picous peuvent être regardés comme nos Diacres, & les Badloüangs comme nos Prêtres ; pour l'ordre des Sancrats, c'eſt le plus conſidérable & le plus reſpecté ; il répond à celui de nos Evêques ; le Roi ſeul a le droit de les nommer : il n'y en a pas plus de huit dans tout le Royaume ; eux ſeuls peuvent recevoir les Picous & les Badloüangs, auxquels ils conferent une

eſpèce de ſacre ; en admettant ces Miniſtres ſubalternes, ils ne leur recommandent rien tant que de veiller à la conſervation des anciens Rits, & à ne ſouffrir aucune innovation en matiere de culte ; un ſimpe Badlouang peut donner l'habit de Nens à tous ceux qui ſe préſentent ; les Talapoins ſont toujours la tête & les pieds nuds, ils portent le Pagne comme les autres Siamois, mais ils ont encore divers habillemens qui les diſtinguent du peuple, ils ſe raſent la tête & les ſourcils ; ils ne ſubſiſtent que de ce que leurs familles leur donnent, ou d'aumônes ; ils ſont ſervis par les Nens auxquels en récompenſe ils enſeignent la Théologie & la Morale ; indépendamment des préceptes de la Loi que nous avons vûs ci-deſſus, les Talapoins ſont aſtreints à pluſieurs obſervances très-minutieuſes ; on ne mettra pourtant pas de ce nombre l'obligation où ils ſont de ne pouvoir ſe mêler des affaires d'Etat ; ils péchent, s'ils ſe parent avec trop de ſoin, dans le déſir de plaire ; ils péchent, ſi en marchant dans les rues ils n'ont pas les ſens recueillis.

Ils ne ſe levent que lorſqu'ils voient aſſez clair pour diſtinguer les veines de

leurs mains ; parce que, comme il leur eſt ſpécialement défendu d'ôter la vie à aucun Etre, ils pourroient tuer dans l'obſcurité quelque inſecte; dès qu'ils ſont levés, ils vont pſalmodier dans le Temple pendant deux heures, aſſis ſur des nattes, les jambes croiſées; l'Office qu'ils récitent eſt la vie de leur Légiſlateur qu'ils interrompent par des actes de Foi & d'Adoration; auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis du Temple, ils s'occupent à orner les Autels; enſuite chacun ſe retire dans ſa cellule & s'applique à l'étude; ceux qui ne reçoivent point de ſecours de leurs familles, ſortent avec la permiſſion du Supérieur & vont quêter : ils ſe préſentent aux portes des maiſons, ſans proférer un ſeul mot; ils reçoivent avec reſpect & reconnoiſſance ce qu'on leur donne, & ſe retirent modeſtement ſi on les refuſe; ils ne peuvent partager les aumônes avec leurs confreres, mais ils peuvent en faire part aux Etrangers, & aux pauvres à l'égard deſquels ils exercent l'hoſpitalité avec une joie ſenſible, ſans différence de Religion & de Pays; ils dînent à midi : le reſte du jour ſe paſſe dans la retraite, dans la méditation, dans l'étude des Livres ſacrés, dans la pratique de plu-

ſieurs auſtérités, & dans le repentir de leurs fautes ; ſur le ſoir ils retournent au Temple, où ils reſtent deux heures en prieres.

Pluſieurs Talapoins, pour ſe recueillir davantage, quittent leur couvent avec la permiſſion du Supérieur, & vont camper au milieu des bois ſous de petites hûtes qu'ils bâtiſſent exprès ; là ils implorent la miſéricorde de Dieu ſur les péchés du peuple : ils ſont perſuadés que l'eſprit de leur Inſtitut eſt de racheter par une vie pénitente & mortifiée les péchés des morts & des vivans.

Les Talapoins, de quelque claſſe qu'ils ſoient, ne s'engagent par aucun vœu ; ils rentrent ſans difficulté dans le monde, dès qu'ils ſont fatigués du joug monaſtique : tant qu'ils portent l'habit de Talapoins, ils ſont exemts d'impoſitions & de corvées ; mais il n'eſt pas libre à tous les Siamois d'entrer dans cet Ordre qui multiplieroit à l'infini, parce que dans les pays chauds on eſt moins porté à l'action qu'à la ſpéculation, le Roi pour prévenir le vuide parmi les contribuables fait examiner à la rigueur les poſtulans ſur les connoiſſances eſſentielles à leur état ; il exige que les Talapoins ſoient les hom-

mes les plus éclairés comme les plus vertueux de la Nation : cette Loi a diminué le nombre de ces Sages ; mais ils ne laissent pas d'être encore au nombre de près de cinquante mille dans tout le Royaume ; au surplus, si pendant qu'il est revêtu de l'habit religieux, un Talapoin manque à l'obligation où il est de vivre dans le célibat, il est condamné irrémissiblement à être brûlé vif.

C'est aux Talapoins qu'est confiée l'éducation de la Jeunesse : on ne peut exprmer avec quel zèle ils se consacrent à cette pénible occupation qui n'a pas peu contribué à faire des Siamois une des Nations les plus polies & les plus vertueuses de l'Asie ; leur principal soin est de former la Jeunesse à la douceur, à la complaisance, & à la modestie ; nulles fautes ne sont punies plus sévérement chez les jeunes gens que le manque de respect dû aux vieillards, lse Talapoins veulent qu'ils les honorent comme leurs peres. Toute l'instruction des jeunes Siamois consiste à apprendre à lire, à écrire, l'Arithmétique, les principes de la Religion & de la Morale ; ceux qui montrent plus de génie & de talent, les Talapoins les appliquent à l'étude de la Philosophie, de la Poësie &

de la Musique. Il y a aussi dans le Royaume de Siam des Talapouines qui vivent en communauté avec les Talapoins, mais dans des cellules séparées ; elles ne sont admises à prendre l'habit religieux qu'à cinquante ans, c'est-à-dire, à l'âge où elles ne peuvent plus être utiles à l'Etat en lui donnant des enfans. Ces femmes se rasent aussi les cheveux & les sourcils ; leur unique emploi est de visiter & de consoler les pauvres & les malades, d'assister aux Offices, & de préparer les repas des Talapoins ; elles s'engagent aussi au célibat : mais si elles viennent à manquer à ce devoir, on a égard à la fragilité de leur sexe, & on ne les condamne point au feu comme les Talapoins : on se contente de les livrer à leurs familles qui ne manquent jamais de les châtier, & de venger l'affront qu'elles ont reçu de leurs fautes.

La Nation des Siamois peut se diviser en deux classes, qui sont celles des hommes libres & des esclaves ; on peut naître esclave, ou le devenir ; l'impossibilité de payer ses dettes, le malheur d'être pris à la guerre, la disgrace du Souverain privent un homme de sa liberté ; le débiteur qui est esclave de son créancier recouvre la liberté en payant,

mais les enfans qu'il a eus pendant son esclavage demeurent esclaves ; au reste, il y a peu de Nations plus humaines à l'égard de cette malheureuse portion d'hommes si méprisée & si maltraitée ailleurs : il arrive souvent qu'un maître donne des terres à cultiver à ses esclaves, moyennant une légere redevance.

Les hommes libres ne le sont que six mois de l'année, les autres six mois ils doivent au Prince un service personnel qui ne différe point de l'esclavage : on les employe à l'armée, à la culture des Domaines Royaux, à toutes sortes de corvées, les gens riches ne s'en dispensent qu'à force d'argent ; les femmes, les Talapoins & les esclaves des Particuliers sont les seuls qui soient exemts de cette servitude, & afin que personne ne puisse se dérober au service qu'exige le Prince de tous ses Sujets, on tient un regiſtre exact de tous les Citoyens, sur lequel on inscrit un Siamois dès qu'il entre dans sa seiziéme année.

Dans le corps des Siamois libres il y a deux ordres, les nobles & ceux qui ne le sont pas ; la noblesse vient de la possession actuelle des dignités & des charges ; celui que le Prince en prive, est rélégué dans la classe du peuple.

La noblesse est divisée en cinq classes ; la premiere renferme les Princes, les grands Officiers de la Couronne & les Gouverneurs des Provinces qu'on appelle Oya ou Ocya ; les Ocpra forment la seconde classe, c'est parmi eux qu'on choisit les Ambassadeurs Extraordinaires ; le troisiéme ordre qui est celui des Oc-Loüangs fournit les Ambassadeurs ordinaires ; les Oc-Counes, & les Oc-Munes composent les deux dernieres classes dans lesquelles sont compris les Intendans des Bâtimens du Roi, les Concierges de ses Palais, les Substituts des grands Officiers, les Juges des petites Villes.

Les dignités & les charges sont héréditaires, lucratives & point vénales ; c'est ce qui fait qu'il y a dans le Royaume de Siam beaucoup de familles plus illustres & plus considérables que les autres ; on en compte plusieurs qui possédent les mêmes charges depuis quelques siécles ; le Roi loge tous ses Officiers, il leur fait des présens d'éléphans, de buffles, de boëtes d'or & d'argent, de vases des mêmes métaux ; il leur assigne des terres, des esclaves, des corvées d'hommes libres ; mais sur le plus leger mécontentement, il les dépouille de

leurs charges, & les fait rentrer dans le néant. Les femmes des Nobles ou des Mandarins participent aux mêmes priviléges que leurs époux, & reçoivent les mêmes honneurs.

La Nation entiere est partagée en deux bandes, qu'on appelle Gens de main droite & Gens de main gauche; ce qui sert à leur indiquer de quel côté ils doivent se ranger, & quels postes ils doivent occuper, soit à la guerre, soit dans les chasses générales; l'une & l'autre bande pour éviter la confusion est divisée par compagnies ou par tribus, à la tête desquelles est un Officier appellé Naï, qui jouit de plusieurs priviléges; les Gens de sa tribu lui rendent à peu près les mêmes honneurs que les Cliens rendoient autrefois à Rome à leurs Patrons: & comme eux il prend soin de leurs affaires & les protége.

La Jurisprudence des Siamois ne consiste pas en un grand nombre de Loix; leur Code est divisé en trois parties, dont l'une contient le détail des fonctions & des priviléges de chaque charge, l'autre est un recueil des constitutions de l'Etat, & la derniere renferme les Ordonnances modernes des Rois; au reste, les Procès sont très-rares chez

ce peuple, tant parce qu'il est naturellement ami de la paix & de la concorde, que parce qu'il y a toujours quelque rude châtiment pour celui qui a le malheur de perdre sa cause. Malgré le peu d'occupation des Magistrats, il y a un grand nombre de Tribunaux de Judicature dans le Royaume de Siam; tous ces Tribunaux sont subalternes, & relevent du grand Tribunal de la Capitale, qu'on peut regarder comme le Conseil Souverain de la Nation; les Officiers qui le composent ont le rang de Ministres.

Quoique les autres Tribunaux du Royaume soient composés de plusieurs Officiers, il n'y a que le Président qui ait le droit de juger; les fonctions des Officiers qui lui sont subordonnés, ne consistent qu'à donner leurs avis, & à faire les informations nécessaires pour parvenir à l'éclaircissement des Procès, & sur-tout à maintenir la police dans leur Jurisdiction. A l'administration de la Justice le Président joint le Gouvernement civil & militaire : ce sont des Vicerois, mais si puissans, que plusieurs ayant abusé de la confiance de la Cour pour se rendre Souverains dans les Provinces, le Roi a fait une Loi par laquelle

ces grandes dignités ont cessé d'être héréditaires ; on ne les confie plus que pour trois ans à ceux qui en sont revêtus.

Dans le Royaume de Siam, on ne plaide point par écrit, & on ne peut intenter procès qu'en donnant caution ; dès que la caution est acceptée, le Plaignant ou l'Accusateur présente au Naï de sa tribu une Requête, que celui-ci remet presqu'aussi-tôt entre les mains du Président du Tribunal ; on fait ensuite paroître les Parties, & on les somme jusqu'à trois fois de consentir à un accommodement : sur leur refus, on procéde au Jugement de leur Procès.

Dans les accusations graves & importantes, pour suppléer au défaut de conviction, on a recours aux épreuves ; ces épreuves se font presque toujours par le feu & l'eau : quand on employe l'épreuve du feu, l'accusateur & l'accusé plongent leurs mains dans l'huile bouillante, ou dans des métaux fondus : d'autres fois on creuse une fosse longue de trente pieds & large de six, qu'on remplit entierement de bois ; lorsque le bois est réduit en brâsier, on oblige les deux Adversaires à marcher pieds nuds d'un bout à l'autre, ayant à

côté d'eux un homme qui s'appuie de toutes ses forces sur leurs épaules ; mais les Siamois accoutumés à marcher pieds nuds, ont la plante du pied si endurcie qu'ils résistent assez souvent à cette épreuve.

Celle de l'eau est plus rigoureuse ; on plante dans une riviere deux perches le long desquelles l'accusateur & l'accusé descendent au fond de l'eau, & ne remontent que lorsqu'ils ont besoin de reprendre l'air : celui qui demeure plus long-tems dans l'eau gagne son procès.

Le droit de prononcer des arrêts de mort n'appartient qu'au Roi dans tout le Royaume : mais quelquefois il le communique à des Juges extraordinaires ; les supplices sont cruels & atroces à Siam, & plus qu'il ne convient à une Nation docile, foible, pleine d'humanité & de douceur ; on y brûle les criminels à petit feu, on les plonge peu à peu dans l'huile bouillante, on leur fait avaler des métaux fondus, on les nourrit de leur propre chair, ou enfin on attache auprès d'eux un tigre altéré de sang, de façon pourtant qu'il ne peut que les déchirer lentement ; les criminels distingués par leurs dignités ne sont condamnés par la Loi qu'à avoir la tête

tranchée, on leur fend enſuite l'eſtomach avec un ſabre ; le ſang des Princes de la Maiſon Royale eſt regardé comme quelque choſe de ſi précieux qu'on ne peut le verſer ; cependant on ne les condamne pas moins à mort, lorſqu'ils ſe rendent coupables de quelques crimes ; mais on les fait mourir de faim, ou on les étouffe dans des draps d'écarlate, ou enfin on les aſſomme avec des morceaux de bois odoriférans ; ſi par grace on leur accorde la vie, ainſi qu'aux Grands de l'Etat coupables ou ſuſpects d'une ambition criminelle, on les prive de la vûe, ou on leur fait avaler un breuvage dont l'effet eſt d'affoiblir l'eſprit, ou de l'aliéner. Le Roi a une garde de ſix cent hommes, dont le principal emploi conſiſte à exécuter les arrêts de mort.

Quoique la Polygamie ſoit autoriſée par la Religion de Siam, il eſt rare de voir un ſimple Citoyen prendre plus d'une femme ; les Grands mêmes n'en épouſent pluſieurs que par affectation de grandeur & de luxe, & point par un goût de débauche ; les femmes d'un même mari n'ont pas toutes le même rang : il n'y en a qu'une qui ait proprement la qualité d'épouſe, les femmes du

ſecond ordre lui ſont ſoumiſes, & elle les châtie quand elle juge à propos ; ſes enfans ſeuls héritent du pere ; les femmes ne portent point le nom de leurs maris, elles conſervent celui de leurs familles, & le tranſmettent même à leurs filles ; on marie les filles avant l'âge de douze ans, & malgré l'excès des chaleurs, elles conſervent aſſez long-tems leur beauté & leur fécondité.

Les peres ont un pouvoir abſolu ſur les femmes du ſecond ordre & ſur leurs enfans de quelque femme qu'ils ſoient nés ; ce pouvoir ne s'étend pas cependant juſqu'au droit de vie & de mort ; mais il peut les vendre, les déshériter, ou les réduire chez lui à la condition d'eſclaves.

On comprend par tout ce que nous venons d'obſerver ſur les mœurs, les coutumes & le caractere des Siamois, que leur Roi doit être un Prince très-abſolu : le Royaume de Siam eſt en effet le théâtre du deſpotiſme le plus étendu. Il n'y a pas un Roi dans la preſqu'Iſle de l'Inde, dont tous les peuples gémiſſent dans l'eſclavage, qui ſoit plus reſpecté & plus redouté de ſes ſujets : les honneurs qu'on lui rend vont preſque juſqu'au culte & à l'adoration :

nul Siamois ne paroît devant lui que proſterné : dans le Conſeil d'Etat, qui dure quelquefois plus de quatre heures, les Miniſtres ſont toujours proſternés : ſon nom eſt un myſtere pour ſes ſujets; on craint qu'ils ne le profanent en le prononçant : ſon Palais eſt un lieu ſacré, & perſonne n'y peut entrer ſans s'être proſterné auparavant. Quoique le Palais ſoit très-vaſte, & qu'il renferme trois enceintes remplies d'une multitude étonnante d'officiers, de ſoldats, de femmes, d'eunuques & d'eſclaves, il y regne une tranquillité ſi profonde qu'on n'y entend jamais le moindre bruit; on le prendroit pour une ſolitude écartée ; le ſilence n'y eſt pas même interrompu par les ordres que le Roi donne, car il ne parle preſque jamais que par ſignes au premier Officier de la Couronne, dont l'emploi eſt d'avoir ſans ceſſe les yeux fixés ſur le Prince pour deviner ce qu'il deſire ; celui-ci explique les volontés du Monarque à d'autres officiers par ſignes : ce premier Officier jouit ſeul entre tous les Siamois, du privilége de paroître devant le Roi ſans être proſterné. L'étiquette du Palais eſt ſi rigoureuſe, qu'elle ne permet point au Roi

de laisser approcher de sa personne ses courtisans les plus chers; il ne peut les voir & s'en faire voir, que par une fenêtre du Palais : le Roi de Siam en use de même avec les Ambassadeurs, excepté qu'il daigne leur adresser quelques paroles, qui sont une espèce de formule dont il se sert pour tous les Ambassadeurs, sans distinction de pays & de Religion.

Les portes du Palais sont toujours fermées, & nul n'y entre qu'il n'ait été fouillé, pour voir s'il n'a point sur lui des armes cachées; les portiers examinent aussi avec soin s'il n'a pas bû d'Arrack, boisson forte qui enyvre.

La garde du Roi est nombreuse; indépendamment des Keulais ou Braspeints dont nous avons parlé & qui sont en même-tems la garde du Roi à pied & ses bourreaux, il a une garde à cheval, composée d'Etrangers, de Mores, de Tartares Chinois, de Rageputs & d'habitans du Royaume de Laos. Parmi les officiers de toute espèce qui sont à la solde du Roi, il y en a qui sont indispensablement attachés à la personne du Prince; on les appelle Ministres du dedans; mais leur condition est plus malheureuse que celle des es-

claves des Particuliers : ils se rendent tous les jours au Palais à huit heures du matin; les plus habiles d'entr'eux assistent au Conseil d'Etat, qui s'assemble tous les jours en présence du Roi; les autres pendant ce tems-là rendent la Justice; quelques-uns demeurent en faction pour veiller à la sûreté de la personne du Roi : à midi tous ces officiers se retirent pour rentrer au palais sur les sept heures, & ils y restent jusqu'à minuit : si quelqu'un arrive trop tard ou s'acquitte avec négligence des fonctions de sa charge, le Roi ne manque jamais de le faire punir par une volée de coups de bâton. Un grand nombre de pages, de femmes & d'eunuques servent le Roi; ces derniers sont aux ordres de la Reine, qui a une puissance absolue sur eux, & qui peut les faire châtier à sa volonté : les femmes approchent plus près qu'eux de la personne du Roi; elles seules font son lit, l'habillent & le rasent; elles lui préparent sa cuisine & le servent à table : on choisit pour cet emploi les plus jolies filles du Royaume.

Le Roi n'a qu'une femme principale décorée du titre de Reine, & dix autres du second ordre; celles-ci sont soumises

soumises à la Reine, qui les punit quand elle juge à propos. La Reine a ses officiers, ses filles de service, ses eunuques, ses éléphans, ses vaisseaux, ses magazins & ses finances: elle exerce librement le commerce avec les Etrangers par le canal de ses commis: cette Princesse ne se laisse voir qu'à ses femmes & à ses eunuques; lorsqu'elle se promene en batteau ou sur un éléphant, elle est assise dans une chaise fermée de rideaux d'une étoffe mince & légere, qui lui laissent la liberté de voir sans être vûe; tous ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner, jusqu'à ce qu'elle soit un peu éloignée.

La couronne est héréditaire à l'exclusion des filles; c'est le fils aîné de la Reine qui parvient au thrône, à moins qu'il ne soit trop jeune à la mort de son pere; dans ce cas, si le Monarque laisse de ses femmes subalternes un fils plus âgé que ceux qu'il a eus de la Reine, celui-ci est reconnu Roi sans difficulté.

Les revenus du Roi sont très-considérables; ils consistent en impositions sur les terres, en confiscations ou amendes, & enfin dans les profits immenses qu'il fait sur le commerce avec l'E-

tranger, qu'il se réserve presqu'entier: on peut encore mettre au rang du revenu annuel du Prince, l'argent qu'il retire de l'exemption des corvées, que ses sujets lui doivent pendant six mois de l'année. Au reste le Roi qui, à l'exemple des autres Monarques de l'Inde, est le premier négociant de ses Etats, ne se contente pas des gains qu'il fait sur le commerce en gros avec l'Etranger; il vend en détail à ses sujets les denrées qui leur manquent & qu'il fait acheter dans la Chine, au Japon, dans toute l'Asie, ou qu'on lui apporte de l'Europe.

Quoique les terres soient héréditaires dans les familles & que les Particuliers ayent le droit de les vendre entr'eux, le Roi par le droit du plus fort peut réunir à son domaine toutes les terres qu'il a données ou vendues: rien n'est excepté de cette loi tyrannique; il peut même faire esclaves ceux de ses sujets qui excellent dans les arts libéraux ou méchaniques: c'est la crainte d'un pareil sort qui étouffe le génie & l'émulation parmi les artistes & les ouvriers Siamois; c'est par la même raison, que ce peuple cache le plus qu'il peut ses richesses, & qu'il em-

ploie ſon argent à acheter des pierreries, qui peuvent ſe dérober plus facilement aux yeux du Roi & de ſes Miniſtres.

Toutes les monnoies de Siam ont la figure d'un petit cylindre ou d'un rouleau fort court; il n'y a de différence entr'elles que le poids & la grandeur: l'or eſt une des marchandiſes de commerce du Royaume; il vaut douze fois l'argent, lorſque les deux métaux ſont d'une fineſſe égale.

Si les troupes du Roi de Siam ne ſont pas redoutables par la molleſſe, la lâcheté & l'indiſcipline de ſes ſujets, elles ſont au moins très-nombreuſes: tous les Siamois, excepté les Talapoins & les eſclaves des Particuliers, doivent prendre les armes, lorſque le ſervice de l'Etat l'exige. Le peuple entier forme une milice qui ſert par ſemeſtre ſans rien coûter au Prince. Chaque ſoldat eſt obligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Les armes des Siamois ne conſiſtent qu'en un bouclier de cuir, un ſabre & un mouſquet; ils portent toujours avec eux un panier de riz & un bambou creux qu'ils rempliſſent d'eau, & ils n'ont point d'autre bagage; mais ces armées ſi nombreuſes

ne ſont remplies que des hommes les plus foibles & les plus lâches : à la vûe d'une épée nue, ils tremblent de toutes leurs forces, & un Européen armé d'une canne met en fuite vingt ſoldats Siamois armés. Au reſte, les Siamois ne regardent point la lâcheté comme quelque choſe de honteux ; l'opinion de la Métempſycoſe qui leur inſpire l'horreur du ſang humain, les chaleurs du climat & l'exemple contagieux de la lâcheté qui regne chez les Grands de la Nation & chez tous leurs voiſins, ne contribuent pas peu à éteindre en leur cœur cet inſtinct ferme & noble qui inſpire le mépris du danger & de la mort, & qu'on appelle courage.

Il n'y a perſonne dans la nation qui connoiſſe ſeulement les premiers élémens de l'art militaire ; l'averſion invincible qu'ils ont pour les périls, les travaux, la fatigue & l'application, ne leur permettra jamais d'y faire de grands progrès. Dans les guerres que le Roi de Siam a quelquefois avec ſes voiſins, qui ne ſont ni plus braves ni plus diſciplinés que ſes ſujets, on ne s'attache de part & d'autre qu'à faire des priſonniers : ſi deux armées ſe rencontrent ſans pouvoir éviter d'en ve-

nir aux mains, l'action s'engage par une décharge d'artillerie & de mousqueterie; mais par une espèce de convention faite depuis plusieurs siécles entre les Siamois & leurs voisins, on tire de part & d'autre si haut, qu'il n'y a pour l'ordinaire personne de tué & de blessé; si l'une des deux armées fait mine d'avancer, l'autre fuit & lui cede le champ de bataille; par conséquent les combats ne sont jamais ni longs, ni opiniâtres, ni sanglans: le seul moyen d'empêcher les Siamois de fuir, c'est de placer derriere chaque bataillon, des officiers avec ordre de tuer les fuyards. C'est par une suite de la même lâcheté, que jamais les Siamois n'attaquent une place de vive force; ils n'employent que le stratagême pour s'en rendre maîtres, ou bien ils tâchent de l'affamer.

Les principales forces de ce peuple consistent en un assez grand nombre d'Eléphans, qu'on accoutume au feu & qu'on mene à la guerre; toute la cavalerie du Royaume ne monte pas à plus de deux mille chevaux; la marine n'est gueres plus considérable; le Roi n'a que cinq ou six vaisseaux de guerre, dont il confie la conduite à

des Européens, & environ cinquante galeres construites à la Chinoise, c'est-à-dire, fort mal; aussi ne servent-elles qu'à transporter les marchandises que la Cour envoye dans tout l'Orient.

On ne compte dans tout le Royaume que trois ou quatre places fortes, qui même ne méritent ce nom qu'en Asie; mais ce Pays a reçu de la Nature de puissantes barrieres: il est défendu par les montagnes qui l'environnent, par les rivieres & les canaux dont il est entrecoupé, par des forêts & des marais impratiquables; en sorte qu'il n'a pas lieu de craindre une invasion. Ce peuple n'a gueres à redouter que les armes des Hollandois, qui se sont rendus formidables à toutes les Nations de l'Inde.

Les Siamois sont exposés aux mêmes maladies que les peuples de notre Continent; cependant, quoique moins forts & moins robustes, ils vivent en général plus long-tems que les Européens: c'est qu'ils sont plus sobres & plus tempérans. Entre les différentes maladies qui regnent dans ce climat, il n'y en a point de plus cruelle que la petite-vérole, qui y fait de plus terribles ravages encore que dans nos con-

trées ; on la regarde comme la peſte du Pays.

On n'enterre point les morts dans le Royaume de Siam ; mais on les brûle avec des cérémonies qui n'ont rien de triſte & de lugubre : c'eſt ſur-tout dans ces occaſions, que les Siamois font éclater toute leur magnificence. Dès qu'un Grand a ceſſé de vivre, on lui injecte des drogues corroſives & odoriférantes pour deſſecher les humeurs ; on enferme enſuite le cadavre dans une biere de cedre ou de plomb, dont on dore les dehors ; on place cette biere ſur une eſtrade élevée, à l'entour de laquelle on brûle des bougies & des paſtilles parfumées ; chaque nuit, un grand nombre de Talapoins veille le mort & récite des prieres dans la ſalle où il eſt expoſé ; ils lui enſeignent en chantant le chemin du Ciel : au bout de quelques jours, la famille choiſit un lieu commode à la campagne pour brûler le corps ; on forme une enceinte de bambou avec pluſieurs ornemens d'architecture ; le centre de l'enclos eſt occupé par le bucher, que l'on compoſe de bois odoriférans : plus le mort étoit conſtitué en dignité, plus on éleve le bucher ; on apporte enſuite

le corps au ſon d'un grand nombre d'inſtrumens, une foule de pleureuſes, de danſeurs, de joueurs d'inſtrumens & de comédiens viennent à la file ſuivis des Talapoins; après eux, paroiſſent les amis & la famille du mort, tous en robes blanches (*a*): lorſque le cortége eſt arrivé, on place le corps nud ſur le bucher, les Talapoins entonnent quelques chants & enſuite ſe retirent; alors les comédiens & les danſeurs commencent leurs ſpectacles qui durent tout le jour ſur différens théâtres; vers le milieu du jour on met le feu au bucher & on l'éteint deux heures après; c'eſt le Roi qui ſe charge de la fonction d'allumer le bucher, lorſqu'il s'agit des funérailles d'un Prince ou d'un Grand; on recueille les cendres du mort & on les renferme dans des urnes qu'on dépoſe ſous une de ces pyramides qui ſervent d'ornement aux temples.

On ne brûle point à Siam les corps de ceux qui ſont exécutés, les enfans qui naiſſent morts, les femmes qui meurent en couche, les noyés, ceux enfin qui périſſent de mort violente; on

(*a*) Le blanc eſt la couleur conſacrée au deuil dans le Royaume de Siam.

les enterre : les Siamois ne peuvent consentir à rendre les honneurs des funérailles prescrites par les loix, à ceux qui sont enlevés par quelque accident, parce qu'ils sont imbus de l'opinion absurde & injurieuse à la Divinité, qu'il ne peut arriver de semblables malheurs aux hommes justes & vertueux.

On ne sçait si les Siamois invoquent les morts ; tout ce qu'il y a de certain, c'est que ce peuple timide croit aux apparitions : lorsque quelqu'un d'eux se croit tourmenté par les ames de ses parens & de ses amis, il ne manque jamais de faire de grandes aumônes aux Talapoins, dans la persuasion que les seules prieres de ces Religieux rachetent les péchés des morts.

Telles sont les loix, les mœurs & les coutumes d'un des peuples les plus anciens de l'Univers. L'Ere des Siamois remonte cinq cent quarante-quatre ans avant la naissance de Jesus Christ ; en sorte qu'ils sont à la deux mille trois cent cinquiéme année de leur Epoque civile. Ce peuple, du tems d'Alexandre le Grand, étoit aussi civilisé qu'il l'est aujourd'hui, & ses Prêtres ou Philosophes aussi instruits ; ce qui suppose une grande antiquité : car il est

constant que les peuples ont été long-tems à se former en société, & plus long-tems sans doute à inventer & à perfectionner la morale & les arts, qui seuls distinguent les peuples policés des sauvages.

L'histoire des Siamois n'est presque point connue; il paroit seulement par les loix & les coutumes de cette nation, qui subsistent depuis plus de deux mille ans, qu'elle a peu essuyé de ces révolutions qui, avec une nouvelle domination, apportent de nouvelles mœurs. On sçait que vers le milieu du seiziéme siécle de l'Ere Chrétienne, il s'éleva entre les Siamois & les Pégüans une guerre cruelle, qui n'eut point d'autre motif, que la possession d'un Eléphant blanc.

Les Indiens, en général, ont une espèce de vénération pour les Eléphans, dont ils tirent les plus grands services; mais ils rendent aux blancs, qui sont très-rares, les mêmes honneurs que les Egyptiens décernoient au Dieu Apis: on ne les sert qu'en vaisselle d'or au Royaume de Siam: on leur forme une suite nombreuse d'Officiers & d'Esclaves, à la tête desquels sont quatre Mandarins, qui les accompagnent

partout avec des éventails pour les rafraîchir, & des parasols pour les garantir des ardeurs du Soleil. Parmi leurs titres pompeux & extravagans, les Rois de ces contrées ne manquent jamais de prendre celui de maîtres de l'Eléphant blanc; il semble que la félicité publique dépende de la possession de cet animal: c'est un deuil universel quand la mort leur enleve cet objet de leur culte.

L'an 1540 les Pégüans perdirent leur Eléphant blanc; la nation désolée chercha à réparer cette perte, mais en vain; on eut beau donner la chasse à tous les Eléphans, dans le nombre de ceux qu'on prit, il ne s'en trouva pas un seul qui eut les qualités requises pour remplacer celui qu'on pleuroit: on fit de grandes recherches dans les Pays voisins, & on ne fut pas plus heureux; le Roi de Pegu plus sensible à ce prétendu malheur qu'il ne l'eût été à la perte d'une Province, eut recours au Roi de Siam, qui plus prévoyant que lui, élevoit un jeune Eléphant blanc, pour le faire succéder à celui qui étoit en possession des honneurs dont nous avons parlé. Le Pegüan pressa son voisin de lui céder l'un des deux, le laissant

maître du prix qu'il en voudroit exiger ; & le menaçant, en cas de refus, de fondre fur fes Etats avec toutes fes forces ; mais le Roi de Siam ne fe laiffa point éblouir par la grandeur des fommes qu'on lui offroit, ni intimider par les menaces ; il répondit fièrement qu'il ne fe priveroit jamais des faveurs du Ciel en faveur du Roi de Pegu ; fur cette réponfe, on en vint à une guerre fanglante, le Roi de Pegu tranfporté de fureur arma prefque tous fes Sujets, & pénétra à la tête de deux millions d'hommes dans les Etats de fon voifin, tout plia fous fes efforts, & bien-tôt il parut devant Judia, dont il fit le fiége.

Le Roi de Siam s'étoit enfermé dans fa Capitale avec l'élite de fes troupes, il fe défendit avec vigueur, mais il ne put tenir contre la difette qui le réduifit aux plus déplorables extrémités. Après avoir tenté envain de fe fauver, le malheureux Prince voyant qu'il ne pouvoit éviter de tomber entre les mains de fon ennemi, prit le parti de s'empoifonner, pour échapper au fupplice que lui préparoit le Vainqueur.

Il n'eut pas plutôt les yeux fermés que les Siamois ouvrirent leurs portes au Roi de Pegu ; ce Prince naturelle-

ment cruel & féroce fit périr dans les supplices plus de quarante mille Siamois, il abandonna la Ville au pillage, & en enleva des richesses immenses; mais le fruit le plus précieux de la victoire fut la conquête de l'Eléphant blanc qu'il amena en triomphe dans ses Etats.

Le Royaume de Pegu devint alors le plus puissant & le plus riche de la presqu'Isle Orientale des Indes, mais son bonheur ne fut pas de longue durée; la possession de l'Eléphant blanc ne produisit aux Pegüans qu'une longue suite de malheurs; d'abord leur Roi, fier de sa victoire, devint le plus odieux des Tyrans, il exerça sur ses Sujets des cruautés qui font frémir, il entreprit des guerres injustes contre ses voisins qui couterent beaucoup de sang aux Pegüans : ces malheureux se révolterent, les guerres civiles acheverent presque d'anéantir la Nation.

Les Siamois profiterent des disgraces de leur Vainqueur pour rappeller le fils du malheureux Roi qui s'étoit donné la mort pour ne pas tomber vif entre les mains des Pegüans; celui-ci ne fut pas plutôt rétabli sur le thrône qu'il entreprit de venger son pere, il porta la guerre à son tour chez les Pegüans, &

leur fit éprouver les plus terribles malheurs ; la Capitale de Pegu tomba entre ſes mains, il en enleva les thréſors & les habitans qu'il diſperſa dans ſon Royaume ; mais ce qui ne le flatta pas moins que la victoire, c'eſt qu'il recouvra le fatal Eléphant (*a*) dont la conquête avoit coûté la vie à plus de 600000 hommes.

De tous les avantages que le nouveau Roi de Siam remporta, le plus grand ſans doute fut celui d'avoir procuré une paix ſolide à ſes Sujets ; cette paix ne fut troublée dans la ſuite que par des guerres peu importantes, & qui ne furent point caractériſées par l'atrocité qui régna dans celle dont nous venons de parler : c'eſt qu'il n'y entroit aucun motif de religion, & que les Siamois & leurs ennemis agiſſoient d'après leurs inclinations, naturellement portées à l'humanité & à la bienfaiſance ; tant il eſt vrai que la ſuperſtition eſt de toutes

(*a*) L'Abbé de Choiſi qui l'a vû long-tems après en 1686, dit qu'il étoit aſſez grand, fort vieux & ridé ; on ſçait que les Eléphans vivent pour l'ordinaire cent-vingt, & quelquefois cent-trente ou quarante ans.

les passions la plus féconde en crimes, & qu'elle rend les hommes les plus doux capables de la férocité la plus révoltante.

Vers l'année 1680, le Royaume de Siam jouissoit d'une longue & profonde paix, il étoit parvenu à un degré de puissance & d'élévation qui excitoit la jalousie de ses voisins : il avoit alors pour Roi un Prince éclairé & magnifique, qui se proposoit de donner encore plus d'éclat à sa Nation, en introduisant chez elle les sciences & les arts de l'Europe : c'est dans ce dessein qu'il envoya du fond de l'Orient à Louis XIV de célébres Ambassades ; il vouloit rendre à ce Roi, qu'on regardoit alors comme le plus grand de l'Univers, les hommages qu'il croyoit dûs à sa vertu, & obtenir son amitié & son alliance ; mais malgré la protection & les secours qu'il reçut de la France, le Roi Indien succomba dans son entreprise, ses grands & nobles desseins lui coûterent le thrône & la vie, sa famille fut proscrite & anéantie ; les Siamois que des mœurs & des arts étrangers avoient effarouchés, déférerent la Couronne à une famille qui se montra ennemie irréconciliable des Européens ; telle est

la révolution qu'il s'agit de tracer; révolution qui devoit être auſſi fatale aux François établis dans le Royaume de Siam qu'au Prince qui les y avoit appellés; le Royaume entier ſe ſouleva contr'eux, mais cette poignée d'Etrangers au nombre de ſept ou huit cent hommes, éloignés de plus de ſix mille lieues de ſa Patrie, dénués de vivres & de munitions, ſans aucune eſpérance de ſecours, triompha des efforts de pluſieurs millions d'hommes, & échappa aux fers & à la mort, par des prodiges de valeur & de conſtance.

L'inſtrument de l'alliance des François avec les Siamois fut un certain Grec, appellé Conſtantin Phaulkon; il eſt plus connu ſous le nom de Conſtance, & on ne l'appellera pas autrement dans le cours de l'Hiſtoire; cet homme qui joua un grand rôle dans la révolution, & qui en fut le prétexte & la premiere victime, étoit devenu le Favori & le Miniſtre du Roi de Siam, par la ſupériorité du courage & des lumieres qui diſtinguent ſi fort les Européens des Aſiatiques; on l'a accuſé d'avoir porté ſes vûes juſques ſur le thrône de Siam: quoi qu'il en ſoit, ſon élévation & ſa chûte furent ſi éclatantes qu'on ne peut

s'empêcher d'entrer dans un plus grand détail sur sa personne.

Il étoit né en 1647 dans l'Isle de Zante qui appartient aux Vénitiens ; il avoit pour pere, selon quelques uns, le Gouverneur de l'Isle, & selon d'autres, un simple Cabaretier, ce qui paroît plus vraisemblable, attendu la misere extrême de ses parens. Quoi qu'il en soit, ce fut pour se dérober au malheureux sort qui l'attendoit dans sa Patrie, que Constance, à peine âgé de dix ans, mais plein de courage, d'esprit & d'ambition, s'embarqua sur un vaisseau Anglois qui l'emmena à Londres : le jeune Grec passa les premieres années de sa vie auprès d'un Négociant qui le rendit fort habile dans le Commerce, bientôt après il s'ennuya de sa destinée, & toujours rempli d'idées magnifiques de grandeur & de fortune, il passa au service de la Compagnie des Indes Angloise qui l'employa avec succès à Siam : en peu d'années, Constance se vit possesseur d'un capital considérable, & las d'être subalterne, il entreprit de commercer de son chef ; ses tentatives ne furent pas heureuses, il essuya deux naufrages consécutifs à l'embouchure du fleuve Menam, qui lui enleverent presque toute

sa fortune ; tout autre que lui se seroit rebuté & auroit renoncé à des entreprises si funestes ; mais Constance étoit trop ferme pour se laisser abbattre par les revers de la fortune : il trouva bien-tôt dans ses ressources & son crédit de quoi équipper un nouveau vaisseau qu'il conduisit lui-même sur la côte de Malabar ; le sort ne le traita pas avec moins de rigueur, il eut encore le malheur de faire naufrage : à peine put-il se sauver avec une somme modique d'argent ; mais c'étoit le dernier outrage que le sort lui réservoit.

En effet, le lendemain de son désastre, comme il se promenoit sur le bord de la mer, il apperçut un malheureux qui venoit à lui avec toutes les marques du désespoir ; à son visage pâle, à ses vêtemens mouillés, Constance comprit que cet homme avoit essuyé le même désastre que lui : la ressemblance de leurs aventures leur donna un égal empressement de se connoître : l'inconnu, qui le premier prit la parole, s'exprima en langue Siamoise ; il fut agréablement surpris d'entendre son compagnon d'infortune lui répondre dans la même langue : il s'empressa alors de lui faire part de ses mal-

heurs. Il lui dit qu'il venoit de la Cour de Perse, où le Roi de Siam l'avoit envoyé en qualité d'Ambassadeur, & qu'en retournant dans sa Patrie il avoit fait naufrage sans pouvoir rien sauver de son vaisseau, qui avoit péri avec tous ceux qui le montoient.

Constance consola le Mandarin & lui offrit généreusement de le conduire à la capitale de Siam; l'Indien accepta avec joye les offres de Constance, & celui-ci, de deux mille écus qui lui restoient, acheta une barque, des vivres & des habits pour lui & pour le Siamois : leur navigation fut tranquille, & ils arriverent heureusement à Judia. Le premier soin du Mandarin fut de présenter son bienfaiteur au Barkalon, qui est le premier Ministre de Siam; il lui parla en des termes si magnifiques du génie, des connoissances & de la grandeur d'ame de Constance, que le Ministre l'employa dans les affaires du commerce; l'habile Européen réussit au de-là des espérances de ses protecteurs, & bientôt le Barkalon parla de lui au Roi comme d'un homme plein de talens & qui pouvoit être extrêmement utile au dessein qu'il avoit conçu

de former ses sujets aux arts & à la navigation.

Le Roi de Siam étoit sans contredit l'homme le plus éclairé de sa nation; il avoit déjà conçu pour les Européens, dont il avoit vû plusieurs à sa Cour, la plus haute estime; il les considéroit autant qu'il méprisoit les Siamois, dont la lâcheté & la mollesse lui étoient insuportables; mais il n'eut pas plutôt entretenu Constance, que frappé du génie & des connoissances de cet Européen, il résolut de lui confier le soin de ses affaires les plus importantes; il le regardoit déjà comme l'instrument qui devoit tirer ses peuples de l'inaction où ils languissoient & les rendre les plus célebres de l'Orient. Cependant, avant que de l'élever aux dignités, ce Prince sage essaya la fidélité & les talens de l'Etranger; mais Constance se conduisit avec tant de zèle & de candeur; il parut, dans le maniement des affaires, si supérieur aux plus habiles Ministres de la Cour, que le Roi ne put s'empêcher de lui donner les plus grandes marques de considération & de faveur: bientôt les Mandarins, témoins du goût de leur Prince

pour Conſtance, s'attacherent à lui faire la cour, & l'heureux Européen vit à ſes pieds tout ce qu'il y avoit de Grands dans le Royaume.

Sur ces entrefaites, le Barkalon mourut; le Roi voulut auſſi-tôt lui confier cette charge, la premiere de l'Etat; Conſtance eut la ſageſſe de la refuſer, pour ne pas s'expoſer à la haine & à la jalouſie des Mandarins: mais ſans avoir de titre, il jouit d'une autorité ſupérieure à celle de tous les Grands; le Roi ſe repoſoit ſur lui ſeul de toute l'adminiſtration; il ne recevoit de requêtes que par ſes mains, & n'accordoit de graces qu'à ſa priere. Au reſte, cet Aventurier devenu le Favori d'un Roi puiſſant, étoit digne de ſa fortune; à un génie vaſte, ſouple & délié, il joignoit une connoiſſance profonde des affaires, beaucoup de courage, de feu & d'éloquence: il avoit l'ame noble, généreuſe & élevée, des mœurs magnifiques; mais ſes vertus étoient obſcurcies par de grands défauts: on lui reprochoit d'être fougueux, emporté, violent & fier à l'excès; il aimoit la gloire & le faſte juſqu'à l'oſtentation; ſon ambition étoit ſans bornes.

Conſtance ne laiſſa appercevoir au

commencement de ſon élévation, que des vertus & des talents: il ſe livra tout entier aux affaires, & ſon adminiſtration fut utile & glorieuſe ; il s'appliqua ſur-tout à étendre le commerce, dont les Rois des Indes s'occupent plus que de la politique, & de la guerre qui ſe fait rarement ſentir chez ces nations pacifiques. Les ſoins de Conſtance eurent un très-brillant ſuccès: en peu d'années le Roi de Siam devint un des plus opulents Monarques de l'Aſie; l'abondance regna chez ſes peuples, & le Monarque ſenſible aux ſervices de ſon Miniſtre, le combla de biens, & le rendit le plus riche comme le plus puiſſant de ſes ſujets.

Ce fut vers ce même-tems-là que Conſtance qui dans ſon ſéjour en Angleterre avoit embraſſé la croyance de l'Egliſe Anglicane abjura cette Secte, & rentra dans la communion de l'Egliſe Romaine par le miniſtere d'un Jéſuite qui ſçut lui inſpirer tout ſon zèle pour la propagation de l'Evangile.

Bien-tôt après le Miniſtre épouſa une jeune Japonoiſe d'une famille noble & chrétienne, dont les ancêtres avoient obtenu la palme du martyre dans les perſécutions que les Rois du

Japon avoient excitées soixante ans auparavant contre les chrétiens: dès-lors les mœurs du Ministre devinrent plus pures, il renonça au commerce des femmes pour lesquelles il avoit témoigné jusques-là beaucoup de penchant; & ne s'occupa plus que des projets de son ambition : ce fut par le desir de signaler son nom, qu'il forma le dessein de convertir à la Foi Chrétienne le vaste Royaume où il donnoit des Loix; ses ennemis lui ont attribué des motifs plus profonds que le vain desir de s'illustrer par une grande entreprise, ils ont prétendu qu'il n'agissoit que par des vûes d'intérêt, & qu'il espéroit trouver dans les nouveaux Chrétiens de Siam des Partisans qui l'éleveroient au thrône.

Quoi qu'il en soit, il n'étoit peut-être pas impossible à cet homme brave, intrépide, plein de genie, de grandeur & de ressources, riche & puissant, de parvenir à la Couronne après la mort du Roi, qui ne paroissoit pas éloignée; car quoique ce Prince n'eût guere alors plus de cinquante ans, il étoit d'un tempéramment usé & délicat: il n'avoit d'enfans qu'une Princesse, que les Loix de l'Etat excluoient de la succession au thrône; la Famille Royale étoit réduite

à deux Princes freres du Roi : mais l'aîné étoit perclus de tous ſes membres & incapable de régner ; le ſecond contrefaiſoit le muet pour ne donner aucun ſoupçon au Roi qui avoit conçu une haine égale pour les deux freres ; il les tenoit éloignés des affaires, ſans crédit & ſans conſidération : on les gardoit à vûe dans le Palais, & on les traitoit preſque comme des priſonniers d'Etat.

La tendreſſe qu'il devoit à ſes freres, le Roi l'avoit réſervée toute entiere pour un jeune homme, appellé Monpit ou Prapie (*a*), que ſelon une coutume généralement établie dans les Indes, il avoit adopté pour ſon fils : cette adoption ne donnoit à Monpit aucun droit à la couronne, le Roi ne l'ignoroit pas ; mais ce Prince naturellement fier & abſolu, eſpéroit vaincre cet obſtacle : déjà pour accoutumer ſes ſujets à reſpecter ce jeune homme, il le menoit par-tout avec lui, & lui faiſoit rendre des honneurs extraordinaires : enfin ſon deſſein étoit de lui faire épou-

(*a*) Les Relations l'appellent indifféremment de ces deux noms, nous ne nous ſervirons que du premier.

ſer la Princeſſe & de le déclarer le même jour ſon ſucceſſeur au thrône. Tout deſpotique qu'étoit le Roi de Siam, il éprouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru; la Princeſſe, ſur-tout, qui avoit beaucoup d'eſprit & de fierté, ne pouvoit ſe réſoudre à unir ſa deſtinée à celle d'un jeune homme (*a*) d'une naiſſance obſcure, & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir ſçu plaire au Roi. Elle penſoit comme toute la Nation qu'on devoit lui faire épouſer le plus jeune de ſes oncles, afin de conſerver la Couronne dans la Famille Royale.

Conſtance qui voyoit la Cour diviſée en deux partis, crut qu'il étoit de ſon intérêt d'appuyer celui de Monpit, tant pour plaire au Roi qui n'avoit rien au monde de plus cher que ce fils adoptif, que dans l'eſpérance de régner ſous le nom d'un jeune homme ſans eſprit & ſans talent, haï & mépriſé, & peut-être de le déthrôner; ainſi donc il confirma le Roi dans ſes deſſeins, & parut publiquement dévoué à Monpit.

(*a*) On a prétendu que Monpit étoit le fils naturel du Roi: mais cette opinion eſt ſans vraiſemblance.

Si cette démarche le rendit encore plus agréable au Monarque, d'un autre côté, elle le fit détester de la Princesse & des Grands de l'Etat, qui enveloppèrent dans leur haine tous les Etrangers, & sur-tout les Chrétiens.

Cependant, Constance pour établir sa fortune sur des fondemens inébranlables, crut qu'il falloit la soutenir au dehors par une protection respectable: depuis qu'il étoit en faveur, il n'avoit jamais cessé d'entretenir le Roi de la puissance des Princes de l'Europe, des arts & des sciences qui fleurissent dans cette belle partie de l'Univers, & qui en rendent les peuples si supérieurs aux autres hommes; il lui parloit surtout de l'ordre & de la discipline qui regne dans leurs armées, de l'habileté des Généraux, du courage des officiers & des soldats: le Roi de Siam ne se lassoit jamais d'écouter le Ministre, & la comparaison qu'il faisoit des peuples mols & efféminés des Indes, vaincus & assujettis tantôt par les Mogols, tantôt par les Portugais & les Hollandois, avec les fieres nations de l'Europe qui venoient apporter des fers aux extrémités de l'Univers, le remplissoit d'admiration pour ces braves Etrangers.

Conſtance voyant le Roi favorablement prévenu en faveur des Européens, lui donna le conſeil de rechercher l'alliance du plus puiſſant de ces peuples; c'étoit alors les François qui jouoient le premier rôle en Europe. 1680.
Cette Nation, ſous les auſpices de Louis XIV, étoit parvenue au comble de la gloire par ſes ſuccès dans la guerre, & par les arts & les ſciences qu'elle cultivoit avec plus d'éclat que ſes voiſins. Conſtance, pour donner une juſte idée des François à ſon Maître, lui apprit qu'ils venoient de vaincre les Hollandois que tous les peuples des Indes regardent comme une nation puiſſante & redoutable, & pour laquelle ces Rois ont des ménagemens & une déférence qui tiennent de l'eſclavage. En même-tems le Miniſtre inſinua au Monarque Siamois que pour mériter l'alliance des François & pour étendre davantage le commerce, il falloit permettre le libre exercice de la Religion Chrétienne; le Roi de Siam, qui n'étoit pas zèlé pour les dogmes des Talapoins, conſentit ſans peine à la demande de ſon Miniſtre; il permit aux Miſſionnaires de prêcher l'Evangile, dont la morale lui parut

utile & avantageuse à ses peuples. Constance reçut ensuite ordre de choisir parmi les Mandarins ceux qu'il croiroit les plus capables de réussir à la Cour de Louis XIV, & de les envoyer au plutôt en ambassade auprès de ce Prince.

Le Ministre ne tarda pas à obéir aux ordres de son Maître ; il envoya des Ambassadeurs en France sur un vaisseau Hollandois, mais ils périrent sur mer ; cet accident ne rebuta point le Roi de Siam, il en envoya d'autres sur un vaisseau Anglois avec de riches présens : ceux-ci plus heureux, débarquerent à Calais & furent con-
1684. duits à Paris. Constance ne fut pas trompé dans l'idée qu'il avoit conçue de Louis XIV ; il avoit espéré que ce Prince, avide de gloire, saisiroit avec empressement l'occasion d'étendre la Religion Chrétienne avec le commerce de ses sujets : le Monarque François flatté en effet par des hommages qu'on lui envoyoit de si loin, répondit favorablement aux avances du Roi de Siam ; il consentit à un traité de commerce entre les deux Nations & envoya à son tour le Chevalier de Chaumont en qualité d'Ambassadeur à

Siam ; huit Jésuites, habiles Astronomes, accompagnerent le Chevalier, dans l'espérance de convertir le Roi & la nation Siamoise. Leur voyage devoit être en même-tems utile à tous les peuples de l'Univers, par les observations qu'ils se proposoient de faire pour la perfection de l'Astronomie & de la Géographie.

L'Ambassadeur François fut accueilli à Siam avec des honneurs extraordinaires ; il obtint pour sa Nation tout ce qu'il demandoit ; on combla de dignités & de bienfaits les officiers François qui étoient passés avec lui pour introduire dans les troupes Siamoises la discipline militaire de l'Europe : l'un d'eux (le Chevalier de Forbin) fut déclaré Grand-Amiral du Royaume ; les Jésuites sur-tout eurent lieu de se louer du Roi, qui leur prodigua les graces & les distinctions ; mais ils n'eurent pas la gloire de le convertir : ce Prince parut inébranlable au discours de l'Ambassadeur François, qui le pressa avec instance, au nom de son Maître, d'embrasser la Religion Chrétienne.

Cependant le Roi de Siam, que la politique seule empêchoit peut-être de

ſe faire Chrétien, n'en devint pas moins odieux à ſes ſujets : ils ne pouvoient voir ſans frémir, que le Monarque n'honorât de ſa confiance & de ſon amitié que le Miniſtre Conſtance & les François. Les Talapoins, qui ont un crédit immenſe à Siam, gémiſſoient en ſecret de tout ce que le Roi faiſoit en faveur d'une Religion étrangere. Les Muſulmans établis en grand nombre dans le Royaume & qui s'étoient long-tems flattés d'attirer le Roi à leur Religion, ne furent pas moins indignés que les Talapoins ; ils venoient d'engager le Sophi d'envoyer une célebre ambaſſade à Siam pour exhorter le Roi à embraſſer l'Alcoran ; mais le Miniſtre Perſan avoit encore été moins heureux que l'Ambaſſadeur François : non-ſeulement il avoit échoué dans ſa négociation, mais on l'avoit reçu avec tant de froideur ; on avoit mis tant de différence entre lui & le Chevalier de Chaumont dans les honneurs qu'on leur avoit rendus, que les Muſulmans jurerent tout haut de venger l'affront fait au plus puiſſant Roi de leur Religion, en la perſonne de ſon Ambaſſadeur. Les nations Européennes qui commercent dans le

Royaume de Siam n'étoient pas moins déchaînées contre Conſtance & les François : les Hollandois & les Anglois, jaloux des avantages que le Miniſtre accordoit dans le commerce aux nouveaux alliés du Roi, répandoient ſourdement des bruits injurieux aux François, pour achever de les rendre odieux aux Siamois.

Ce fut pour contenir tant de Nations inquietes & jalouſes, que Conſtance forma le projet d'unir les deux Rois par la plus étroite alliance : il fit conſentir ſon Maître à dépêcher en France trois nouveaux Ambaſſadeurs avec des préſens dignes du Prince pour lequel ils étoient deſtinés : cette Ambaſſade, à la tête de laquelle étoit un Siamois, appellé *Viſouta-Surton*, eut tout le ſuccès qu'en eſpéroit Conſtance ; les Miniſtres Siamois plûrent beaucoup à la Cour la plus polie & la plus éclairée de l'Univers, par la vivacité, l'agrément & la fineſſe de leurs diſcours. On ne s'attendoit pas à trouver tant de connoiſſances & d'eſprit chez des Indiens, qui paſſoient pour barbares dans l'eſprit de la plûpart des François. Ce traité fut ſigné, & on convint par le principal article, que

Louis XIV. enverroit des troupes à Siam, tant pour introduire la discipline militaire dans les armées Siamoises, que pour la sûreté de la personne du Monarque Indien & la défense de ses Etats ; le Roi de Siam s'engageoit de son côté à livrer aux François les Places de Bencok & de Mergui, très-avantageusement situées pour le commerce & regardées comme les clefs du Royaume.

Pendant que tout réussissoit en France au gré des desirs de Constance, ce Ministre remplissoit à Siam tous les objets qu'il s'étoit proposés : sa faveur auprès du Roi augmentoit chaque jour ; le commerce devenoit plus florissant par ses soins, les Grands trembloient sous lui & il gouvernoit avec une autorité absolue. Constance profitoit de son pouvoir & de son crédit pour établir la Religion Chrétienne à Siam & dans les Royaumes voisins ; il fondoit des colléges & des églises pour les Missionnaires François : le Roi qui entroit dans ses vûes, faisoit construire un observatoire pour les Jésuites.

Ces marques singulieres de protection accordées aux Prêtres Chrétiens donnerent de la vraisemblance au bruit

qui courut, que le Roi alloit se faire baptiser : les Musulmans craignirent que ce Prince, gouverné par les Européens, ne proscrivît l'Alcoran dans ses Etats, & cette idée les rendit furieux ; pour prévenir le malheur dont ils se croyoient menacés, ils s'unirent dans le dessein d'arracher la vie & la couronne au Roi & d'égorger tous les Chrétiens. Il y avoit alors dans le Royaume deux Princes de Champa & un Prince Macassard, chassés de leur Patrie & réfugiés à Siam, où ils ne subsistoient, avec leur nombreuse suite, que des bienfaits de la Cour ; les Musulmans engagerent sans peine dans la conspiration ces Princes de même religion qu'eux, en faisant briller à leurs yeux l'or & les promesses. Le parti des conjurés étoit d'autant plus redoutable, qu'ils pouvoient disposer d'un grand nombre de Macassards qui passent pour les soldats les plus déterminés de l'Orient. Déjà les Musulmans avoient pris leurs mesures & n'attendoient plus que le retour de la Cour (*a*) à Judia pour exécuter leur criminelle entre-

(*a*) La Cour étoit alors à Louvo.

prise : ils s'attendoient à un succès d'autant plus certain, qu'ils sçavoient qu'il n'y avoit pas un soldat de la garde du Roi de Siam qui osât soutenir les regards d'un Macassard ; mais la conspiration fut découverte par la stupidité des Princes de Champa. Ces Indiens avoient un troisiéme frere au service du Roi & près de sa personne ; ils lui écrivirent pour lui faire part de leur dessein & pour l'exhorter à se joindre à eux ; cette lettre tomba entre les mains du Prince de Champa d'une maniere si singuliere, que celui-ci soupçonnant du mystere & craignant que ce ne fût un artifice de ses ennemis pour le perdre, la porta toute cachetée au premier Ministre.

Constance ne perdit pas un moment : après avoir fait au Roi lecture de la lettre & pris ses ordres, il se mit en marche avec ses Gardes, Anglois (*a*), & quelques François, afin d'accabler les Conjurés sous le poids de l'autorité Royale. A son arrivée à la Capitale, il fut agréablement surpris

---

(*a*) Ce Ministre avoit une Garde d'Anglois qu'il entretenoit à ses dépens.

d'apprendre que le Gouverneur de Judia, instruit de la conspiration par un des complices, avoit pris les mesures les plus sages pour déconcerter leur complot. On sçut en même-tems, que plusieurs Conjurés, effrayés des mouvemens du Gouverneur, qui ne pouvoient regarder que les Musulmans, s'étoient retirés chez eux. Constance, pour achever de les dissiper, publia une amnistie en faveur des rebelles qui viendroient faire l'aveu de leur crime. Les Princes de Champa furent les premiers à profiter de la grace qu'on leur offroit & leur exemple fut suivi, mais le Prince de Macassard & ceux de sa Nation, loin de s'humilier, prirent les armes & menacerent de piller la Ville.

Constance voyant que la douceur ne faisoit aucune impression sur l'esprit de ces Barbares, prit le parti de les attaquer, il ramassa tout ce qu'il put trouver d'Européens à Judia, & leur joignit les* Soldats Siamois sur le courage desquels il comptoit le plus ; il livra un furieux combat à l'ennemi, les Macassards se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté ; le Ministre s'exposa aux plus grands dangers, il poursuivit les Rebelles de rue en rue ; quatre ou cinq 1686.

de ses domestiques périrent à ses côtés, mais enfin le nombre l'emporta, les Macassards furent forcés, Constance joignit le Chef des Conjurés, & comme il étoit sur le point de le frapper, un Soldat François lui déroba la gloire de le tuer, en tirant au Barbare un coup de mousquet, dont il l'étendit mort sur la place, les Macassards eurent le même sort que leur Prince, & furent tous passés au fil de l'épée.

1688. On ne sçauroit croire combien la victoire de Constance le rendit puissant & redoutable; les Siamois le regardoient avec un effroi mêlé d'admiration; les Grands, qui envioient le plus sa fortune & son rang, lui rendoient presque les mêmes honneurs qu'au Roi; pour comble de bonheur, les Troupes Françoises arriverent vers le même tems dans le Royaume au nombre de huit cent hommes, commandées par d'excellens Officiers, à la tête desquels étoit M. Desfarges; le Roi aussitôt leur confia les forteresses de Bancok & de Mergui, & leur fournit abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour les fortifier à l'Européenne.

C'est alors que Constance ne mit plus de bornes à ses espérances, il comptoit

si fort sur le courage des François & sur leur attachement à ses intérêts, qu'il ne garda plus aucun ménagement avec les Siamois ; il les traitoit avec dureté & hauteur : ce peuple naturellement docile ne laissa appercevoir aucune trace de mécontentement, mais au fond il étoit outré de colere & d'indignation en comparant les traitemens qu'il recevoit du Roi & du Ministre, avec les caresses que ce Prince prodiguoit aux Etrangers : non-seulement il faisoit élever en faveur des Missionnaires Chrétiens des Eglises ; mais ce Prince si fier à l'égard des Princes & des Grands de ses Etats, rendoit visite aux Jésuites & s'entretenoit familierement avec eux ; au zèle avec lequel il agissoit en faveur de la propagation de l'Evangile ; on l'eût plutôt pris pour un Prince Chrétien, que pour un Roi attaché aux dogmes de la religion de sa Patrie ; les Talapoins répandoient sourdement le bruit que les François n'étoient venus à Siam que pour soutenir les Missionnaires Chrétiens, & faire embrasser de force aux malheureux Siamois la Loi de Jesus-Christ ; que c'étoit par leurs secours que le Roi, dont la haine étoit connue pour ses freres, alloit faire décla-

rer Monpit son successeur à la Couronne : les discours des Talapoins qu'on regarde à Siam comme des hommes célestes faisoient impression sur les esprits; la haine de la Nation étoit parvenue à son comble contre Constance, Monpit & les François ; tout annonçoit la révolution qui ne tarda pas à éclater.

Il y avoit alors à la Cour un Mandarin de l'ordre des Oc-Pra, appellé Pitracha ; cet homme s'étoit acquis un grand crédit dans l'esprit des Talapoins, des Grands & du Peuple, par son attachement à la religion & aux coutumes de ses ancêtres, & il n'étoit pas moins agréable au Roi dont il étoit le frere de lait : Pitracha sous les dehors imposans de la modestie, de la simplicité, & du détachement des grandeurs, renfermoit une vaste ambition ; sa conduite étoit profonde, & ses mœurs austères; il étoit entré autrefois chez les Talapoins d'où il n'étoit sorti qu'à la priere du Roi, qui le considéroit beaucoup ; mais quoiqu'il se fût rendu à la Cour, il ne laissoit pas de tems en tems de faire des retraites chez les Talapoins pour se recueillir davantage ; là, il ouvroit son cœur à ces Religieux & gémissoit avec eux de la protection accordée aux Chré-

iens ; ces discours le rendoient cher aux Talapoins, qui, le regardant comme le protecteur de la Religion, vantoient par-tout son zèle pour la Patrie & ses grandes qualités. Cependant Pitracha, sûr de l'affection & de l'estime des Siamois, comprit qu'il n'étoit pas impossible d'exciter une révolution à l'aide de laquelle il pourroit faire valoir ses prétentions au thrône : car il prétendoit être issu de l'ancienne race des Rois de Siam, & il accusoit les ancêtres du Roi regnant d'avoir usurpé la Couronne sur ses ayeux : tout favorisoit ses desseins ; le Roi, comme nous l'avons dit, étoit d'une santé si foible & si délicate qu'il ne paroissoit pas devoir vivre longtems ; les Princes ses freres qu'on regardoit comme les héritiers de l'Empire, n'avoient ni courage, ni génie ; la Princesse étoit exclue du thrône par les Loix de l'Etat ; le seul Monpit à qui le Roi destinoit la Couronne, lui paroissoit redoutable par l'appui de Constance & des François qu'il croyoit dévoués à ce jeune homme.

Pitracha se conduisit avec une habileté supérieure, à l'égard de tous les partis auxquels il n'étoit pas suspect par son ambition ; il faisoit entendre aux

Partisans des Princes qu'il étoit tems d'agir en leur faveur, & qu'il falloit tout hazarder pour assurer la Couronne aux légitimes héritiers; les Princes prirent d'autant plus de confiance en lui qu'ils le regardoient comme le plus honnête homme de la Nation, comme un ami puissant & fidéle. Pendant ce tems-là, l'artificieux Mandarin s'insinuoit dans l'esprit de Monpit; il ne cessoit de représenter à ce jeune homme imprudent, que ses seules liaisons avec Constance le rendoient odieux aux Siamois; que la Nation ne consentiroit jamais d'élever au thrône l'Esclave d'un Etranger; que le seul moyen de mériter la main de la Princesse qui détestoit les Chrétiens, étoit non-seulement de rompre avec Constance & les François, mais de s'unir avec lui pour exterminer ces Etrangers qui n'étoient venus à Siam que pour usurper le Royaume; Monpit donna dans le piége, & il agit de concert avec Pitracha pour perdre Constance & les François.

Quelque habile que fût Pitracha, il ne put former un si grand parti sans que Constance s'apperçût de quelque mouvement extraordinaire : mais ce Ministre avoit un tel mépris pour la

Nation Siamoiſe, & ſur-tout pour Pitracha qu'il traitoit de Talapoin, qu'il ne daigna pas ſeulement approfondir les deſſeins de ce Mandarin; d'ailleurs, il avoit tant de confiance dans le ſecours des François qu'il ne doutoit point qu'avec une poignée de ces braves Etrangers, & ſoutenu du nom du Roi, il ne vînt à bout de détruire tous ſes ennemis : il ne ceſſoit d'inſpirer à ſon Maître les mêmes ſentimens ; il lui repréſentoit que la valeur ſeule de ces Européens étoit capable de lui conſerver la Couronne, & de le mettre en pouvoir d'en diſpoſer ſouverainement après ſa mort ; qu'il devoit les approcher encore plus près de la Cour, & diſpoſer en leur faveur desprinci pales charges du Royaume.

Le Roi qui avoit conçu la plus haute idée du courage, de la fidélité & des talents des François, ſe laiſſa perſuader, & demanda à Louis XIV, qu'il n'appelloit jamais que *le grand Roi*, de nouvelles Troupes, & ſur-tout une Compagnie de deux cent hommes auxquels il vouloit confier plus particuliérement la garde de ſa perſonne. Conſtance triomphoit ; plus il attiroit de François à Siam, plus il croyoit applanir les voies

qui devoient le conduire à la plus brillante fortune.

Mais un évenement imprévu confondit les desseins de cet ambitieux & le précipita dans un abîme de maux: le Roi tomba, au commencement de l'année 1688, dans une maladie dont les symptômes parurent mortels : les partis qui s'étoient formés dans l'ombre & le silence commencerent à agir. L'habile Pitracha, qui étoit très-attentif aux évenemens, amassoit sourdement des troupes, de l'argent & des munitions de guerre, afin de se mettre en possession du thrône à l'instant que le Roi expireroit ; mais il couvroit ses desseins sous les apparences du zèle le plus vif & le plus tendre pour la personne du Roi, auquel il insinuoit qu'il n'armoit que pour le défendre contre la faction des Princes, qui devenoit de jour en jour plus puissante. C'est sous ce prétexte qu'il obtint, des Intendans des magasins Royaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre ; mais le Gouverneur de la Capitale pénétra les desseins de Pitracha : il avertit Constance, auquel il étoit dévoué, que l'Oc-pra étoit à la tête d'un puissant parti ; que toute la Nation le fa-

vorisoit, dans la persuasion qu'il n'agissoit qu'en faveur de la Religion, de la Patrie & des légitimes héritiers de la couronne.

Le Ministre se trouva alors dans un étrange embarras; il ne sçavoit à quoi se déterminer : arrêter le chef des factieux & lui faire son procès, c'étoit s'exposer à voir la Nation entiere se soulever en faveur d'un homme qu'elle regardoit comme son héros; d'ailleurs, le Roi qui aimoit ce Mandarin & qui le regardoit comme le plus fidele de ses sujets, ajouteroit-il foi à tout ce qu'on pourroit dire contre lui, consentiroit-il à son supplice? D'un autre côté, dissimuler les attentats du chef de la conjuration, c'étoit lui fournir le moyen de réussir dans son entreprise: Constance, naturellement hardi & intrépide, se détermina à faire arrêter son ennemi; mais comme il comprenoit que jamais les Siamois ne prêteroient leur ministere à l'exécution de ce dessein, il eut recours aux François.

Il écrivit à Desfarges pour le prier de venir à la Cour attendu qu'il avoit les affaires les plus importantes à lui communiquer; Desfarges se rendit aux

invitations du Ministre & arriva bientôt après à Louvo où étoit la Cour; Constance lui fit part de la conspiration formée contre le Roi, la Religion Chrétienne & les François, & lui demanda son secours contre les Conjurés; Desfarges lui offrit sans balancer sa personne & ses François; ils convinrent ensemble que le Général retourneroit à Bancok; qu'il choisiroit dans sa garnison quatre-vingt hommes des plus déterminés à la tête desquels il se rendroit à Louvo pour arrêter Pitracha: l'un & l'autre ne doutoit pas que ce coup hardi n'étonnât les rebelles & ne répandît le trouble, la confusion & la terreur dans le parti. Dès qu'ils eurent pris les mesures les plus convenables pour le succès de l'entreprise, ils se séparerent, Desfarges revint à Bancok, d'où il partit quelques jours après à la tête de son détachement

Mais en passant par Judia, il fut arrêté par la fausse nouvelle de la mort du Roi: on ajoutoit que Pitracha étoit devenu le maître du Gouvernement & que Constance avoit succombé sous la puissance de son rival.

Dans ces circonſtances, Desfarges crut qu'il étoit de la prudence de ne pas s'éloigner de la place qui lui étoit confiée; il écrivit à Conſtance que ſon ſecours lui étant devenu déſormais inutile par la révolution arrivée dans le Gouvernement, il retournoit à Bancok, pour défendre une place du ſalut de laquelle dépendoit la deſtinée de tous les François établis à Siam : Conſtance eut beau répondre au Général François pour le détromper des faux bruits qui avoient couru ſur la mort du Roi & le preſſer de venir au ſecours du Prince & de la Religion; Desfarges, pour toute réponſe, exhorta le Miniſtre à pourvoir lui-même à ſa ſûreté, & à ſe ſauver à Bancok avec ſa famille & ſes thréſors : c'étoit peut-être le ſeul parti que dût prendre Conſtance; mais cet ambitieux ne put ſe réſoudre à renoncer à ſes vaſtes eſpérances : il déclara à Desſarges qu'il n'abandonneroit jamais un Roi qui l'avoit comblé d'honneurs & de bienfaits.

Au reſte, Conſtance ne regardoit point les affaires comme déſeſpérées; il étoit perſuadé que s'il pouvoit venir à bout d'engager le Roi à ſe nommer

pour successeur un de ses freres, tout rentreroit dans l'ordre.

On ne doit pas être étonné que le Ministre eût changé d'idée par rapport à la succession au thrône ; les liaisons de Monpit avec le chef des conjurés, ne le dégageoient que trop des promesses qu'il avoit pû faire autrefois au fils adoptif du Roi.

Cependant la démarche que méditoit le Ministre étoit très-délicate ; il s'agissoit de faire goûter à un Roi fier, défiant & jaloux de son autorité, une proposition qui ne pouvoit manquer de l'affliger : le choix sur-tout, qu'on vouloit lui insinuer, devoit lui paroître d'autant plus odieux, que Pitracha venoit de lui inspirer les plus terribles soupçons contre ses freres. On ne peut s'empêcher d'avouer que Consstance s'y prit avec tous les ménagemens de la plus adroite politique : *Seigneur*, dit-il au Roi mourant, *je ne peux vous dissimuler qu'il commence à se former à votre Cour des cabales capables d'y produire de grands troubles ; tant que vous avez joui de la santé, rien n'a échappé à votre œil perçant, & vos sujets factieux ont eu le même sort que vos ennemis ; tous ont plié sous votre puis-*

ſance: mais aujourd'hui que la maladie vous empêche d'agir, votre autorité eſt moins reſpectée: les Grands, qui penſent que vous n'êtes point immortel, attentifs à leur fortune, s'attachent à celui des Prétendans à votre couronne dont ils eſperent le plus de graces: les eſprits ſe diviſent & s'aigriſſent; le ſeul moyen de les contenir, eſt de vous nommer un ſucceſſeur qu'ils ſoient obligés de reſpecter: celui que vous aurez honoré de votre choix, éternellement attaché à vos intérêts par la grandeur du bienfait, veillera à votre ſalut & à celui de l'Etat: bientôt les nuages qui nous annoncent la tempête s'évanouiront, & le calme regnera à la Cour & dans le Royaume: au reſte, Seigneur, le choix que vous ferez doit être agréable à la Nation; c'eſt ſur l'un de vos freres que vous devez jetter les yeux: je n'ignore pas les juſtes raiſons qui vous éloignent d'eux; mais il faut ſacrifier votre reſſentiment à la gloire de votre famille & au repos du Royaume, que tout autre choix pourroit troubler.

Quelque preſſant que fût ce diſcours, jamais le Roi ne put conſentir à nommer un de ſes freres pour ſon héritier, tant étoit implacable la haine qu'il leur portoit; cependant, pour

témoigner au Ministre, combien il cherchoit à déférer à ses conseils, il déclara sa fille Reine après lui, en lui laissant la liberté de choisir pour époux celui de ses oncles qu'elle jugeroit le plus digne de la couronne & de sa main : mais une pareille disposition étoit une infraction aux loix de l'Etat, qui excluent les femmes du thrône : d'ailleurs, ce n'étoit point remédier au mal, que de laisser après sa mort, le choix du Roi à sa fille. En effet, les Grands, incertains en faveur de qui se détermineroit la Princesse, ne s'attachoient ni à l'un ni à l'autre Prince, dans la crainte de se méprendre ; la plûpart même s'en éloignoit davantage, & ne reconnoissoit plus pour chef que Pitracha ou Monpit.

Le parti de ce dernier, quoique moins puissant que celui de Pitracha, ne laissoit pas d'être considérable ; Monpit avoit des troupes & de l'argent; jusques-là ces deux Chefs avoient agi de concert contre Constance & les François; mais bien-tôt ils se désunirent ; Monpit, qui avoit pénétré l'artificieux Pitracha, comprit que loin d'en être favorisé, il ne pouvoit manquer de devenir sa victime, s'il ne se tenoit sur ses

gardes.

gardes. Dans cette crainte, il s'appliquoit à fortifier sa faction, & à élever ses créatures aux charges, espérant en recevoir de plus puissans secours; Pitracha de son côté faisoit le même manége; mais Monpit, plus chéri du Roi, en obtenoit plus de graces. Quelque dissimulé que fût l'Opra, il ne put s'empêcher de faire éclater son chagrin; il fit à Monpit un affront sanglant.

Le Favori désespéré ne trouva d'autre moyen de se venger, que celui d'aller révéler sur le champ la conspiration au Roi; il avoua, les larmes aux yeux, à ce Prince, qu'il s'étoit laissé séduire par l'hypocrite Pitracha, dont le dessein étoit d'arrêter le Roi, & de massacrer Constance & les François; Monpit ajoûta que pour prix de ses liaisons avec le Chef des rébelles, on l'avoit leurré de l'espérance d'épouser la Princesse; mais qu'il avoit approfondi les vûes de Pitracha, & que ce Mandarin ambitieux avoit formé le projet d'épouser lui-même la Princesse, d'exterminer la Famille Royale & de se saisir du thrône : on ne sçait par quel motif Monpit ajoûta que Constance ne pouvoit ignorer la conjuration.

Quoi qu'il en soit, le Roi qui s'étoit reposé sur Constance de l'administration de l'Etat, parut indigné qu'il lui eût dissimulé une conspiration si dangereuse; il manda sur le champ le Ministre, & lui fit de sanglants reproches : mais Constance n'eut pas beaucoup de peine à se justifier; il déclara au Roi que la seule crainte d'augmenter ses maux dans le fâcheux état où la maladie le réduisoit, l'avoit arrêté; qu'au surplus, il avoit pris toutes les mesures que dictoit la prudence pour faire échouer les desseins des Conjurés;mais qu'il n'avoit pas reçu des François les secours qu'il étoit en droit d'attendre; en même-tems, il fit part au Roi de la négociation entamée avec Desfarges, & des raisons qui avoient retenu le Général François dans sa place; il ajoûta qu'on lui avoit offert un azyle à Bancok; mais il protesta au Roi que rien au monde n'étoit capable de lui faire abandonner un Prince des mains de qui il tenoit sa fortune.

A ces mots, le Roi se mit à déplorer son sort, il se plaignoit d'être trahi par ses Sujets & abandonné par ses Alliés; mais Constance l'interrompant, *Seigneur*, lui dit-il, *il n'est pas tems de*

s'abandonner aux larmes & à la douleur, il faut agir & sur-tout se taire; la premiere fois que le perfide Pitracha mettra les pieds dans votre appartement, il faut l'arrêter, & en faire un exemple, qui étonne à jamais les factieux; les Conjurés, intimidés par le supplice de leur Chef, se dissiperont, tout rentrera dans le devoir, & vous regnerez avec plus d'autorité que jamais.

Le Roi de Siam convint qu'il n'y 1688.
avoit point d'autre parti à prendre; on disposa tout pour arrêter Pitracha le lendemain 18 Mai; Constance se sépara du Roi en lui recommandant avec beaucoup d'instance le secret dont dépendoit le succès de l'entreprise; le Prince lui promit de se conformer à son conseil; mais le Ministre ne fut pas plutôt sorti, que le Roi dont l'esprit étoit affoibli par la longueur de la maladie n'eut pas la force de se taire: il se livra tout entier à la douleur & au ressentiment; tantôt il se plaignoit de Pitracha & de ses complices, tantôt il les menaçoit des supplices les plus cruels.

La plûpart des domestiques qui approchoient le plus près du Roi étoient vendus au Chef des Conjurés; ils n'eurent pas plutôt entendu les plaintes de

leur Maître qu'ils donnerent avis à Pitracha que le Roi avoit eu un entretien fort long & fort ſecret avec Monpit & Conſtance ; que depuis ce tems-là, le Monarque avoit paru plein d'inquiétude & d'agitation, & qu'il n'avoit ceſſé de parler de lui comme du plus criminel & du plus perfide des hommes. Sur cet avis, Pitracha ne douta point que la conſpiration ne fût découverte, & qu'il ne fût perdu, s'il ne ſe hâtoit de prévenir le Roi. Quoiqu'il fût alors plus de minuit, il agit avec tant d'activité qu'en moins de deux heures il raſſembla ſes Partiſans à la tête deſquels il marcha droit au Palais ; ce Mandarin avoit ſi bien lié ſa partie, il avoit fait tant de traîtres parmi les gardes & les domeſtiques du Roi, que dès qu'il parut avec les Conjurés, toutes les portes du Palais lui furent ouvertes ; il ſe rendit maître ſans éprouver la moindre réſiſtance de la perſonne du Roi, mourant, trahi & abandonné ; le bruit de cet attentat parvint bien-tôt aux oreilles de Conſtance : il ne put voir ſans frémir ſa fortune & ſes projets renverſés par la priſon du Roi & le triomphe de Pitracha ; au lieu de fuir à Bancok, dont les chemins lui étoient ouverts, cet

homme intrépide forma le dessein de rompre les fers du Monarque ou de périr. Au reste, ce projet n'avoit rien de chimérique : avec environ soixante François, Anglois & Portugais, qu'il entretenoit à ses dépens, Constance espéroit forcer les portes du Palais, se faire jour à travers la Soldatesque Siamoise & enlever le Roi ; il se mit donc en marche avec sa suite ; Pitracha, qui ne s'attendoit pas à un coup si hardi, avoit négligé de fortifier les avenues du Palais : déjà le brave Européen étoit parvenu à la seconde cour, mettant en fuite tout ce qui se présentoit à son passage, lorsqu'il s'apperçut que les Anglois & les Portugais l'avoient abandonné ; au même instant, il fut investi & serré de si près par une nombreuse troupe de Siamois, qu'il ne put faire usage de ses armes : il fut pris avec les François, chargé de fers & attaché à un poteau dans un des jardins du Palais.

Cependant l'heureux Pitracha, maître du Roi & de la Famille Royale, à l'exception d'un des freres du Roi qui étoit gardé au Palais de Judia, convoqua une assemblée de Mandarins à laquelle il se rendit avec ses principaux Partisans ; là, il protesta qu'il n'avoit pris les ar-

mes que pour sauver la Religion & l'Etat également menacés par Constance & les François ; il ajoûta que le Roi, séduit par les artifices des Etrangers, avoit ignoré les attentats dont s'étoient rendus coupables Monpit & Constance; qu'il falloit livrer à la vengeance de la Nation les deux Favoris sous l'orgueil & le despotisme desquels les Siamois gémissoient depuis si long-tems, & chasser les François qui étoient venus leur apporter des arts & des mœurs peu convenables au génie de la Nation; qu'au reste, il ne demandoit pour prix du service qu'il avoit eu le bonheur de rendre à la Patrie, que l'aveu & l'approbation de l'Assemblée. A ces mots, Pitracha fut interrompu par des cris de joie : on le proclama Régent du Royaume, & grand Mandarin : les Grands, à la tête desquels étoit Visouta-Sundon qui fut revêtu de la dignité de Barkalon, tomberent aux genoux de Pitracha & lui rendirent presque les mêmes honneurs qu'au Roi ; l'Assemblée conjura avec instance le Régent d'achever de délivrer la Nation du joug que les François avoient voulu lui imposer, & d'enlever à ces Etrangers les deux importantes places dont ils étoient en possession.

C'étoit bien le dessein de Pitracha ; mais il avoit un autre objet à remplir qui ne lui paroissoit pas moins interressant : on a vû ci-dessus qu'un des deux freres du Roi étoit resté dans le Palais de Judia au pouvoir du Gouverneur de la Capitale, homme puissant & fidélement attaché au sang de ses Rois. L'Usurpateur qui craignoit que ce Mandarin ne formât un parti en faveur du Prince, & qu'il ne le privât de tout le fruit de son crime, eut recours à la ruse & à l'artifice pour lui enlever le dépôt qui lui étoit confié ; il employa d'abord le nom & l'autorité du Roi : mais le Gouverneur, qui sçavoit que le Monarque étoit au pouvoir de Pitracha, n'eut garde de déférer aux prétendus ordres qu'on lui donnoit de sa part ; on eut beau l'assurer que l'intention du Roi étoit de déclarer le Prince, son gendre & son successeur ; le sage Mandarin ne donna point dans le piége. Pitracha ne se rebuta point ; il aposta quelques Mandarins qui avoient autrefois paru les plus zélés Partisans de la Maison Royale : ces Seigneurs se rendirent à Judia : là, feignants d'être mécontens de la révolution, ils déclamoient avec emportement contre Pitracha ; le Gouverneur

de la Capitale ajoûta foi à ces fausses démonstrations de zèle, mais tandis qu'il s'applaudissoit de voir le parti qu'il avoit embrassé, fortifié par le secours de ces Seigneurs, les perfides profitoient de sa sécurité pour corrompre les gardes & les domestiques du Prince; les traîtres non-seulement livrerent leur maître; mais ils le transporterent eux-mêmes hors du Palais, & le conduisirent par des routes détournées jusqu'à quelques lieues de la Capitale où ils le remirent à une troupe de soldats qui l'amenerent à Louvo.

Pitracha n'avoit pas attendu le succès de cette entreprise pour se défaire de Monpit: à l'instant de la révolution, le Favori, abandonné de ses partisans, étoit allé chercher un asyle aux pieds du Roi; le Régent qui paroissoit encore conserver quelque respect pour son maître, l'y avoit laissé fort tranquille; mais il le faisoit observer avec soin: Monpit, qui comprenoit qu'il ne seroit pas long-tems en sûreté dans la chambre du Monarque, entreprit de se sauver à la faveur de la nuit; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, il fut saisi & massacré par les satellites de Pitracha; en sorte que

le Roi mourant put entendre de son lit les derniers soupirs d'un homme qui lui avoit toujours été plus cher que sa famille & ses sujets.

Tout réussissoit au gré des desirs du Régent; il ne lui restoit plus, pour se voir maître absolu d'un grand Royaume, que de chasser les François des deux forteresses qu'ils occupoient: mais quoique rien ne parût plus aisé à un Prince, maître de plusieurs millions d'hommes, que de se saisir de sept ou huit cents Etrangers, éloignés de six mille lieues de leur Patrie, manquant de tout & sans aucune espérance de secours, cependant Pitracha & les Siamois craignoient tellement les François, qu'ils n'oserent les attaquer de vive force: le grand Mandarin eut recours à ses artifices ordinaires; il envoya chercher l'Evêque de Metellopolis & celui de Rosalie (*a*), qui étoient à la tête des missions établies à Siam & dans les Royaumes voisins: ces Prélats, témoins de la révolution, craignoient avec raison une cruelle persécution de la part du Régent, dont l'attachement à la Religion du Pays

(*a*) M. l'Abbé de Lyonne.

étoit connu ; mais le perfide Pitracha les rassura en les comblant d'honnêtetés : il leur protesta que la révolution ne seroit funeste à aucun Chrétien, que loin d'avoir pour les François l'aversion qu'on lui supposoit, il étoit au contraire résolu de cultiver avec soin l'alliance avantageuse conclue avec cette brave Nation, dont il espéroit tirer des services proportionnés à la haute opinion qu'il en avoit conçue ; qu'il les prioit donc de se rendre à Bancok & de lui amener le Général François pour concerter avec lui les moyens d'assurer le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit & dont il vouloit lui confier l'exécution ; en même tems l'usurpateur ajouta que si M. Desfarges se dispensoit d'obéir, il regarderoit son refus comme une rupture entre les deux couronnes, & qu'il traiteroit tous les François en ennemis.

L'Evêque de Rosalie se rendit seul à Bancok, il exposa à la garnison les ordres de Pitracha : on délibera si M. Desfarges obéiroit ; mais le Gouverneur voulant ôter à l'usurpateur tout prétexte de rupture, sortit de Bancok, après avoir fait jurer à son

Lieutenant de ne jamais rendre la place, quelqu'ordre qu'il pût recevoir de lui pendant son absence.

Dès que Pitracha eut appris que le Général étoit en route, il s'abandonna aux transports de la joye la plus vive; il se croyoit déjà maître de la destinée des François, qui, pour sauver leur chef, ne balanceroient pas de lui rendre les places dont ils étoient les dépositaires. Jusques-là Pitracha avoit dissimulé la haine qu'il portoit aux Chrétiens & avoit agi avec beaucoup de modération; mais alors il donna libre carriere à ses sentimens: il commença par faire enlever les thrésors de Constance, & mettre à la question son épouse, pour laquelle il avoit d'abord témoigné beaucoup d'égards & de respect. Ce fut-là le signal de la persécution qui s'éleva contre les Chrétiens, tant à Louvo sous les yeux de la Cour, qu'à Judia; on en arrêta un très-grand nombre de tout âge, de tout sexe & de toute nation, & on les conduisit dans des espèces de prisons, formées par des enceintes de pieux, où ils étoient exposés à toutes les injures de l'air: on les arrangeoit sur deux lignes, au nombre de vingt-cinq

ou trente, avec une cangue au col; qui eſt une eſpèce d'échelle, paſſée de telle maniere qu'elle ôte la liberté, & rend toutes les poſtures très-incommodes; les priſons étoient ſi étroites, & les priſonniers ſi ſerrés qu'aucun ne pouvoit ſe remuer ſans faire du mal aux autres.

A ce tourment, s'en joignit un plus ſenſible: c'étoient les Mouſquites, eſpèce de moucheron dont la piqûre douloureuſe devenoit inſupportable à des gens qui ayant les mains liées ne pouvoient les chaſſer; pour comble de malheur, les pluies qui tombent en abondance tous les ans dans le Royaume, commencerent dans le tems de la perſécution, & acheverent d'accabler ces infortunés: on les trouvoit tous les matins tremblans de froid dans la boue & dans l'eau: pluſieurs moururent de miſere; Pitracha à qui on rendit compte de la conſtance avec laquelle les Chrétiens ſouffroient, fit publier que tous ceux qui voudroient renoncer à la Foi Chrétienne, ſeroient mis en liberté; il n'y en eut que bien peu qui profiterent de la grace du Tyran; la plûpart de ces hommes qui vivoient dans la molleſſe & le déſordre préférérent les chaînes à la liberté qu'on leur offroit.

Mais de tous ces malheureux, il n'y en eut point qui furent exposés à plus d'outrages que les jeunes Chrétiennes, presque toutes eurent le malheur de plaire au fils aîné de Pitracha, appellé Soyatan, jeune homme, cruel, féroce, & d'un débordement de mœurs incroyable; ce Mandarin prit part à la persécution, non dans le dessein de faire des prosélytes en faveur de la Religion des Talapoins, dont il se soucioit aussi peu que de celle des Chrétiens, mais pour augmenter son serrail des plus jolies filles des Chrétiens : dès que ses Emissaires lui en avoient découvert quelqu'une dont la beauté, les graces & les talens pouvoient exciter ses desirs, il se la faisoit amener, & lui proposoit pour alternative de mourir ou de consentir à ses desirs. La plûpart préférerent la mort aux caresses du Tyran; on vit des meres chercher des herbes pour défigurer le visage de leurs filles, d'autres leur appliquer des fers chauds sur les joues pour mettre à couvert leur vertu; Soyatan fut le fléau de la jeunesse & de la beauté, jusqu'à ce qu'enfin les reproches de son pere qui ne pouvoit lui pardonner des mœurs si dépravées, & sur tout la passion qu'il conçut pour Mdme Constance, le

dégoûterent d'un genre de vie si indigne d'un homme de son rang.

Cependant M. Desfarges s'étoit rendu à Louvo, & le Régent lui avoit donné audience avec tout le faste & la hauteur d'un Barbare; il étoit assis sur un carreau de velours & environné de tous les Mandarins; il avoit à côté de lui quatre sabres nuds, symboles de la souveraine Puissance, qu'il avoit usurpée: dès que le Général François eut été introduit dans la salle, Pitracha lui demanda d'un ton fier, à quel dessein il étoit venu dans le Royaume, & si ce n'étoit pas pour détruire la Famille Royale, la religion & les mœurs du Pays. A ces mots, Desfarges se récria: *il n'est pas ici question de vous justifier*, lui répliqua l'Usurpateur *: votre conduite & vos actions régleront à l'avenir le Jugement que nous devons porter de vous; il s'agit d'écrire sur le champ à la garnison de Bancok de se rendre ici; vous vous justifierez tous ensemble, & si vous venez à bout de prouver votre innocence, le Roi occupera votre valeur contre ses ennemis, ou vous remettra en possession de la Place qu'il vous a confiée.* Quoique Desfarges ne se fût pas attendu à cet accueil, il répondit sans s'étonner, qu'en vain il en-

verroit un ordre à la garnifon de Bancok, qu'elle n'y auroit aucun égard ; que la di'cipline militaire de France étoit telle qu'un Gouverneur hors de fa place, n'y confervoit plus aucune autorité ; *fi vous voulez être obéi*, ajoûta-t-il, *il faut me permettre de m'y rendre moi-même ; au furplus, j'efpere de la juftice des Siamois, que s'ils n'agréent plus mes fervices & ceux de ma Nation, ils me permettront d'acheter des vaiffeaux & des vivres pour retourner dans ma Patrie.* Ce François qui peu auparavant avoit fierement réclamé Conftance comme un homme qui étoit fous la protection du Roi fon Maître, & honoré d'un Collier de fes Ordres (*a*), ne demandoit alors pour toute grace que la liberté de fortir du Royaume avec les fiens; mais il s'en falloit bien que Pitracha fût difpofé à la lui accorder; fon deffein étoit de réduire les François à l'efclavage,& peut être de leur faire expier à tous, par une mort cruelle, l'attachement qu'ils avoient eu pour Conftance.

Au refte, quelque fin & rufé que fût l'Ufurpateur, il fe laiffa furprendre par les promeffes de Desfarges; il lui

(*a*) De l'Ordre de S. Michel.

permit de retourner à Bancok, mais il l'obligea auparavant de laisser ses deux fils à la Cour pour ôtages de sa foi, & en même-tems d'écrire à M. Bruant Gouverneur de la forteresse de Mergui pour lui enjoindre d'en sortir avec sa garnison; M. Bruant pénétra les intentions de Desfarges, & ne déféra point à ses ordres.

Desfarges ne fut pas plutôt parti de Louvo que Pitracha jugea à propos de ne plus différer sa vengeance & celle de sa Nation contre Constance; il dicta lui-même, sans aucune formalité de Justice, l'arrêt de mort de son ennemi, & en commit l'exécution à son fils l'Oya-Soyatan qui s'en chargea avec avidité: Ce célébre aventurier, qui peu auparavant s'étoit vû à la veille de changer la religion & les mœurs des Siamois, fit voir par la fermeté avec laquelle il se conduisit dans ces derniers momens qu'il étoit digne d'un meilleur sort; au reste, dans l'état déplorable où il étoit réduit, il devoit regarder la mort comme l'heureux terme de ses maux. Dès qu'il eut été arrêté, on lui avoit brûlé la plante des pieds & serré les tempes avec un cercle de fer, pour lui faire avouer les crimes dont on le soupçonnoit; on ajoûte qu'on lui avoit

ſuſpendu au col la tête de l'infortuné Monpit, qu'on l'accuſoit d'avoir voulu élever au thrône.

Quoi qu'il en ſoit, le même jour que l'arrêt de mort fut prononcé dans l'aſſemblée des Mandarins, on vint enlever Conſtance de ſa priſon, & on le fit monter ſur un éléphant, qui le conduiſit dans une épaiſſe forêt voiſine de Louvo ; dès qu'on fut arrivé au lieu deſtiné pour l'exécution, Soyatan ſignifia à ſon priſonnier qu'il falloit mourir : Conſtance reçut la nouvelle avec beaucoup de tranquillité, il ne demanda pour toute grace à l'Oya que quelques momens pour recommander ſon ame à Dieu : il ſe leva enſuite, & adreſſant la parole au fils de ſon ennemi, *Seigneur*, lui dit-il, *quand je ſerois auſſi coupable qu'on le publie, ma femme & mon fils n'ont point participé à mes deſſeins : ils ſont innocens, ſouffrez que je les mette ſous votre protection, je ne vous demande pour eux ni biens ni honneurs, mais la vie & la liberté.* A ces mots il ſe tût en attendant le coup fatal ; Soyatan fit ſigne au bourreau d'avancer, le bourreau d'un revers de ſabre fendit en deux le malheureux Conſtance.

Ainſi périt à l'âge de quarante-un

ans cet homme célébre par ses aventures, ses talens, son ambition & sa fin tragique.

Sa mort fut bien-tôt suivie de celle des deux freres du Roi ; ces Princes sous le nom desquels Pitracha avoit sçu former un parti, n'eurent pas plutôt vû que le Régent devenu le maître, loin de les faire voir à la Nation, & de les mettre en possession des honneurs qu'ils étoient en droit d'attendre, les resserroit encore davantage, comprirent qu'ils alloient être les victimes de l'ambition de Pitracha ; en effet, l'Usurpateur ne voulut pas attendre la mort du Roi pour s'en défaire : dans la crainte que, dès que le Roi auroit les yeux fermés, on ne les proclamât Rois dans les Provinces, & qu'il n'eût à combattre leurs Partisans ; au défaut de crimes véritables, Pitracha leur en supposa de faux, il les accusa dans une assemblée de Mandarins d'avoir été assez ingrats pour conspirer contre ses jours ; dans le tems même qu'au péril de sa vie, il travailloit à leur assurer la Couronne ; sur cette accusation dénuée de toute vraisemblance, la troupe servile condamna les deux malheureux Princes à la mort ; on les enferma dans des facs

de velours, & on les assomma à coups de bâton de Sandal.

Le Roi, dont la vie n'étoit plus utile à Pitracha, mourut bien-tôt après: les uns prétendent qu'il fut empoisonné, d'autres soutiennent qu'il mourut de regret & de douleur de se voir prisonnier.

Quoi qu'il en soit, ce Prince méritoit une destinée plus heureuse; il étoit libéral, bienfaisant, généreux & reconnoissant. On ne peut nier que ses mœurs ne fussent pures, & sa conduite sage & circonspecte: il détestoit l'oisiveté & la mollesse dans lesquelles languissent tous les Rois de l'Orient: il partageoit son tems entre les devoirs de la Royauté & les plaisirs convenables à un Prince: ses vûes étoient nobles & élevées. Le projet qu'il conçut d'introduire les mœurs, les arts & les sciences de l'Europe dans ses Etats, annonce beaucoup de grandeur d'ame. Les Ambassades qu'il envoyoit sans cesse dans les principales Cours de l'Asie avec de riches présens, font d'autant plus d'honneur à sa générosité & à ses lumieres, qu'il n'avoit d'autre but que d'augmenter le commerce & les connoissances de ses sujets. Au ref-

te, quoique ce Prince fût trop instruit pour être attaché aux dogmes extravagans qu'enseignent les Talapoins, la politique le rendit toujours sourd & inébranlable aux vives & pressantes sollicitations des Musulmans & des Chrétiens, qui s'efforcerent en différens tems de lui faire embrasser leurs Religions; il se contenta de permettre aux uns & aux autres de prêcher publiquement leurs dogmes: pour lui, il vécut comme presque tous les Princes de l'Asie, convaincu de l'existence d'un Etre suprême, mais sans lui rendre aucun culte. Le goût qu'il avoit pour les arts & les mœurs de l'Europe, l'amitié, les bienfaits & les caresses qu'il prodiguoit aux Etrangers qui paroissoient avoir du courage & des talens, le rendirent odieux à ses sujets, à l'égard desquels il s'obstina toujours à garder la morgue & l'orgueil du despotisme. Il faut pourtant avouer que les honneurs qu'il se faisoit rendre, ne l'enivroient pas au point de se croire, à l'exemple des autres Rois des Indes, une espèce de Divinité; à peine se regardoit il comme un Prince puissant: Constance l'avoit convaincu que c'est le nombre, la valeur, les travaux &

l'induſtrie des ſujets qui ſont la véritable force des Empires, & non de vains thréſors inutiles au bonheur des peuples. C'étoit auſſi par cette raiſon qu'il vouloit inſpirer aux Siamois l'activité, l'application & le courage des Européens; mais ce Prince eût vécu cent ans, qu'il n'eût pas réuſſi dans ſon deſſein: le climat, la Religion, les mœurs, étoient des obſtacles trop difficiles à vaincre. Entreprendre d'aguerrir les Siamois, c'étoit vouloir forcer les loix de la Nature.

Le Roi n'eut pas plutôt les yeux fermés, que Pitracha s'aſſit ſur le thrône: peu après il préſenta ſa main, teinte du ſang de la famille Royale, à la Princeſſe, qui n'avoit pas encore eu le tems d'eſſuyer ſes larmes. La crainte de ſe voir confondue dans la foule après avoir joui long-tems des honneurs qu'on ne défere qu'aux têtes couronnées, & peut-être d'éprouver un ſort auſſi tragique que celui de ſes oncles, détermina la Princeſſe à cette alliance, qui auroit dû lui faire horreur

Pitracha, par ce mariage, demeura paiſible poſſeſſeur d'une couronne achetée par tant de crimes: au reſte la Nation entiere applaudit à la révolution;

les Talapoins regardoient le nouveau Roi comme le vengeur de la Religion, & les Mandarins comme le libérateur de la Patrie; le peuple qui se laisse toujours prévenir en faveur de ceux que le succès couronne, croyoit voir en lui un grand Roi, un Prince plus attaché à ses sujets que celui dont il remplissoit le thrône.

Cependant la prospérité de Pitracha n'étoit pas exempte d'allarmes: il ne pouvoit dissimuler l'inquiétude que lui causoient les François, maîtres des deux plus fortes places de ses Etats, & à portée de fomenter les troubles qui pouvoient s'élever au commencement d'une nouvelle domination. Tant qu'il avoit espéré que Desfarges viendroit recevoir ses ordres à Louvo avec sa garnison, il s'étoit applaudi du succès d'une ruse qui lui livroit les François, sans qu'il en coutât une goutte de sang à ses peuples; mais voyant que le tems s'écouloit & que Desfarges ne lui donnoit aucun signe de vie, il comprit que le Général François s'étoit moqué de lui: furieux de s'être laissé tromper, Pitracha fait venir les deux fils de Desfarges, qu'il avoit retenus pour ôtages, & leur jure de les

faire périr dans les supplices, s'ils ne trouvent moyen d'engager leur pere à sortir de Bancok.

Les jeunes Desfarges écrivirent sur le champ à leur pere, & lui exposerent les menaces sanguinaires du Tyran; mais le Gouverneur François répondit à ses enfans avec un courage vraiment héroïque, *qu'il prenoit Dieu à témoin, que s'il ne falloit que sa vie pour racheter celle de ses fils, il la sacrifieroit avec joye; mais que le sort des François qui lui étoient confiés, dépendant de la conservation de la forteresse de Bancok, il ne pouvoit la livrer à l'ennemi sans trahir son devoir; au reste*, ajoutoit ce généreux pere, *je vous exhorte à donner volontiers votre vie pour le service du Roi & de la Patrie: soyez persuadés qu'on ne vous sera pas mourir impunément; il n'y a pas ici un François qui ne brûle de venger votre mort par des ruisseaux de sang.*

Cette réponse excita l'admiration & la terreur de Pitracha: soit qu'il craignît de terribles représailles de la part des François, soit qu'il eût honte de venger sur des fils innocens la prétendue infidélité du pere, il eut l'humanité de renvoyer les deux jeunes Officiers à Bancok; mais en même-tems

il ordonna à ſes ſujets d'attaquer les François dans tout le Royaume, & de les arrêter.

Il n'y avoit gueres alors plus de cinq cents de ces Etrangers à Siam, dont environ quatre cents dans les forteresſes de Bancok & de Mergui, & cent diſperſés dans les provinces ou dans les villes de Judia & de Louvo ; le reſte ſervoit ſur les vaiſſeaux du feu Roi qu'on avoit envoyés en courſe; ceux qui étoient à la Cour ou dans le Royaume furent mis aux fers, mais ce ne fut pas ſans s'être deffendus avec beaucoup de courage ; pluſieurs aimerent mieux ſe faire tuer que de ſe voir privés de la liberté ; & leur réſiſtance coûta la vie à beaucoup de Siamois.

Cependant deux armées innombrables formoient le ſiége de Bancok & de Mergui. A la maniere dont les Siamois dreſſerent leurs batteries, les François comprirent que ce peuple avoit déjà fait quelques progrès dans l'art militaire ; mais le courage & la fermeté, les premieres vertus d'un ſoldat, leur manquoient, & c'eſt ce qui ſauva les François. En effet, ces braves Etrangers n'étoient qu'au nombre de deux cent cinquante

cinquante dans la forteresse de Bancok, qui étoit ouverte de tous les côtés, & ils manquoient de vivres & de munitions de guerre.

Mais ils en imposerent tellement, par leur contenance & par quelques sorties, aux Siamois, que jamais ces lâches agresseurs n'oserent les attaquer de près; le siége traîna en longueur. Ceux qui étoient renfermés dans Mergui, Place située sur la mer, ne montoient pas à plus de cent cinquante hommes, parmi lesquels on comptoit plusieurs Anglois; ils dûrent leur salut à du Bruant Gouverneur de la Place, homme également recommandable par son courage & sa vigilance; cet Officier dont le poste étoit bien plus éloigné de Juthia & de Louvo que Bancok, n'apprit la révolution que fort tard, & d'une maniere confuse & incertaine; mais la fuite des Ouvriers Siamois qu'on lui avoit donnés pour fortifier sa place, & qui tous l'abandonnerent en une nuit excita sa défiance; il conçut qu'il étoit survenu quelque changement dans les affaires. La Lettre que Desfarges avoit été forcé de lui écrire pour l'exhorter à rendre la Place confirma ses soupçons: afin d'être prêt à tout événement, il s'appliqua

ſans relâche à continuer les fortifications de Mergui & à ſe pourvoir de vivres ; il eut auſſi la prévoyance d'arrêter une frégate appartenante au Roi de Siam, & un vaiſſeau Anglois qui ſe trouva dans le port de la place ; enfin il avoit tout diſpoſé pour une vigoureuſe réſiſtance, lorſqu'il ſe vit attaqué par une multitude innombrable d'Indiens ; il repouſſa ſans peine les efforts de cette populace qui s'enfuyoit en jettant de grands cris toutes les fois qu'elle s'appercevoit que les François ſe diſpoſoient à faire une ſortie ; la garniſon démonta pluſieurs fois & encloua le canon des aſſiégeans ; enfin elle leur inſpira tant d'effroi qu'ils ne penſerent plus qu'à prendre la Place par famine, mais la Place étoit ſi bien munie, qu'ils n'auroient pas ſi tôt réuſſi ſans un malheur qu'il étoit impoſſible de prévoir & de réparer.

Les puits de la Place tarirent, & les François ſe virent obligés d'aller chercher de l'eau l'épée à la main juſqu'au milieu de l'ennemi, ils ne pouvoient gueres en conduire dans la Place, ſans qu'il leur en coûtât du ſang.

Le brave du Bruant comprit alors qu'il falloit céder à la néceſſité ; mais

il ne put consentir à devoir son salut, à une capitulation avec des Siamois. Il sortit de la forteresse en homme qui vouloit être le maître de sa destinée; dès que les assiégeans virent les François s'avancer à eux en ordre de bataille, ils s'enfuirent & leur laisserent les passages libres jusqu'à la mer; du Bruant profita de la lâcheté des Siamois pour faire embarquer sa petite Troupe; mais les Siamois, qui examinoient de loin ses mouvemens, n'eurent pas plutôt apperçu le dessein des Européens qu'ils résolurent de s'y opposer; les uns se jettent dans la forteresse abandonnée, & en dirigent l'artillerie contre les François; les autres s'avancent pour les poursuivre; plusieurs galeres appareillent en même-tems dans le port pour enlever les deux vaisseaux sur lesquels s'embarquoient les assiégés : il y eut d'abord quelque confusion dans l'embarquement, plusieurs François même furent tués, mais du Bruant, à la tête des plus braves, soutint avec tant de résolution le choc des ennemis, qu'enfin il les éloigna; pour les galeres, la contenance des vaisseaux leur en imposa tellement qu'elles n'oserent jamais engager le combat.

Cependant du Bruant sépara sa troupe & mit les Anglois sur un vaisseau & les François sur l'autre; mais à peine étoit-il sorti du port que plusieurs vaisseaux montés par des Portugais & des Hollandois l'atteignirent. On le somma de se rendre; il ne répondit que par des décharges réitérées d'artillerie: les Anglois ne témoignerent pas le même courage, car sur l'assurance que les ennemis leur donnerent qu'on ne leur feroit aucun mal, ils rendirent la frégate, mais pour prix de leur crédulité, ils furent arrêtés & mis aux fers; les François continuerent leur route malgré les ennemis; au reste, le danger auquel ils venoient d'échapper ne fut rien en comparaison de ceux qui les attendoient; ils éprouverent tous les malheurs auxquels on est exposé dans une longue & malheureuse navigation; l'eau & les vivres leur manquerent plusieurs fois, les Officiers qui se hazarderent de descendre sur ces côtes pour en acheter furent faits esclaves; enfin après s'être vû cent fois sur le point de périr par la tempête, la frégate tomba entre les mains des Anglois qui s'en emparerent, parce qu'elle appartenoit aux Siamois avec lesquels ils étoient en guerre.

Du Bruant n'arriva à Pondichery avec les débris de sa garnison que le 15 Janvier 1689.

Les François renfermés dans la forteresse de Bancok ne signalerent pas moins leur courage, il y avoit déjà plus de six semaines que le siége étoit commencé, lorsqu'il arriva un événement qui acheva d'ôter aux Siamois l'espérance de faire les François prisonniers; un Officier appellé Saint-Coy, qui navigeoit sur le Menam avec une petite barque, se vit tout-à-coup investi par un grand nombre de vaisseaux Siamois qui se préparerent à l'enlever; Saint-Coy n'avoit sur son bord que deux hommes sur le courage desquels il croyoit pouvoir compter: l'un d'eux s'enfuit & se sauva à la nage: l'Officier comprenant qu'il lui seroit impossible de résister à la multitude de ses ennemis, se détermina à périr, mais il voulut envelopper dans sa perte un grand nombre de Siamois; en conséquence, il dispose sur le pont une partie de ses poudres, ses grenades, & ses mousquets chargés; & se retire à la porte de sa chambre, en attendant l'ennemi; les Siamois ne tardent pas à l'aborder, ils montent en foule dans la barque,

croyant courir à un butin facile ; lorſque Saint-Coy ſe fut apperçu qu'il y en avoit un grand nombre, il mit le feu aux poudres qui les firent tous ſauter en l'air, ou tués ou bleſſés ; le brave Officier & ſon ſoldat ne reçurent aucun mal, mais la barque fut ſi maltraitée qu'elle échoua, les Siamois qui croyoient les poudres épuiſées, accoururent avec la même précipitation ; Saint-Coy mit auſſi-tôt le feu à pluſieurs barils de poudre qu'il avoit réſervés. Cette ſeconde attaque eut le même ſuccès que la premiere, tous les Siamois qui étoient entrés ſur le vaiſſeau ſans précaution furent tués ou bleſſés, mais Saint-Coy n'eut pas le tems de ſe jetter à l'eau, comme c'étoit ſon deſſein, & il périt au milieu de ſes ennemis, ſon compagnon gagna le bord du fleuve & fondit le ſabre à la main ſur une troupe de Siamois, dont il tua cinq ou ſix ; mais enfin il mourut accablé par le nombre & combattant juſqu'au dernier ſoupir.

On ne ſçauroit croire combien cette action qui coûta la vie à pluſieurs centaines de Siamois fit d'impreſſion ſur l'eſprit de toute la Nation ; la vûe d'un ſeul François inſpiroit la plus grande

frayeur à des troupes entieres d'Indiens. Pitracha lui-même, quoiqu'au désespoir de ne pouvoir se rendre maître d'une poignée d'Européens avec des armées de trois ou quatre cent mille hommes, ne put s'empêcher de faire éclater l'admiration que lui donnoit la valeur héroïque des François; il écrivit à Desfarges, *que le bruit des exploits des François étoit parvenu jusqu'à lui, & le rendoit encore plus sensible au triste sort qui menaçoit de si braves gens; vous*, ajoûtoit l'Usurpateur, *qui avez l'honneur de les commander, pourquoi vous obstinez-vous à les faire périr? Ignorez-vous que quand même pour ménager le sang de mes Sujets, je les empêcherois de vous attaquer, vous auriez toujours des ennemis plus redoutables qu'eux à combattre, la faim & les maladies. Le seul moyen de les sauver, c'est de vous rendre ici comme vous m'en avez donné votre parole; je veux employer leur valeur & les combler de mes bienfaits.*

Desfarges qui connoissoit le caractère de Pitracha, lui manda pour toute réponse, que lorsque ses vivres seroient épuisés il sortiroit avec sa garnison pour aller chercher la mort au milieu des Siamois, mais qu'en la recevant il espé-

roit la porter à tant d'autres, qu'on se souviendroit à jamais du nom François dans le Royaume de Siam.

Vers le même tems arriverent dans le fleuve Menam deux vaisseaux, dont les Officiers & l'équipage étoient François ; mais comme ils ignoroient la révolution, ils se laisserent surprendre par les caresses & les artifices des Indiens qui les engagerent à débarquer; ils ne furent pas plutôt descendus au milieu des Siamois, qu'ils apprirent ce qui s'étoit passé ; tout ce que purent faire ces braves gens, fut de s'ouvrir passage l'épée à la main jusqu'à Bancok ; ce renfort inspira un nouveau courage à la garnison.

Cependant Pitracha, ennuyé de la longueur du siége, s'avisa d'un expédient qui étonna les François, il envoya chercher l'Evêque de Metellopolis, & lui ordonna d'aller signifier à Desfarges que s'il ne se rendoit à Louvo avec sa garnison, conformément à la parole qu'il lui en avoit donnée, il alloit faire mettre à la bouche du canon tous les Missionnaires & les Chrétiens qui étoient dans ses Etats.

Le Général répondit qu'il ne demandoit pas mieux que d'évacuer la forte-

reſſe de Bancok & la rendre à Pitracha, mais qu'il ne livreroit jamais à la diſcrétion de ce Prince les troupes que ſon maître lui avoit confiées ; qu'il s'en retourneroit volontiers dans ſa Patrie, comme il l'avoit demandé pluſieurs fois, pourvû qu'on lui fournît des vivres & des vaiſſeaux.

Pitracha ne pouvoit conſentir à ſe voir arracher ſa proie, mais l'arrivée d'un vaiſſeau de guerre François lui inſpira plus de modération, il conſentit à une négociation, & pour la terminer au plutôt, il envoya le Barkalon au camp des aſſiégeans; enfin après quelques conférences, on convint que le Roi de Siam fourniroit des vivres & trois frégates aux François pour les conduire à Pondichery, qu'ils emporteroient leurs armes & leurs effets, qu'on relâcheroit les François arrêtés dans le Royaume ; & que Desfarges de ſon côté, laiſſeroit à Siam l'Evêque de Metellopolis & un Négociant en qualité d'otages pour aſſurer le retour des frégates.

On étoit prêt à ſigner le Traité, lorſqu'un nouvel incident manqua de faire échouer la négociation ; on a vû cideſſus que la veuve de Conſtance avoit été arrêtée dans ſon Palais auſſi-

tôt après la mort de son époux ; non-seulement l'Usurpateur avoit confisqué ses biens, mais sur le soupçon qu'elle en avoit détourné une partie, il la fit appliquer à la question ; cette femme jeune & belle tomba évanouie, & mourante au milieu des cris & des larmes de sa famille, témoin des indignités qu'on lui faisoit endurer ; bien-tôt on l'arracha de sa maison pour la conduire dans une des écuries du Palais, où elle ne subsista que des aumônes des Missionnaires ; prisonniere, manquant de tout, accablée de douleur & de misere, Madame Constance sembloit avoir épuisé toutes les rigueurs du sort ; cependant la fortune lui réservoit de nouveaux outrages ; elle eut le malheur de plaire à l'Oya-Soyatan, ce Prince cruel qui avoit porté la débauche jusqu'à exiger de force les faveurs de toutes les filles Chrétiennes. Dès que le fils de l'Usurpateur l'eut apperçue, il brûla pour elle des feux les plus violens, & lui proposa de consentir à ses desirs ; mais Madame Constance qui conservoit un tendre souvenir de son époux, & qui d'ailleurs étoit pleine de religion & de courage, rejetta avec horreur les propositions de l'Oya ; Soyatan ne se re-

buta point, il offrit sa main à Madame Constance en l'assurant que c'étoit le seul moyen qu'il eût trouvé pour dérober son fils à la vengeance de la Nation Siamoise qui vouloit poursuivre sur ce jeune enfant la mémoire de son pere. Mais l'infortunée Veuve ne put jamais consentir à passer entre les bras du bourreau de son mari, & à être enfermée dans un Serrail pour y être compagne d'une multitude de femmes idolâtres, qui sous le nom honorable d'épouses, ne sont au fond que des victimes dévouées à l'incontinence & à la brutalité d'un Tyran; elle protesta donc qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir racheté la vie de son fils & la sienne en trahissant la mémoire de son mari; Soyatan persuadé que le tems adouciroit la fierté de Madame Constance, la fit traiter avec plus d'égards, il lui donna un appartement honnête & plus de liberté; mais ses soins devinrent inutiles; plus il témoignoit d'amour, plus il recevoit de marques de haine & d'aversion; le Prince devenu furieux eut enfin recours à la violence pour satisfaire ses desirs, il fit enlever l'objet de sa passion par quatre Mores qui la lui amenerent dans son appartement:

mais cette femme jetta des cris si lamentables, elle parut tellement saisie de douleur & d'effroi que Soyatan craignant qu'elle n'expirât à ses yeux, la renvoya; bien tôt après il se repentit de son excès de complaisance, & envoya son Médecin annoncer à Madame Constance qu'il falloit se résoudre à mourir, elle & son fils, ou à se rendre aux empressemens du Prince.

La vertueuse Japonoise soutenue par le courage & l'éloquence de son ayeule, qui ne cessoit de lui rappeller la vertu & la gloire de ses ancêtres, qui avoient obtenu la palme du martyre dans les persécutions du Japon, méprisa les menaces de son indigne amant; celui-ci la fit accuser sur le champ du crime de péculat, parce qu'on avoit trouvé dans les papiers de son mari l'énumération de quelques sommes d'argent dont il n'avoit pas spécifié l'emploi; Madame Constance parut devant les Juges qui étoient secrettement vendus au Prince: elle se justifia sans peine; mais quel dut être son étonnement, lorsque le lendemain elle vit entrer dans son appartement un de ses Juges qui lui signifia que si dans trois jours Soyatan n'étoit pas content d'elle, elle devoit

s'attendre à recevoir, ainſi que tous ſes parens, cent coups de bâton pour le prétendu crime de péculat, dont elle étoit accuſée ! Madame Conſtance interdite & épouvantée, lui demanda s'il auroit l'iniquité de condamner une infortunée dont il connoiſſoit l'innocence. *N'en doutez point*, lui répondit le Mandarin; *ſi j'en agiſſois autrement, je ſerois homme un perdu.* Eh! bien, lui dit Madame Conſtance, pourſuivez, je ſuis prête à tout; mais que jamais Soyatan n'eſpére triompher de la vertu d'une femme qui ſçaura le braver juſqu'à la mort.

Le délai de trois jours étant expiré, Madame Conſtance fut citée au même Tribunal, & interrogée une ſeconde fois ſur l'emploi des ſommes qu'on l'accuſoit d'avoir détournées; elle répondit comme la premiere fois, que, ne s'étant jamais mêlée des affaires de ſon mari, il étoit étonnant qu'on voulût lui faire rendre compte de ſommes qu'elle n'avoit jamais vûes : ſur cette réponſe, on la condamna à recevoir ſur le champ cent coups de bâton; mais elle n'en avoit pas reçu la moitié qu'elle tomba évanouie; on lui fit grace du reſte, dans la crainte de la faire expirer ſous

les coups ; lorſqu'elle fut revenue à elle ; le premier objet qui ſe préſenta à ſes yeux, ce furent ſes tantes, ſes freres & ſes oncles renverſés par terre & meurtris de coups ; Soyatan les avoit fait envelopper dans la même accuſation, & condamner au même ſupplice, pour les punir d'avoir ſoutenu contre lui la vertu de Madame Conſtance.

Cette femme dont le ſort étoit ſi déplorable, ne fut pas plutôt guérie de ſes bleſſures qu'on la tranſporta de Louvo à Judia : on la conduiſit au Palais du Roi, où on lui montra une très-bel appartement, que Soyatan lui faiſoit conſtruire ; cette nouvelle qui lui annonçoit de nouveaux combats à ſoutenir, l'accabla plus que les coups qu'elle avoit reçus ; elle forma le généreux deſſein de périr mille fois plutôt que de devenir la proie d'un amant ſi féroce ; bien-tôt le courage d'un Officier François la déroba aux fureurs de Soyatan. Voici comme la choſe arriva.

La Mere de Madame Conſtance s'étoit réfugiée au quartier des Japonois, lors du déſaſtre de ſa famille, elle y tomba dangereuſement malade, & demanda à voir ſa fille avant que de mourir ; les Siamois, dont les mœurs ſont à peu

près les mêmes que celles des Chinois, ont pour leurs parens le respect le plus grand, & rien chez ce peuple n'est plus sacré que les devoirs des enfans envers les Auteurs de leurs jours; Madame Constance demanda & obtint la permission d'aller voir sa mere & de la consoler; elle trouva dans la maison où elle logeoit un jeune Officier François, appellé Sainte-Marie, qui avoit reçu quelques services de Mr. Constance; cet Européen, brave, intrépide & plein de reconnoissance, offrit ses services à la femme de son bienfaiteur; Madame Constance les accepta sans balancer, & lui proposa de la conduire avec son fils à Bancok; Sainte-Marie y consentit, & vint la prendre la nuit chez sa mere, & la conduisit avec son fils & une femme de chambre dans un balon qu'il tenoit prêt sur le fleuve, où elle s'embarqua sans être apperçue de personne,

Mais ce n'étoit pas assez, il falloit pénétrer jusqu'à Bancok, au milieu d'une infinité de corps-de-gardes qu'on avoit disposés sur l'un & l'autre rivage, afin d'arrêter tous les vaisseaux qu'on trouveroit sans passeports; Madame Constance qui n'ignoroit pas le danger qui

la menaçoit, conjura son généreux libérateur de la précipiter dans le fleuve avec son fils au moindre mouvement que feroient les Siamois pour l'attaquer; mais le balon qui étoit très-petit ne fut point apperçu, & il arriva le lendemain à Bancok.

La garnison applaudit avec transport au courage de Sainte-Marie; mais Desfarges à qui la destinée des François étoit confiée, condamna l'action de l'Officier François, & déclara tout haut qu'il le puniroit & rendroit Madame Constance aux Siamois, qui déjà la réclamoient & protestoient qu'ils ne signeroient jamais la capitulation qu'elle ne leur fût rendue. On ne sauroit exprimer quelle fut la douleur de cette femme infortunée, lorsqu'elle apprit qu'elle ne devoit point compter sur la protection des François, qu'elle avoit toujours regardés comme ses dieux tutélaires. *Eh! quoi*, s'écrioit-elle, en gémissant, *la veuve de Constance sera donc la seule malheureuse au monde qui ne trouvera point d'asyle sous la banniere des François*: les larmes, les plaintes, le désespoir de cette femme toucherent les Officiers, tous firent entendre à Desfarges qu'il y auroit de la honte &

de la lâcheté à abandonner à la discrétion des Siamois la veuve d'un homme qui avoit voulu rendre des services signalés à la Nation; en vain Desfarges assembla deux fois le Conseil de Guerre pour faire changer de résolution aux Officiers; en vain leur représenta-t-il qu'en accordant un asyle à une femme & à un enfant, on hazardoit la vie de tous les Chrétiens établis dans le Royaume de Siam; la générosité l'emporta sur le danger, & les Officiers protesterent d'une voix unanime de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang pour le salut d'une femme qui s'étoit mise sous la protection de la France.

Desfarges persuadé que la grandeur d'ame des Officiers ne pouvoit qu'être funeste aux François sans sauver Mde. Constance, se détermina à user de toute son autorité pour la remettre entre les mains des Siamois; mais avant que d'employer la force, il envoya l'Evêque de Metellopolis à Mde. Constance pour la résoudre à se retirer d'elle-même; le Prélat lui représenta que sa retraite à Bancok exposoit le Séminaire, sa propre famille & tous les François aux plus terribles dangers : il l'exhorta à se sacrifier

généreusement pour la cause commune: mais l'éloquence & l'autorité de l'Evêque furent inutiles. Madame Constance lui répondit avec fermeté, qu'aucun intérêt ne devoit l'emporter sur son honneur, & la religion de son fils également menacés, & qu'elle étoit résolue de rester à Bancok jusqu'à ce qu'on l'en arrachât de force, c'est ce qui arriva bien-tôt après : un Officier François vint la prendre avec son fils de la part du Gouverneur, & la conduisit tremblante & éperdue jusqu'au balon que les Siamois tenoient prêt pour la recevoir.

Madame Constance arriva bien-tôt après à Judia, mais elle n'y éprouva pas les traitemens qu'elle avoit lieu d'appréhender ; Soyatan renonça à sa passion pour une femme capable de se porter aux plus grandes extrêmités, plutôt que de devenir la concubine du bourreau de son époux ; mais il eut la lâcheté de se venger sur le fils du mépris que la mere avoit fait éclater contre lui à la face de tout le Royaume ; ce jeune enfant qui ne pouvoit être pour Soyatan un objet de crainte & d'allarmes, fut mis à mort, & Madame Constance condamnée à passer toute sa vie dans les cuisines du Palais.

Tel fut le ſort d'une femme qui s'étoit vûe ſur le point d'être Reine d'un grand & riche Royaume.

Cependant la négociation que l'aventure de Madame Conſtance avoit ſuſpendue fut repriſe avec chaleur, & le Traité ſigné ; les Siamois fournirent aux François des vivres, & trois frégates ſur leſquelles s'embarquerent la Garniſon & les Miſſionnaires ; les François arriverent heureuſement à Pondichery au mois de Février 1689.

La guerre ſanglante que Louis XIV. avoit alors à ſoutenir contre toute l'Europe, jalouſe de ſa gloire & de ſes ſuccès, ne l'empêcha pas d'envoyer une puiſſante eſcadre dans les mers des Indes, pour tirer vengeance de la mort du Roi de Siam ſon allié ; mais la puiſſance des Anglois & des Hollandois dans les Indes arrêta les effets de ſon juſte reſſentiment, & préſerva le Royaume de Siam de l'orage qui le menaçoit.

Fin du dixiéme & dernier volume.

TABLE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Tomes IX & X. de *l'Hiſtoire des Conjurations &c.* & j'ai cru que l'impreſſion pouvoit en être permiſe. A Paris le deuxiéme Janvier 1761.

TRUBLET.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du Tome troiſiéme.

CATALOGUE

De Livres d'Hiſtoire ;

Qui ſe vendent à Paris chez DUCHESNE, *rue Saint Jacques, au Temple du Goût.*

ABRE'GE' Chronologique de l'Hiſtoire d'Eſpagne, depuis ſa fondation juſqu'à préſent, *in*-12. 5 vol. 12 l. 10 ſ.

Année politique, contenant l'état préſent de l'Europe, ſes guerres, ſes révolutions, & généralement tout ce qui intéreſſe la politique des Gouvernemens, & les intérêts des Princes, *in*-12. 2 l. 10.

Eſſais hiſtoriques ſur Paris, par M. de Saint-foix, nouvelle édition conſidérablement augmentée, *in*-12. 3 vol. 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire des conjurations, conſpirations & révolutions célébres de l'Univers, 10 volumes. 25 liv.

Hiſtoire de la République de Veniſe, depuis ſa fondation juſqu'à préſent, par M. l'Abbé Laugier, 5 vol. 12 l. 10 ſ.

Hiſtoire de Jean Sobieſki, Roi de Pologne, avec ſon Portrait 1761, 3 vol. *in*-12, par M. l'Abbé Coyer, 7 l. 10 ſ.

Hiſtoire du Cardinal Grandvel, avec ſon Portrait. *in*.12, 1761. 3 liv.

Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, ſous Pierre le Grand, *in*-12. 1 vol. par M. de Voltaire. 2 l. 10 ſ.

Institutions Politiques, par M. le Baron de Bielfeld, 2 vol. *in*-4. belle édition d'Hollande, avec le portrait de l'Auteur magnifiquement gravé, 1760. 20 liv.

—L'Edition in-12. 4 volume sous presse.

L'expédition du Prétendant en Ecosse, les Siéges de Pondichery & de Madras, *in*-12. avec les plans des Batailles, 2 liv. 10 s.

Mémoires sur l'ancienne Chevalerie, considérée comme un établissement politique & militaire, par M. de la Curne de Sainte Palaye, 2 vol. 5 liv.

Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Abbé Lenglet Dufrenoy, *in*-12. 1761. 2 liv.

Tablettes historiques des Rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV, contenant les traits remarquables de leur Histoire, leurs actions singulieres, leurs maximes & leurs bons mots, par M. D. 3 vol. *in*-12. 6 l.

Vie des plus illustres Philosophes de l'Antiquité, 3 vol. & figures Hollande. 9 liv.

Bibliothéque amusante & instructive, contenant des Anecdotes intéressantes & des Histoires curieuses, &c. *in*-12. 3 v. 7 liv. 10 s.

Bibliothéque des Sciences & des Arts, Ouvrage périodique: il en paroît un volume tous les trois mois. Cet Ouvrage a commencé en 1754. chaque volume se vend broché, 2 liv.

Description historique des Château, Bourg, Forêt & environs de Fontainebleau, avec l'explication des peintures, tableaux, statues, ornemens, &c. enrichis de plusieurs plans & figures, par *M. Gilbert*, 2 volumes *in*-12. 5 liv.

Description historique & géographique des Plaines d'Heliopolis & Memphis avec les plans & figures en taille douce. *in*-12. 2 liv. 10 s.

Dictionnaire généalogique, chronologique, héraldique & historique, contenant l'origine & l'état actuel de toutes les Maisons de France, & des principales de l'Europe, &c. 3 volumes *in*-8°. 1757. 15 liv.

Supplément au même Dictionnaire, *in*-8°. 1760. 3 vol. 15 liv.

Elémens historiques, ou Méthode courte & facile pour apprendre l'Histoire aux enfans, par *l'Abbé de Maupertuis*, *in*-12. deux volumes. 5 liv.

Histoire des Juifs, par *Flavius Josephe*, par demandes & par réponses, 3 volumes, nouvelle édition, 7 l. 10 s.

Histoire du Vicomte de Turenne, par l'Abbé Raguenet, deux parties *in*-8°. 2 liv.

Histoire de l'exil de Ciceron, par *M. de Morabin*, avec plusieurs Lettres écrites à son épouse, à ses enfans & à son frere, *in*-12. 1 volume, nouvelle édition. 2 l. 10 s.

Histoire de Charles XII. Roi de Suede, par M. de Voltaire, nouvelle édition. 2 l. 10 s.

Histoire de Constance, premier Ministre du Roi de Siam, *in*-8°. 1 liv.

Histoire du Théâtre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée, 1 volume *in*-8°. 1757. 5 liv.

Histoires édifiantes, pour servir de lecture aux jeunes Demoiselles de condition, *in*- 2, par M. Ducher, nouvelle édition, considérablement augmentée, 1757. 2 l. 10. s.

Histoire intéressante, ou la relation exacte des Guerres du Nord & de Hongrie, au commencement de ce siécle, publiée par M. Freron, 2 parties *in*-12. 2 l. 10 s.

Histoire de la Princesse de Gonzague, 2 part. *in*-12. brochées, 2 liv.
Histoire de la vie de Simonide, avec l'histoire de son tems, par M. de Boissy. 2 l. 10 s.
Magasin des Enfans, où Dialogues d'une sage Gouvernante avec ses Eleves de la premiere distinction, 4 parties reliées, en deux volumes. 5 liv.
Mémoires du Comte Baneston, 2 parties, par M. *Forceville.* 2 l. 8 s.
Mémoires Littéraires, contenant des Reflexions sur l'origine des Nations, & des Dissertations sur les propriétés des différentes eaux & fontaines brûlantes, avec les moyens de multiplier le bled, d'améliorer les terres, traduits de l'Anglois, *in*-12. avec figures. 2 l. 10 s.
Mémoires de M. le Marquis de Choupes, Lieutenant Général des Armées du Roi, & son Ambassadeur en Portugal, pour servir à l'Histoire du Cardinal de Richelieu, sous le Regne de Louis XIII. 2 parties. 3 l.
Mémoires de Gaudence de Lucques, prisonnier de l'Inquisition, nouvelle édition, considérablement augmentée, belles figures, quatre parties. 6 liv.
Mémoires présentés à M. le Duc d'Orléans, contenant les moyens de rendre ce Royaume très-puissant, *in*-12. deux parties, par *M. de Boulainvilliers*, nouv. édit. 2 l. 10 s.
Siécle Littéraire de Louis XV. ou Lettres sur les Hommes Célébres, deux parties. 3 liv.
Tableau de l'Empire Ottoman, où l'on trouve tout ce qui concerne la Religion, la Milice, le Gouvernement Civil des Turcs, & les grandes Charges & Dignités de l'Empire *in*-12. par l'Abbé de la Porte, 1757. 2 liv.



